

François Marie ALGOUD



Actualité et Présence
de
Charles Maurras

1868 - 1952



Tome II



l'ALTISSIME,

au service de la France et de l'Église

 EDITIONS
DE CHIRE

Préface de Jean Marie Keller
Contributions d'Albert André Algoud,
Michel Fromentoux et François Saint-Pierre.

« Vous aurez, en vivant, une fameuse gloire,
Puis, quand vous serez mort, votre nom fleurira.
L'âge de siècle en siècle, aura de vous mémoire... »

Ronsard, *Nouvelle continuation des Amours*.

Actualité et Présence
de CHARLES MAURRAS

l'altissime,
au service de la France et de l'Eglise.

Si ce volume vous permet de découvrir notre maison,
communiquez-nous votre nom et votre adresse et vous recevrez
ainsi une documentation sur nos livres et nos revues.

ÉDITIONS DE CHIRÉ
B.-P. 1
86190 Chiré-en-Montreuil

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinée à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

« Malgré nos recherches, nous ne savons pas qui détient les droits éventuels de reproduction pour les poèmes ; une régularisation reste possible selon la loi et les usages ».

© 2005, Éditions de Chiré

François Marie Algoud

Actualité et Présence

de CHARLES MAURRAS

1868-1952

Tome II

l'ALTISSIME,

au service de la France et de l'Eglise

Préface de Jean Marie Keller

Contributions d'Albert André Algoud

Michel Fromentoux et François Saint-Pierre

Editions de Chiré

86190 Chiré-en-Montreuil

DU MÊME AUTEUR

François Marie ALGOUD qui dédie son œuvre à Charles Maurras et à la mémoire du cdt Pierre Guillaume, le *Crabe Tambour*, † 3 décembre 2002

GUIDE JEUNESSE : 1000 mouvements, associations, organismes, centres, foyers, communautés, écoles (Collection *Les Enfants du Fleuve*, Fayard, 1989, épuisé).

Guide juridique et pratique : VADE MECUM pour lutter avec succès contre les incitations à la débauche des pornotrafiquants (Chiré, juin 1992, épuisé), remplacé par le *NOUVEAU VADE MECUM* (Chiré, juin 1995) de la « Cité Vivante ».

LA MARÉE NOIRE DE LA PORNOGRAPHIE (Désiré Duttonnerre), un fléau aux origines et aux conséquences mal connues, la femme et l'enfant en danger (Chiré, août 1992).

INCITATION A LA PERVERSION DES MŒURS ET A LA VIOLENCE (Désiré Duttonnerre), numéro spécial de *Lecture et Tradition*, n° 196, juin 1993 (Chiré).

NOUVEAU GUIDE JEUNESSE (Duquesne Diffusion, août 1994, épuisé).

1600 JEUNES SAINTS, JEUNES TÉMOINS, de leur Foi, de leur Idéal, de maintenant et de toujours (Chiré, août 1994, épuisé).

HISTOIRE DE LA VOLONTÉ DE PERVERSION DE L'INTELLIGENCE ET DES MŒURS (Du XVI^e siècle à nos jours). *Les oppositions à celle-ci. Vers Dieu ou vers la Bête ?* (Chiré, octobre 1996).

CULTURE DE VIE CONTRE CULTURE DE MORT, OU LA FOI, L'ÉGLISE ET LE BON SENS
Textes présentés par François Marie Algoud et l'amiral Michel Berger (Action familiale et scolaire, septembre 1998).

LA PESTE ET LE CHOLÉRA. MARX, HITLER et leurs héritiers (Chiré, septembre 1999).

FRANCE NOTRE SEULE PATRIE (Chiré, mars 2001).

HISTOIRE ET ACTUALITÉ DU SATANISME, LA DÉMONCRATIE (Chiré, décembre 2002)

ACTUALITÉ ET PRÉSENCE DE CHARLES MAURRAS 1868-1952, Tome 1, Un très grand poète, la musique des vers au service de l'ordre, du beau, du vrai (Chiré, novembre 2004)

En collaboration avec Berthe HANSENNE :

LETTRE AUX CATHOLIQUES FRANÇAIS. Il faut reconstruire le Temple de Dieu.

Première partie par Berthe Hansenne, et deuxième partie constituée d'un choix de textes de François Marie Algoud (Auto-édition de Berthe Hansenne, 2000).

En guise d'avertissement

*Après ce que je dois à mes parents : ma vie et mon éducation,
à mon épouse : une vie riche de tous les bonheurs humains,
à notre fille Véronique, fauchée à l'aube de ses vingt-quatre ans :
l'orientation au service de mon prochain, puisqu'elle voulait servir les
jeunes paumés comme juge d'enfants,*

*s'ajoute ce que je dois à Charles Maurras,
sans lequel ma vie intellectuelle et civique ne serait que dérisoire.*



*Sur le Seuil de la Porte de l'Éternité bienheureuse,
je me dois donc de rendre hommage à mon maître, d'une part,
et de le faire connaître
pour contribuer à ce que son enseignement perdure, d'autre part,
afin que ses idées prennent corps dans
notre histoire de France*



Il est des moments où, sans aucune utilité tangible, il faut que quelque chose soit dit, pour la seule raison que cela est vrai. Si cette parole n'est pas dite, l'ordre moral de l'univers reçoit un coup dont il lui est plus difficile de se remettre que s'il avait été violé par la force brutale.

Max Pribilla, S.J.

« Charakter » Stimmen der Zeit

Avis important au lecteur

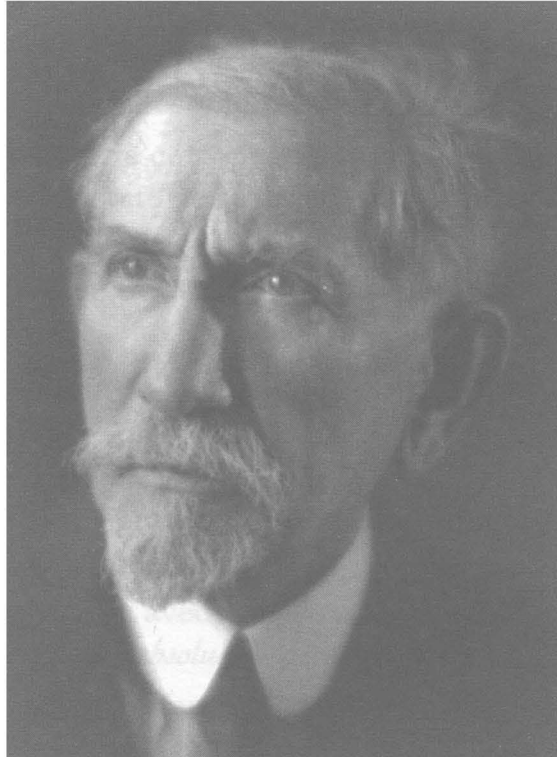
Les tomes I et II d'*Actualité et présence de Charles Maurras* forment un tout avec
France, notre seule Patrie.*

Ils s'interfèrent et se complètent.

Ils permettent ainsi d'avoir la vue la meilleure possible de l'œuvre du plus grand des écrivains contre-révolutionnaires et de nombre de ses amis et compagnons sur la route de la résistance à la *démoncratie* et de la réaction catholique et royale.

(Se reporter notamment au chapitre « Quelques dates importantes à propos de Charles Maurras », de la page 419 à 435)

* Le sommaire de *France, notre seule Patrie* figure dans son intégralité pages 194 et suivantes de ce volume.



A François Alazard

En souvenir de son dévouement à notre cause

Hommage kin cordiel

Maurice Pujol

PRÉFACE

J' ai lu avec grand plaisir le livre de F. M. Algoud. Il est un de mes plus vieux amis – nous étions condisciples à Condorcet dans les années 35 - 36 — J'étais délégué des lycéens d'A.F., il était mon adjoint et devint mon successeur. Après guerre, nous nous retrouvâmes aux Camelots du Roi.

L'intérêt de cet ouvrage est qu'il est facile à lire, il donne de Maurras tous ses aspects : l'homme, le poète, le politique, le philosophe, l'être exceptionnel.

Cet ouvrage est à recommander à ceux qui ne connaissent pas ou connaissent mal Maurras ; le lecteur y trouvera tout de suite de l'intérêt, puis il fixera son attention et enfin éprouvera de l'admiration.

Le fil conducteur de la pensée de Maurras tient dans les quatre lignes du prologue de *Quatre nuits de Provence*

La journée va finir sans flammes, j'ai prié qu'on n'allumât point. Que le soir monte avec ses fumées incertaines : le détail, l'accident, l'inutile y seront noyés, il me restera l'essentiel. Ai-je rien demandé d'autre à la vie ?

Dans sa vie politique, il s'attachera toujours à l'esssentiel qui est pour lui la défense de la Patrie.

Il mènera cette action avec raison, avec fougue, sans jamais douter de l'efficacité, du succès, — *Le désespoir en politique est une sottise absolue* — dira-t-il dès le début de son Action française.

A la fin de sa vie pourtant, après tant d'épreuves, tant d'espoirs déçus, dans sa lettre à Pierre Boutang, il ne trouve pas tout à fait absurde, que le mal, la mort doivent l'emporter et que la démocratie ait pour fonction de fermer l'histoire et de finir le monde. Cela n'empêche pas Maurras de vouloir construire l'arche franco-catholique qui attestera dans la corruption universelle de la primauté invincible de l'Ordre et du Bien.

Cette âme de bien l'aura emporté à sa manière, elle aura fait son salut moral et peut-être l'autre. Et Maurras s'arrête au bord du mythe tentateur. Ce mot mythe peut choquer le Chrétien pour qui le Salut n'est pas un mythe.

Une grande partie du livre de F. M. Algoud est consacrée aux rapports de Maurras avec l'Eglise catholique d'une part, et à son chemin spirituel d'autre part. Maurras a toujours associé la défense de la royauté avec la défense de l'Eglise catholique. Il admire saint Thomas d'Aquin. Pie X donnera à Maurras le beau titre de défenseur de la Foi.

On peut imaginer la peine immense de Maurras quand survient la condamnation inique de l'*Action française* par Pie XI en 1926.

J'étais trop jeune à l'époque, mes parents m'ont raconté des amitiés perdues, des familles disloquées, des divorces... le mouvement d'Action française amoindri et la France avec.

Qui sait si, en 1936, un fort mouvement d'opinion mené par l'Action française n'eût pas imposé une riposte militaire à la timide occupation de la rive gauche du Rhin par une Wehrmacht bien faible à l'époque. Le destin du monde eût été changé.

Trop tard ! le mal était fait.

Certains en 1926, sentant venir la crise, demandèrent à Maurras de jouer la conversion — On devine comment Maurras accueillit cette suggestion malheureuse — Il ne trichait pas, en particulier dans le domaine de la foi.

Maurras chercha la foi toute sa vie. Il cite la phrase de Barrès « De l'Eglise il faut aller au Christ ». Il a lu saint Thomas d'Aquin, il admire cette belle construction — Mais son être intérieur n'est pas changé.

Citons Gustave Thibon :

— Ce qu'est Dieu nous est profondément inconnu, dit saint Thomas. Après cela il écrit mille pages *De Deo*. Il faudrait tout de même s'entendre ! C'est pour cela qu'il considérait, à la fin de sa vie, auprès de la réalité divine qu'il entrevoyait, la *Somme Théologique* comme de la paille, ut palea...

Maurras à la fin de sa vie évolue peut-être dans le même sens. Au chanoine Cormier il dit : *Tous mes raisonnements n'aboutissent à rien. Je suis comme un écureuil qui tourne dans sa cage. Depuis des années je me heurte aux murs d'une prison. Il y a huit jours, j'ai reçu d'un religieux que je connais depuis longtemps une longue lettre. Elle contenait six pages de raisonnements. Que voulez-vous que je fasse de tout cela ?*

Et pourtant quelques jours après, en toute connaissance et peut-être en toute foi, il demandait les derniers sacrements. Et sa dernière phrase, avant d'expirer, fut pour dire que pour la première fois, il entendait quelqu'un venir...

La grâce que reçut Maurras, juste à la fin de sa vie, fut d'autant plus belle qu'elle fut plus longtemps sollicitée et que sa quête fut plus exigeante. Comme dit François Saint-Pierre : La recherche est la première forme de la prière. Celui qui cherche n'est pas comblé. Il a l'espérance qui est la foi de celui qui ne l'a pas encore. Tout ceci explique, ce qui étonne certains, comment il se fait que Maurras, dès avant de l'avoir retrouvée enfin, a décidé plus d'un à l'accueillir.

C'est pour cela que je dédie cette préface à mon ami Georges Zadok, Juif converti par Maurras.

Militant d'Action française, membre d'un tiers ordre, dans sa chambre sa robe de bure voisina avec le diplôme « A Georges Zadok, l'Action française reconnaissante ».

J'espère que sa foi l'a aidé à affronter le martyre en 1944, victime de la barbarie nazie.

Jean Marie Keller

LE RÔLE DE CHARLES MAURRAS

DANS LA CULTURE

FRANÇAISE DU XXI^{ème} SIÈCLE

La culture est cause et effet de la civilisation. Après l'acquisition d'un minimum de connaissances les hommes sont capables de créations : recherches philosophiques, œuvres littéraires et artistiques, découvertes scientifiques etc., qui peuvent former la civilisation. Celle-ci, à son tour, participera activement à la formation des nouvelles générations qui pourront ou non la maintenir et la développer. Elle ne sera véritable que dans la mesure où elle respecte la nature de l'homme en ne se laissant pas aller à sa défiguration ce que nous pouvons, malheureusement, constater de nos jours.

Nous avons profité de la culture gréco-latine christianisée, faisons profiter les autres de nos acquis en France et dans les pays francophones. Imaginez les Gaulois et les Francs s'ils avaient refusé la civilisation, et remercions nos moines bénédictins qui ont su la conserver lors de l'arrivée des barbares et leur transmettre. Il ne s'agissait pas de passer aux barbares mais d'aller à eux pour qu'ils puissent profiter de notre civilisation. Aujourd'hui les problèmes sont de même nature.

Voyons l'exemple des peuples d'Afrique occidentale où vivent de nombreux Noirs devenus catholiques et francophones grâce à la colonisation et à nos missionnaires. Le français est leur langue et leur latin. Leurs dialectes ne sont pas capables d'exprimer notamment les richesses des écritures et ne peuvent résister à l'arabe qui est le véhicule de l'islamisme. Souvenons-nous de Charles de Foucauld qui souhaitait que nous leur apportions la civilisation leur permettant ainsi de posséder les vérités d'ordre naturel qui faciliteraient l'accueil de la foi. Et n'oublions pas ce que Jean-Paul II nous a dit : — France éducatrice des peuples.

Avant de souligner le rôle essentiel¹ que Charles Maurras aura à jouer au XXI^{ème} siècle pour un renouveau français et chrétien, reconnaissons qu'on peut lui reprocher des erreurs dans ses premiers écrits et des excès de langage, mais il faut tenir compte de l'époque et surtout du fait qu'il a supprimé des passages de ses écrits anciens à l'occasion d'éditions nouvelles.

Là où il peut et doit être utilisé, c'est dans nos combats de défense de l'ordre naturel et de

1. Sans la levée de la condamnation de 1926 à peine deux mois avant la déclaration de guerre en 1939, ce rôle ne pourrait se jouer aujourd'hui. Elle fut obtenue grâce à l'intervention des carmélites de Lisieux qui permit tout d'abord le rapprochement entre Maurras et Pie XI et aboutit à la réconciliation sans condition avec l'Eglise, sous Pie XII. La prédiction de saint Pie X redevenait possible.

la France avec sa culture gréco-latine christianisée. Les deux forment un tout et, sans lui, nous aurions trop de mal pour en sortir vainqueurs.

Sans la foi rien ne serait possible. — Alors comment conciliez vous cette affirmation avec la pensée d'un agnostique ? me direz-vous.

L'ordre naturel a été créé par Dieu et le surnaturel donné par Dieu. Pour nous humains, ils ne sont pas l'un sans l'autre. La foi n'est pas une bulle isolée de la nature humaine. Toutefois, l'action de ceux qui ont vécu avant l'Incarnation ou, malheureusement, vivent à côté, est parfois utilisable lorsqu'ils respectent l'ordre naturel sans le déifier. Dans la recherche de la vérité, Aristote est plus utile que de trop nombreux auteurs actuels.

Un des grands messages de Charles Maurras, qui a tué en moi ce qui aurait pu me cacher Dieu, aura été d'avoir combattu, avec l'acharnement et la persévérance qu'on lui connaît, toutes les idoles qui voudraient prendre la place de Dieu, que ce soit l'individualisme ou l'Etat centralisateur, la liberté ou l'amour hors de son objet... et après avoir détruit ces idoles d'une main vengeresse de la vérité, il ne les a pas remplacées par une nouvelle idole. Il ne déifie rien d'humain. Après il s'est tu en avouant une *espérance inassouvie*.

Ayant utilisé sa raison pour détruire toutes les déifications, on pouvait craindre que la raison soit déifiée, mais non, écoutez-le reconnaître la défaite de sa raison qui n'a pas encore trouvé Dieu : *Dans la poursuite de la vérité première et dernière, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, [...] l'heure où ma raison demeura muette devant ses propres objections...* Et ceci au sujet de la foi catholique : *On ne dédaigne pas ce qu'on a tant cherché. On ne traite pas sans respect la faculté de croire quand on l'estime aussi naturelle à l'homme et plus nécessaire que la raison.*

La foi chrétienne, seule foi objective, peut compléter les vérités d'ordre naturel. Lorsque nous avons le bonheur de la posséder, n'oublions jamais que le Christ est venu pour tous ; alors tachons, avec son aide, de la vivre et, dans la mesure du possible, présentons aux autres les données de la foi. Parmi ces derniers il y a les athées pour qui il faut beaucoup prier, eux qui ont une foi subjective, et les agnostiques².

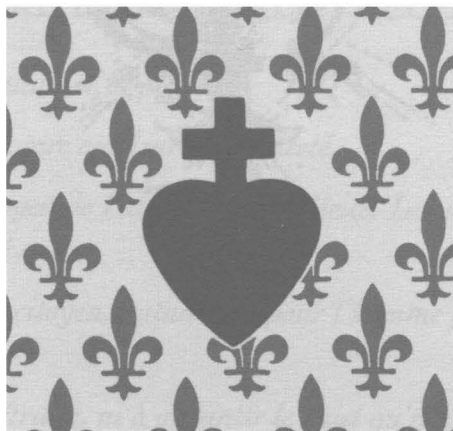
Celui qui a une foi subjective est celui qui a trouvé une erreur qu'il tient pour la vérité. La gravité de ce cas vient du fait que, croyant avoir trouvé la vérité, il est, pour le moins, tenté de ne plus chercher. Le cas de l'agnostique, lorsqu'il n'est pas satisfait, est moins grave car il continue de chercher. — Il ne prie pas, me direz-vous. — Qui sait ? La recherche est la première forme de la prière. Celui qui cherche n'est pas comblé. Il a l'espérance, qui est la foi de celui qui ne l'a pas encore.

2. Il y a aussi le cas particulier du peuple qui était dans la confiance de l'Incarnation future. J'en ai parlé fréquemment ailleurs. Un jour il reconnaîtra Celui qu'il annonçait depuis si longtemps.

Tout ceci explique, ce qui étonne certains, comment il se fait que Maurras, dès avant de l'avoir retrouvée enfin, a aidé plus d'un à l'accueillir. Il est aujourd'hui en France, le meilleur défenseur de l'ordre naturel parce que, notamment, il reconnaît son insuffisance pour répondre au problème essentiel de l'homme. Ainsi il prépare le terrain pour accueillir la foi et, tout naturellement, il est mort à cette terre et né à la Vie, son chapelet à la main.

Tout ceci nous fait comprendre les phrases de saint Pie X à son sujet : ce beau défenseur de la foi, la prédiction de son retour à la foi, et la réussite future de son œuvre.

François Saint-Pierre





QUELQUES PENSÉES DE CHARLES MAURRAS

Recueillies par le carmel de Lisieux

LA VÉRITÉ.

Je crois fermement que le plus grand bonheur dont puisse se saisir un esprit humain est la poursuite de la Vérité.

Nul honneur n'est comparable à celui de souffrir une violence injuste pour une idée juste.

Quand on supprime les idées fausses, il reste les vraies, les belles, les justes. C'est de quoi vivre et mourir.

Le dernier mot restera à la Vérité. La Vérité se hâte lentement.

LE BIEN DE LA CITÉ. - VÉRITÉ ET MORALE. - RÈGLE ET LIBERTÉ.

Les maux de la Cité viennent des maux de la pensée.

L'ignorance des hommes est souvent pire que leur méchanceté.

Un objectif : le bien public. Un moyen de l'atteindre : la Vérité. Les chemins de traverse sont de faibles secours. On s'y perd, mais la Vérité sauve.

Il y a une morale en action pour le citoyen, autant que pour l'homme privé. Le sentiment en est perdu, il faut le rétablir.

La règle ne consiste pas à tuer, à détruire, ni à anéantir le sujet qu'elle doit, au contraire, développer en le maintenant dans sa voie.

On est plus libre à proportion qu'on est meilleur. Il faut le devenir.

Tout ce que j'ai de cœur, de tête, de sang, de vie est au service de la Patrie.

OUBLI DE SOI. - DÉTACHEMENT.

L'amour fuit ceux qui se cherchent, comble et couronne ceux qui se sont oubliés.

Sans l'oubli de soi, la sympathie n'est qu'un rêve.

Est-il nécessaire de dire que la pauvreté spirituelle, qui détache des biens du monde, fait le premier degré de toute noblesse de l'âme ?

Ce n'est pas la richesse qui peut tuer la spiritualité, c'est la poursuite de la richesse. L'important n'est pas la richesse ou la pauvreté, c'est l'inattention à l'une ou à l'autre. C'est, en un mot, le détachement.

On ne dira jamais assez tout ce qu'il y a d'indifférence aux grandeurs dans le véritable état de bonheur de l'homme.

Soyons de la simple et sereine école des semences.

*Si, votre cœur est humble et votre âme très pure,
Venez, il est permis de le dire tout bas,
De toutes les grandeurs, vous êtes la mesure
Et le ciel intérieur illumine vos pas...*

LA MORT.

Tout homme est une ébauche qui s'achève à mesure que se tient plus proche de lui cette Mère de la Beauté et de la Vérité : la Mort. Elle seule la finira.

La beauté véritable est au terme des choses.

La mort est la grande leçon de la vie. Comment ? Parce qu'elle règle nos passions, nos délibérations, nos actions. A nos passions qui sont vaines, la mort montre leur vanité ; à nos passions qui sont insatiables, la mort fait sentir leurs bornes ; à nos passions qui sont injustes, la mort enseignera l'équité qui est propre à ce qui régit le tombeau.

*Les terreurs de la mort sont de grandes lumières.
Je suis né, je suis fait pour la lumière,
Accorde-moi d'éterniser le jour !...*

LA SOUFFRANCE. - VALEUR OU SACRIFICE.

L'adversité brise les faibles. Elle donne aux forts un développement magnifique.

Je suis bien loin de nier l'utilité de l'épreuve et la force du sacrifice. A ces douleurs déterminées, qui s'échangent contre tel bien déterminé, il est très facile d'assigner une utilité. Je comprends l'ascète qui souffre pour se purifier, s'alléger, se pourvoir de mérites surnaturels et ainsi réunir, du plus près qu'il le peut, sa substance à la substance des perfections. L'ascétisme est d'un intelligible absolu.

*... Tu ne sais pas la loi des mondes
Qui pour renaître fait mourir
En des épreuves si fécondes
Que le plus lâche y veut courir !
Pour égaler sa haute somme
L'être de l'âme se consomme
De tous les maux naît quelque bien...*

Le bonheur de ceux-ci, l'infortune des autres, conditions nécessaires à la qualité de chacun. Le monde entier serait moins bon s'il comportait un moins grand nombre d'hosties mystérieuses amenées en sacrifice à sa perfection.

FRANCE ET CATHOLICISME.

Le Royaume de France naquit de l'Eglise.

La France, sans l'invocation au Dieu qui aima les Français, est un concept dégénéré.

La France, terre des Saints, aujourd'hui autant et peut-être plus que jamais, est la terre d'espérance.

Le Catholicisme a renouvelé la face de la terre.

Le Catholicisme est l'arche de salut des sociétés.

L'Eglise catholique forme la cité de l'ordre dont tous les mouvements peuvent être dits des progrès.

L'Eglise catholique, qui est « chez elle » en France, y enseigne, comme en tout lieu, l'autorité, la hiérarchie, l'ordre et la paix.

LA FOI CATHOLIQUE.

Je n'ai jamais été dédaigneux de la foi, comme écrit le Directeur du Correspondant. On ne dédaigne pas ce qu'on a tant cherché. On ne traite pas sans respect la faculté de croire quand on l'estime aussi naturelle à l'homme et plus nécessaire que la raison. Je n'ai jamais été hautain avec les dogmes ni moins encore avec les pratiques du Catholicisme. J'ai, au contraire, défendu les plus humbles de ces dernières contre M. Paul Desjardins, au moment où paraissait son Devoir Présent. Ce n'est pas d'hier...

Un dogme en soi n'a rien qui puisse empêcher une pensée d'être libre. Bien au contraire : si liberté veut dire force, puissance, expansion, développement spontané, ample, heureux et facile, la pensée n'est guère libre que par un dogme, c'est-à-dire en bon français, en bon latin et en bon grec, un enseignement.

J'ai constaté bien des fois une concordance entre la théologie catholique et les démarches inductives de la raison.

La foi est l'instrument d'une bonne vie.

*La force des choses divines est propre à soutenir le corps comme l'esprit : le monde des choses pesantes
subit plus qu'on ne croit la flamme légère du Ciel.*

*L'homme, l'homme pensant et consciencieux, sincère, n'a pas le droit de dire des espérances célestes
qu'elles n'ont pas d'objet.*

*Pour le catholique, rien n'est fini ; quelqu'un fait le départ des intentions, des pensées et des actes ; et la
pensée de la communion des âmes sauvées ouvre aux affections une immense espérance.*



Puisse saint Michel
protéger
la France
notre
seule Patrie

TROIS PRINCIPES RÉVOLUTIONNAIRES

*Des trois idées révolutionnaires que nous avons inscrites sur nos murs, la première, le principe de la liberté politique, constitutif du système républicain, a tué le respect du citoyen, je ne dis pas seulement pour les lois de l'Etat qu'il considère comme de banales émanations d'une volonté provisoire (comme l'est toute volonté), mais aussi et surtout pour ces lois profondes et augustes, « **leges natae** », nées de la nature et de la raison, où les volontés du citoyen et de l'homme ne sont pour rien : oublieux, négligent, dédaigneux de ces règles naturelles et spirituelles, l'Etat français perdit prudence, exposé ainsi à fléchir.*

La seconde des idées révolutionnaires, le principe d'égalité, constitutif du régime démocratique, livra le pouvoir au plus grand nombre, aux éléments inférieurs de la nation, producteurs moins énergiques et plus voraces consommateurs, qui « font » le moins et « manquent » le plus. Découragé s'il est entreprenant, par les tracasseries de l'Administration, représentante légale du plus grand nombre ; mais, s'il est faible ou routinier, encouragé par les faveurs, dont la même Administration fait nécessairement bénéficier sa paresse, notre Français se résigna à devenir un parasite des bureaux, de sorte que se ralentit et faillit s'éteindre une activité nationale où les individus ne sont pas aidés à devenir des personnes mais les personnes étant plutôt rétrogradées jusqu'à la condition des individus en troupeaux.

Enfin, la troisième idée révolutionnaire, le principe de fraternité, constitutif de régime cosmopolite, imposa d'une part une complaisance sans bornes pour tous les hommes, à condition qu'ils habitassent fort loin de nous, nous fussent bien inconnus, parlassent une langue bien différente de la nôtre, ou, mieux encore, que leur peau fût d'une autre couleur ; mais, en revanche, ce beau principe nous présentait comme un monstre ou comme un méchant, quiconque, fût-il notre concitoyen, notre frère, ne partageait pas tous nos moindres excès de rage philanthropique. Le principe de fraternité planétaire qui voudrait établir la paix de nation à nation, tourna vers l'intérieur de chaque pays et contre les compatriotes ces furieux mouvements de colère et d'inimitié qui sont secrètement gravés par la nature dans le mécanisme de l'homme animal politique, mais politique carnassier. Les Français ont été induits à la guerre civile.

Ce n'est pas tout. Les mêmes idées propagées et distribuées comme nôtres à tous nos clients dans le monde, causèrent à ces derniers d'assez grands torts qui retombèrent sur nous par la suite.

Les fictions parlementaires, couronne du pays légal, se sont heurtées à angle droit à la réalité. Tout ce qu'elles comportaient a menti. Tout ce qui existait leur a échappé à coup sûr.

Financièrement, économiquement, scolairement, socialement, la République c'est l'étatisme universel. Militairement, c'est le désarmement, c'est-à-dire la guerre et la défaite. Toutes les grandes lignes du régime aboutissent à ces résultats désastreux : il faut toujours consentir à la fin de la France.

Charles MAURRAS

Sans la Muraille des Cyprès, pp. 131 à 133

La France va très mal.

La démocratie la ronge.

Nous en souffrons.

Faisons donc nôtre
ce vers de Racine, d'*Iphigénie* :

Tournez votre douleur contre nos ennemis.

SAINTES DE FRANCE

*Lorsqu'on élève son âme,
on élève le monde*
Charles Maurras

Je tiens à placer la brève étude qui suit sous l'égide des deux saintes patronnes secondaires de la France : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, et sainte Jeanne d'Arc.

En effet, chacun sait ce que Charles Maurras et l'Action française doivent à sainte Thérèse, et à ses sœurs du carmel de Lisieux, pour la réconciliation avec Rome, en 1939, après la condamnation de 1926.

Qu'il soit permis d'évoquer la première visite de Maurras à Lisieux, un jour d'automne 1936. Maurras, devant Mère Agnès – sœur de Sainte-Thérèse – et Sœur Madeleine de Saint-Joseph, Maurras demandant à Mère Agnès : — *Ma Mère, si ce n'est pas antiliturgique, veuillez me bénir.* Et la magnifique réponse de Mère Agnès : — Je vous bénis, au nom de ma sœur.

De plus, souvenons-nous que dans une lettre du 18 septembre 1943 adressée au carmel, Maurras pourra résumer en toute vérité le bienfait de Lisieux dans cette simple phrase : *Vous m'avez tant appris !*

Citons encore cet extrait de la lettre que Charles Maurras écrivait au carmel de Lisieux le 28 novembre 1944, de la prison Saint-Paul-Saint-Joseph de Lyon :

Vous n'ignorez pas, ma Sœur, combien je suis sensible aux joies, délices et communions des amitiés d'esprit. Que j'ai été heureux de recevoir ici et de mettre dans mon portefeuille tant de beaux souvenirs !...

Lisieux, où êtes-vous ? J'ai frémi des bombardements et je ne suis pas très rassuré pour la « Libération », même par le R. P. Thierry d'Argenlieu. Du moins suis-je sûr, ma Sœur, que vous êtes sauvées avec votre T.R. Mère – et vous sauverez tout le reste. C'est la foi ferme et très forte d'un homme de peu de foi.

Après dix semaines de prison - arrêté le 8 septembre - j'ai été conduit au Palais de justice, hier 27 novembre, pour la première fois. Et j'ai eu les honneurs des menottes ! Mais mon cher co-directeur a eu la même gloire trente ans avant moi, et c'était pour le service de Jeanne d'Arc contre Thalamas ! Vous voyez que je continue à être un traînard, ma Sœur ! Enfin, que la France s'en tire ! Je ne défends pas ma personne, mais l'honneur de nos idées et de notre action³.

3. NDLR : C'est nous qui soulignons.

N'est-il pas caractéristique de lire aussi dans la lettre que Charles Maurras écrivait le 21 décembre 1951 à Xavier Vallat :

J'ai honte de prendre des détours infernaux avant de revenir aux choses saintes. Oui, mon premier acte libre (qui ne sera pas gratuit, comme dans Gide) sera pour Lisieux, où la nouvelle prieure vient d'être élue, et la sœur M.-M. de St-J. m'écrit qu'elle est contente ; je pense que cela va faire cesser les sottises persécutions. Elle m'écrit aussi le dégoût que lui donne Dansette, ce qui montre qu'elle a bon goût. Et comme, de là, je serai heureux de passer par Juigné pour y saluer tant de fermes fidélités, de courage, de volonté française que rien n'ébranle ! Je mettrai volontiers à leurs pieds les premiers plaisirs de ma liberté. Et puis Solesmes ! Les saints de Solesmes ! Ces visages de Marie-Madeleine et de la Vierge, en marbre, - et ceux des moines, en chair spirituelle, celui qui fut notre si grand ami, et la lumière diaphane de son beau regard ! Ce serait un détour magnifique, et que je ne vais plus cesser de ruminer.



Il portait sur lui une relique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, enchâssée dans une montre (Dans une de ses prisons, on l'a confisquée à Charles Maurras...)

— *Je dois beaucoup à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, a dit Maurras au chanoine Cormier⁴, sans parler de ce que le carmel de Lisieux a fait pour la réconciliation de l'Action française avec Rome. Sainte Thérèse a été mon « bon ange ». Je possède une relique de ses ossements qui ne me quitte pas. Elle m'a été donnée par la Révérende Mère Agnès, avec qui j'ai correspondu jusqu'à sa mort, et je garde ses lettres précieusement.*

En disant cela, il portait la main à la poche intérieure de son veston et sortait un portefeuille noir orné d'un écusson portant l'effigie de sainte Thérèse. Sans l'ouvrir il me dit :
— *Elles sont toutes là.*

Du geste d'un enfant qui montre son trésor et s'empresse de le cacher, il remit le portefeuille dans sa poche comme s'il s'agissait d'un talisman.

Je lui demandai alors s'il avait lu l'*Histoire d'une âme* de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

— *Bien sûr, me répondit-il. Il y a dans ce livre des trésors de sagesse. Toutes ces femmes qui vivent dans les cloîtres ont des lumières étonnantes. Elles sont instruites des choses humaines et elles connaissent les secrets d'En-Haut. Je les ai souvent consultées et je me suis toujours bien trouvé d'avoir suivi leurs conseils.*

4. Qui rapporte ce qui suit.

— N'est-ce pas parce que ces choses sont révélées aux humbles et cachées aux savants ? lui dis-je.

Il avait senti la pointe, car il me fit cette réponse après un haussement d'épaules :

— *On dit que j'ai beaucoup d'orgueil et que c'est l'orgueil qui m'a détourné de la foi. On oublie, en disant cela, que j'ai aimé la vérité par-dessus tout, que je l'ai cherchée et souhaitée de toute mon âme. J'ai reconnu mes erreurs. Vous le verrez, d'ailleurs, en lisant mon Pie X qui paraîtra bientôt. Je dois aussi beaucoup à ce grand pape qui demeura si humble et si pauvre au milieu de toutes les grandeurs.*

— N'êtes-vous pas frappé, lui dis-je, de toutes ces protections célestes qui vous ont été accordées ?

— *Comment ne le serais-je pas ? J'en étais bien indigne ; mais rien ne peut faire qu'elles n'aient été. Je dois le reconnaître.*

Il se tut et son regard se fixa droit devant lui pendant quelques instants. Puis, comme s'il sortait d'un rêve, il ajouta en se tournant vers moi :

— *C'est une grande merveille que ces deux saintetés !*

— C'est un grand miracle ! dis-je.⁵



Le 9 mars 1940, en pleine « drôle de guerre », j'étais à Rome, — a écrit Luc Lefevre, directeur de *la Pensée Catholique*, — appelé par le Saint Office pour une affaire grave. Pie XII m'invita à m'asseoir pour répondre aux questions au sujet du cardinal X... Je demeure un instant agenouillé à ses pieds pour lui exprimer notre reconnaissance pour son acte de charité du 10 juillet 1939. Il m'interrompt, me prend les mains : — Ne dites-pas, cher fils, acte de charité, mais *acte de justice*. C'était la volonté de Notre Prédécesseur. Tout le Saint Office l'exigeait... mais dites-nous comment va le cher Monsieur Maurras. Vous lui direz combien nous pensons à lui et prions pour lui.

Et à chaque audience, entre 1940 et 1952, Pie XII me demandait des nouvelles de Monsieur Maurras, le « protégé de sainte Thérèse » et son « protégé ».

Grande est notre action de grâces !



5. Chanoine A. Cormier, *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras* (Nouvelles Editions Latines, Paris, 1970).

Au sujet du carmel de Lisieux, rappelons que Charles Maurras est le seul auteur au monde dont un carmel ait recueilli les pensées.



Par ailleurs, chacun connaît le rôle essentiel que Charles Maurras et l'Action française ont joué pour imposer la fête nationale de Jeanne d'Arc, avec l'aide du très grand écrivain Maurice Barrès, député au Parlement après la Première Guerre mondiale



Enfin, nous n'oublions pas l'importance capitale de sainte Thérèse et du carmel de Lisieux dans l'évolution religieuse de notre maître qui avait une grande dévotion envers elle et envers la Très Sainte Vierge.

Charles Maurras est mort le chapelet de sa mère en main, souvenons-nous en.



Reliquaire de sainte Jeanne d'Arc
par Maxime Réal del Sarte
Photo : Pierre Pujo

Je ris beaucoup quand je vois traiter Maurras comme un monsieur ordinaire.
On est prié de ne pas s'adresser au concierge, mais à l'Altissime.
Jacques Bainville

CHARLES MAURRAS : UN PERSONNAGE HORS DU COMMUN

Charles Maurras, je l'ai connu à 12 ans, et revu peu de jours avant sa mort, avec Pierre Juhel et Joseph Gobin, mes chefs aux Camelots du Roi, mes amis, mes modèles.

J'ai aussi naturellement aperçu le maître de l'A.F. dans diverses réunions et manifestations. L'impression que nous faisait cet homme frêle et à la voix à peine audible était tout à fait extraordinaire. Mais quel regard de feu ! Et c'est ce même regard qui m'a frappé, quelques temps avant son décès.

Tel je l'ai vu, tel l'a vu le chanoine Aristide Cormier, qui assista Charles Maurras de mars à novembre 1952 (à la demande de l'évêque de Tours) :

Je pénétrai, non sans émotion, dans la petite chambre de clinique occupée par Maurras. Au milieu d'un amoncellement de livres, de journaux et de papiers qui encombraient sa table de travail, envahissaient les sièges et s'épandirent jusque sur le parquet, j'aperçus, de profil d'abord, un petit vieillard si menu qu'il semblait flotter dans ses vêtements noirs.

Je n'ai pas oublié son sourire et son empressement à venir vers moi lorsqu'il m'aperçut immobile à quelques pas de lui ; mais, surtout, je me souviendrai toute ma vie de l'impression extraordinaire que j'éprouvai en voyant de face son visage.

Quelle tête étonnante j'avais maintenant devant moi ! Quels yeux me fixaient ! Grands et noirs au regard impérieux et si vivant ! La tête redressée, presque rejetée en arrière, me paraissait maintenant si imposante qu'elle semblait détachée du semblant de corps qui la portait. Tout de suite, je sentis que j'étais en présence d'un être exceptionnel, et une étrange timidité me saisit.



Certains se rappellent que Charles Maurras, journaliste, philosophe, politique et poète, né le 20 avril 1868, est décédé le 16 novembre 1952, d'où la commémoration du cinquante-naire de sa mort en 2002 : l'année Maurras.

Charles Maurras est de Provence
De Rome et d'Athènes ses vers
Toute sa pensée est de France
Et son œuvre est de l'univers.

a versifié le poète Roger de Pampelonne.

*

Rappelons d'abord que Charles Maurras devint soudainement et complètement sourd à l'âge de 14 ans.

Or, il voulait être marin, comme le père de sa mère et comme nombre de ses ancêtres.

Pendant 11 ans, ce fut une terrible révolte. Ses écrits sont alors désespérants. Il a perdu la foi, la recherche et la recherchera. Il est agnostique.

Ce n'est pas pour rien qu'il interdit de ne rien publier de ce qu'il a écrit avant ses 25 ans !

*

Il en a exprimé sa douleur dans le poème que voici :

Destinée

*Tu naquis le jour de la lune
Et sous le signe des combats,
Le soleil n'en finissait pas
De se lever sur ta lagune.*

*Le vent d'ouest au seuil béant
De ta maison sur le rivage
Vint moduler son cri sauvage
Et les appels de l'Océan.*

*Mais tu n'as pas quitté ton île
Ni fait bataille sur la mer,
Jamais la gloire du vrai fer
N'a brillé dans ta main débile,*

*Tu ne peux être matelot
Que d'imaginaires espaces
Où, plus qu'ailleurs, l'aube fugace
Est longue à naître sous le flot.*

*Darde au zénith la flamme torse
Des volontés de ton destin
Dans les angoisses du Matin
Quelle Nuit lente use ta force !*

La Musique intérieure

*

Charles Maurras est possédé de ce *feu d'inquiétude infini* qui n'est autre que l'angoisse métaphysique.

Ainsi que l'a écrit magnifiquement Marie-Aimée de Kermorvan :

— Comme Augustin, Charles Maurras est ce pèlerin des routes de l'âme que le désir incline et plie vers le souverain Bien. Les chemins peuvent différer, ils ne sont pas divergents.

Elle précise :

— A dix-neuf ans, Charles Maurras a fait le tour de la pensée humaine, demandant une réponse, qui n'est pas venue, *au grand point d'interrogation qui domine la vie*⁶. En 1887 il rencontre le positivisme. J'ouvre une parenthèse. Positiviste, il ne le sera qu'avec des réserves, dont celle-ci, qui est capitale : la loi de dynamique sociale, la fameuse loi des trois états, ne lui paraît pas démontrée. N'importe, désormais il se croira, il se voudra, l'homme des vérités partielles. Les jeux sont faits, au moins en apparence. Le sont-ils tant que cela ? Tel cet autre adolescent de génie, Romain d'Afrique, qui lit l'*Hortensius* et déroule fiévreusement les *Ennéades*, Charles Maurras a beau faire, a beau dire, il reste obsédé par le problème de la destinée de l'homme.

Or, lorsqu'en décembre 1885 le jeune Charles Maurras débarqua de sa Provence à Paris, fou de littérature et de philosophie, rien ne semblait le destiner au journalisme politique. S'il y vint, il l'a conté lui-même, c'est parce qu'il ne put maîtriser son indignation devant les premiers scandales du régime et ses complaisances à l'endroit d'une conspiration qui visait à démanteler les forces vives de la nation. Les audaces de ce qu'il devait appeler plus tard

6. Charles Maurras, *Les livres de la Quinzaine* (Instruction publique, 16 février 1889), p. 107.

l'anti-France, les attaques contre l'Armée, rempart et suprême espérance de la patrie mutilée, le précipitèrent dans la lutte qu'il devait poursuivre pendant un demi-siècle, âpre, ardente, passionnée au point qu'elle empiéta, jusqu'à les absorber presque intégralement, sur ses activités originelles. Elle en vint même, après la fondation de *L'Action française* quotidienne, à modifier le rythme de sa vie et à le contraindre à cette existence singulière où le temps et les heures ne signifiaient plus rien.

Et il s'aperçut que seul le journalisme pouvait lui permettre d'être lui-même. »

*

Il fallait beaucoup d'audace, de foi et de discernement à un homme à peine âgé de trente ans aux dernières années du XIX^e siècle, pour dénoncer la pourriture démocratique habilement entretenue et exploitée par un personnel médiocre et avide.

Ainsi, lorsqu'il aboutit aux certitudes qui furent les siennes et qui sont les nôtres, il entre en politique comme en religion, ainsi qu'il l'a déclaré.

Sa vie était réellement celle d'un moine, d'un moine politique, bien sûr.

Une journée de travail de cet homme... Xavier Vallat, qui fut son compagnon de Clairvaux, nous l'a décrite, et ce serait sacrilège que d'en faire un autre tableau :

— Son emploi du temps était à proprement parler inhumain : lever à trois heures de l'après-midi, rédaction personnelle de son courrier (Maurras, par prudence, n'a jamais dicté une lettre), visites en ville à des gens qui ne désiraient pas se rendre au siège de l'Action Française, vers 19 heures arrivée au journal, conversations avec Daudet, Bainville, les gens de la rédaction, entretiens avec les visiteurs venus lui demander audience. Cela le menait vers dix heures du soir ; il allait avaler distraitement un repas tout en parcourant les journaux où son secrétaire avait cerné de rouge les passages les plus intéressants. Aux approches de minuit, il arrivait au journal, lisait et contrôlait tous les articles déjà composés, s'endormait vingt minutes sur une chaise, puis écrivait d'un trait son « papier » qu'il eût corrigé cent fois si Maurice Pujo ne le lui eût arraché des mains. Après quoi il attendait que le premier numéro du journal fût tombé des rotatives pour le parcourir du regard en entier. Enfin, au petit matin, il regagnait, à pied de préférence, son logis en tournant et retournant dans sa tête des cadences rimées qui, pour la plupart, ne connaîtraient jamais l'honneur de la lettre moulée. Il se couchait enfin vers sept heures du matin. »

*

Xavier de Magallon a écrit dans un fameux poème :

Le firmament assuré roule
Autour des temples de l'esprit
La Seine pleine d'astres, coule ;
La nuit brille, Maurras écrit.

*

Sa tâche quotidienne accomplie, notre maître va regagner son logis. Il écrit :

Les pâleurs du petit matin découlent lentement sur la vitre nocturne, les bruits s'apaisent dans l'atelier de composition. Les formes de plomb descendues, les lampes éteintes, les dossiers vidés, reclassés, pour peu que le numéro du lendemain demande les moindres préparatifs, la minuit est passée de cinq ou six heures. On part, on sort enfin ! Rendu à la fraîcheur de la rue solitaire, l'écrivain las retrouve dans l'air vif qui fouette sa marche un afflux sanguin qui le renouvelle de la tête aux pieds. Alors il s'aperçoit du bizarre accompagnement que lui font dans la demi-ombre les formes inquiètes de tout ce monde de pensées belles et hautes qu'il a oubliées au fond de l'encrier : ce qu'il aurait dû dire et ce qu'il n'a pas dit, ce qu'il a dit tout de travers et qu'il ne rattrapera plus ! O lignes immuables d'un irrémissible discours ! Le travail manuel a pu les dénaturer ; mais l'écrivain a eu le tort de les lâcher à l'état brut. Maintenant, debout devant lui, elles composent une sorte de tribunal devant lequel il comparaît, accusé, presque criminel. S'il est mortifié de la virgule omise, de l'accent mal placé, il souffre d'une bien autre angoisse de l'intelligence et des nerfs lorsque, ayant conscience d'avoir rencontré çà et là la pensée utile ou le fait probant, il sent aussi qu'il en a manqué l'expression par le choix hésitant de termes impropres ou parce que le mot, même juste, n'a pas été muni de la nuance de son rythme : car si la raison doit convaincre, c'est le rythme qui persuade...

L'un de ses secrétaires, Bernard de Vaulx, décrit⁷ :

— Une conférence⁸ m'ayant été demandée sur le monarchisme sentimental, je présentai l'Action française comme le lieu où la vieille droite et les fils désabusés de la tradition quatre-vingt neuvième pouvaient et devaient s'entendre, les premiers enrichissant leur foi de motifs rationnels, les seconds empruntant à la critique maurrassienne des raisons d'être équitables envers l'Ancien Régime.

Louis Dimier présidait cette conférence. Deux ou trois mois plus tard, j'étais dans son bureau au journal quand entra en coup de vent un petit homme à la démarche précipitée, aux gestes vifs, les cheveux et la barbe en broussaille, dans un complet noir usagé, le col dur

7. Charles Maurras, *Esquisses pour un portrait* (Cahiers Bourbonnais, 1968).

8. A l'Association des étudiants d'Action française.

et la cravate mis à la va-comme-je-te-pousse. Il courut plutôt qu'il ne marcha vers Dimier, déjà levé pour l'accueillir. Et je les vis face à face, visage contre visage, nez contre nez, Dimier courbé sur son interlocuteur qui, la main en cornet autour de l'oreille droite, se dressait de toute sa taille pour entendre. J'avais devant moi Charles Maurras, dans l'attitude familière à laquelle le condamnait sa surdité.

Car ce petit homme, si indifférent à l'élégance vestimentaire, c'était lui. Je n'eus pas le temps de faire une réflexion bien précise. Il s'y insinuait (que l'on pardonne à ma jeunesse) quelque filet de cette sympathie teintée de familiarité que l'élève frondeur éprouve pour un vieux maître savant et négligé, lorsque je rencontrai son regard. Je n'eus pas le temps d'en définir la couleur ; je n'en retins d'abord que la vivacité, la passion, l'autorité, que tempéraient une surprenante fraîcheur, une étonnante jeunesse. Peu après, en y repensant, je me souvins de la gravité de ce regard, une gravité ardente où ne flottait pas la moindre trace de lassitude.

Et je découvris encore sa politesse magnifique. Il me parla comme s'il attendait quelque chose de moi. Je ne vis absolument rien chez lui de cette condescendance, de ce ton protecteur que tant de pontifes adoptent devant leurs cadets. Tout au contraire, il manifesta immédiatement ce besoin, que je devais si souvent remarquer par la suite, de s'informer, de faire parler, pour pouvoir ensuite mieux convaincre. J'étais envahi à la fois d'enthousiasme et de timidité, et à peu près muet.

Il quitta le bureau de Dimier en exprimant le désir de me revoir bientôt. En avril 1917, je devins en effet son secrétaire. »

*

Un autre trait extraordinaire de celui-ci vis-à-vis de jeunes dont le talent l'avait frappé : Jean Madiran nous le raconte dans son captivant *Maurras toujours là*⁹ :

— Le 3 avril 1943, Maurras donnait donc à Pau son habituelle conférence anti-allemande sous le prétexte *Barrès*.

« Profitant de la quasi-suppression de la ligne de démarcation, nous étions quelques-uns venus de Bordeaux, parmi lesquels Jacques Bentegeat, pour assister à la conférence. Notre préoccupation principale, dont nous parlions en chemin, était d'être assez prompts pour faire à Maurras un rempart de notre corps si un terroriste venait tirer sur lui des coups de revolver.

9. Consep, 2004, pp. 71, 72.

Quand Maurras eut terminé, le docteur Larrieu (ou peut-être le docteur Moreau) l'avisa qu'il y avait dans la salle le jeune blanc-bec qui l'avait publiquement contredit avec pertinacité sur l'épistémologie cartésienne. Il demanda qu'on le fit immédiatement venir auprès de lui : non pas pieds et poings liés, mais pour lui demander d'écrire dans *L'Action française* ».

N'est-ce pas étonnant ?

Son salaire était dérisoire, toujours inférieur à celui du moins payé des employés de l'imprimerie de l'Action Française où il passait la plus grande partie de sa journée, et ceci durant 36 ans, ne l'oublions pas.

Quant à ses droits d'auteur, ils allaient à des œuvres (aux prisonniers, sous l'occupation allemande).

— Le désintéressement de Maurras est absolu, nous confirme Jacques Bainville. C'est une de ses forces. Il ne recherche pas l'argent, pas même la gloire littéraire. Il aurait pu s'assurer une existence tranquille et agréable, et il ne craint pas de s'exposer à la prison. Quand on est un gouvernement, il est incommode d'avoir un homme pareil contre soi. Maurras ne vit que pour ses idées et on n'a aucune prise sur lui.

— Les seules richesses de cet homme, a écrit Jean Romann, étaient son cœur et sa volonté. Sa vie : une réflexion perpétuelle, qui devenait l'action écrite.

Henri Vaugois appelait Maurras le *noûs*, l'esprit pur. C'est sa définition la plus vraie.

*

Sa vie se passait principalement en lectures et en écrits, le temps coupé par l'accueil d'amis, de fidèles ou... d'enquêteurs.

Il dort peu, mais a une faculté merveilleuse qui lui permet de dormir n'importe où, n'importe quand, et le temps qu'il veut.

A l'imprimerie, émus de le voir dormir sur une misérable chaise, des personnes de bonne volonté avaient fait installer un lit. Jamais, il n'accepta de se reposer ainsi : — *Me prenez-vous pour un sybarite ?...*

Comme distractions, si l'on peut dire ! : des conférences, des interventions aux réunions d'étudiants.

Et chaque jour son extraordinaire éditorial du quotidien *L'Action Française*. Or, c'est avec le pain de l'actualité qu'il a nourri son œuvre, ses réflexions, ses conclusions.

De l'analyse de l'événement quotidien, Maurras tirait la leçon éternelle.

La pensée de Maurras nous apparaît ainsi « in concreto », non point comme une doctrine, mais **comme une méthode**.

Ne serait-ce que pour la vérité des choses, je n'ai pas de système, a-t-il écrit.

Maurras s'est toujours gardé des systèmes a priori. Penché sur l'histoire passée et sur l'actualité, il s'applique à déduire des mouvements des hommes ce qu'il y a de permanent dans les lois de leurs actions.

Pur *empiriste* par sa méthode, il demandait à une expérience fort étendue de lui faire connaître par comparaison les meilleurs types d'organisation de l'âme individuelle, de la société. C'est pourquoi Charles Maurras a nommé sa doctrine *un empirisme organisateur*. C'est grâce à cet empirisme que les meilleurs esprits français, à la suite de Maurras, se sont efforcés de restaurer l'idée nationale à l'aide des données de l'expérience contrôlées par la raison.

Grâce à Maurras, nous avons une méthode et nous avons un objet. Ce que Maurras représente à nos yeux, c'est la défense du nom français, en face d'une Europe insolente et ravie de trouver dans notre anarchie intérieure des prétextes pour nous rabattre.

*

Ses articles – plus de 20 000 ! – sont le livre du « **maître** » a écrit Léon Daudet. C'est pourquoi, précise-t-il, ils ont leurs racines dans l'actualité et leurs cimes dans l'éternel. Réunis en volumes, ceux-ci sont cohérents et captivants, même les événements une fois franchis.

On aura jugé sa valeur en constatant que passés du journal au livre, épreuve à laquelle si peu de textes résistent, les siens n'ont rien perdu de leur puissance et de leur valeur d'enseignement. Trésor de sagesse politique et d'expérience humaine, ils constituent, avec la foi en Dieu, une des principales raisons d'espérance qui restent aux hommes d'aujourd'hui ».

*

Dans une lettre datée de fin 1947 de la Maison centrale de Clairvaux, Charles Maurras écrivait :

Je n'ai jamais regretté aucune des directions données à mon activité. Elles lui furent imprimées par la passion, par le devoir, sans doute aussi par la force des choses, mais celle-ci ne revêtit jamais le caractère d'une contrainte.



Il a aussi écrit à sa nièce Hélène Maurras, le 23 mai 1951 :

Jamais, jamais, je n'ai consenti à me confiner dans un monde ou dans un parti, et mon ambition a toujours été d'élargir notre public à la dimension de la France.

« Maurras, tout à sa passion de convaincre, s'engageait toujours tout entier. On doit se rappeler aussi que quelques heures plus tard hommes de Gouvernement, ambassadeurs, diplomates, ministres, députés, directeurs de journaux amis ou adversaires commençaient leur tour d'horizon (et malgré qu'ils en eussent) par la lecture de Maurras, dont on peut dire, comme il l'écrivit de Bainville, qu'il fut « le conseiller secret de l'Etat ». Raymond Poincaré¹⁰, qui n'était pas un plaisantin, n'en faisait pas mystère. Et combien d'autres, dépassés ou déconcertés par la complexité des problèmes, qui demandaient aux exposés de cette pensée claire de quoi fonder leur jugement !

C'est cela, cette primauté de l'intelligence, d'un patriotisme exigeant et du savoir nourrissant l'article quotidien, qui a fait de Maurras, poète, philosophe, restaurateur - tant pis pour qui affecte de l'oublier ! - de l'idée monarchique, le plus grand journaliste de son temps. Ce qui méritait d'être dit il le disait, qu'on le louât ou le blâmât. *Amicus Plato...* Quels que soient les services rendus, il n'attendait rien de personne, n'espérait aucune gratitude.

Pour prendre une vue exacte de la très haute idée qu'il se faisait de son métier de journaliste, guide, et informateur d'une partie de l'opinion, pour mesurer la passion nationale qui le consumait, il faut l'avoir vu, lors de nos grandes crises politiques, des conférences internationales de l'entre-deux-guerres ou des événements mondiaux, sur ce que l'on me permettra d'appeler son champ de bataille à lui, où il manœuvrait avec une sûreté de jugement, une science des hommes, des causes et des conséquences véritablement unique, et des réflexes fulgurants. De sa plume « qui valait une épée », on peut dire qu'elle lançait véritablement des éclairs, tandis qu'elle galopait sur le papier, entraînée par un esprit mettant en œuvre toutes les ressources de son génie paré à faire échec aux manœuvres obliques, dénoncer les crimes contre le pays ou la paix, dissiper les équivoques, rétablir les faits dénaturés et projeter une implacable lumière sur les zones obscures où canailles, imposteurs et mauvais bergers se réfugiaient pour perpétrer leurs mauvais coups¹¹ ».



10. 1860 - † 1934. Il fut Président de la République du 17 janvier 1913 à 1920.

11. Pierre Varillon, *Charles Maurras* (Edition d'Histoire et d'Art. Librairie Plon, 1953).

Ce maître à penser de plusieurs générations, — l'altissime, comme le définissait le très grand historien et politique, Jacques Bainville¹² — avait une vertu majeure : l'espérance.

Nous, Français, qui héritons d'un passé souvent magnifique, alors que le présent semble désespérant, nous devons cependant nous référer à Charles Maurras.

En effet, ce maître à penser nous enseigne que « *le désespoir en politique est une sottise absolue* », et son œuvre nous permet de connaître nos raisons d'espérer.



« Ce jeune vieillard, — nous dit Gustave Thibon, — était une incarnation de l'espérance. Je dis l'espérance et non l'optimisme, cette philosophie de l'autruche satisfaite ou ce refuge illusoire de l'autruche traquée. Maurras pesait à leur juste et immense poids toutes les raisons de désespérer qui s'imposent à l'homme lucide : il les surmontait par je ne sais quelle confiance radieuse aux forces positives de la destinée et en la sagesse infusée aux hommes par les dieux. S'il me fallait définir en quelques mots l'arête la plus vive de sa personnalité, je dirais que Maurras était l'homme du non consentement à la mort : celle des sociétés comme celle des individus, y compris le corps dont, sans adhérer encore au dogme chrétien, il appelait la résurrection afin que rien de ce qui brûla *de la haute étincelle*, ne fût englouti par l'abîme.

Ces coups d'aile confus qui font tout resurgir qu'il prêtait à son cher Lucrèce, on les sentait palpiter dans la flamme de son regard et le timbre de sa parole. »



Toute sa vie a été un exemple pour ceux qui doutent.

« Il sait aussi que nos plus hautes réussites temporelles ne seront jamais que des ébauches, toujours perfectibles et toujours menacées, et que la seule tâche à la mesure de l'homme est de lutter jusqu'à la mort et de transmettre à ceux qui le suivent le sens et les règles du même combat afin que l'ébauche, sans cesse reprise, ne retombe pas au chaos » écrit Gustave Thibon.



12. Ce si perspicace et lucide historien auquel se réfèrent aujourd'hui les hommes les plus intelligents qui s'essayent à parler de la France et de l'Europe, notamment Pierre Hillard, auteur de *Minorités et régionalisme, enquête sur le plan allemand qui va bouleverser l'Europe* (François-Xavier de Guibert) est né en 1879 et décédé en 1936.

Et une de ses grandes qualités permettait aux plus simples de se savoir accueillis : Charles Maurras « n'avait à aucun degré cette suffisance épaisse et irritante (j'allais dire urticante) de l'homme-qui-possède-la-vérité. Il était plutôt l'homme possédé par la vérité. Soldat de l'esprit, il ne combattait pas pour sa victoire ni pour imposer sa loi (l'absence d'ambition personnelle était chez lui un attribut congénital...), mais pour que triomphent les *grandes lois de l'être*, ces *augustes conseillères* qui règlent la nature des choses et dont le viol ou l'oubli creusent la tombe des sociétés. - L'orgueil naît toujours de la résistance à la lumière ; or Maurras n'avait pas en lui assez d'opacité pour que l'orgueil puisse y jeter ses racines : là où est la transparence, là est aussi l'humilité. A moins qu'on appelle orgueil le serein et fidèle témoignage de celui qui voit, devant ceux qui ne voient pas ou qui voient de travers. Mais le voyant ne s'y trompe pas : il sait bien que son regard ne crée pas la lumière ni les objets qu'elle éclaire... »



Ceux qui ont fait le portrait d'un Maurras orgueilleux sont justement ceux-là qui ne peuvent comprendre où se situait l'orgueil de Maurras.

Non, ce n'était pas l'orgueil du maître intellectuel. Dès qu'il n'était plus question du combat politique de l'Action française, Maurras écoutait la contradiction et s'inclinait devant elle, demandant le loisir de repenser à la question. Et point seulement dans les colloques d'étudiants. Mais publiquement¹³. Maurras était souvent coléreux, terriblement enclin à la férocité polémique, mais il était un esprit libéral, ce qui veut dire : digne d'un homme libre et généreux, et n'a rien à voir avec la critique du libéralisme, contrairement à ce que racontent des perroquets plus sensibles au son des mots qu'à leur sens.



Ne croyez pas que j'aie un système, que j'aie une doctrine en bois ou en fer ou en toute autre substance sur les choses que je ne sais pas, avouait-il un jour qu'on le pressait de conclure. *Je ne le sais pas, et voilà tout !* Car telle était l'humilité de fond d'un Maurras. Et que nous parle-t-on de la dureté du système maurrassien, exclusif, dit-on, de tout ce qui lui est étranger ? Cette humilité, c'était l'humilité du vrai, du vrai seul. *Mais enfin*, ajoutait-il, *l'instrument qui nous est donné pour atteindre la vérité – disons l'un, le principal de ces instruments, ce pauvre petit appareil vaut bien aussi d'être compté. Ou alors quoi ?*



13. Repensons à l'exemple personnel vécu par Jean Madiran, cité pp. 32 et 33

On sait l'immense curiosité de Maurras pour toutes les espèces d'humanité. Il n'y avait pas pour lui d'interlocuteur négligeable. Ses vieux amis l'avaient souvent taquiné sur le plaisir qu'il semblait prendre à écouter d'authentiques raseurs et à leur donner fort sérieusement la réplique. A quoi il répondait : *Le beau mérite, de converser avec des gens intelligents ! En réalité, on apprend plus de choses avec les imbéciles. Ils vous forcent à réfléchir à des points de vue qui ne hantent pas les têtes trop bien faites. Ce sont de bons indicateurs des sottises qu'il faut combattre.*



Charles Maurras est lucide. A quelqu'un qui avait dit qu'il était trop intelligent, il répondit :

D'abord, on n'est pas trop intelligent. Ensuite, je suis loin de l'être, ne comprenant qu'un très petit nombre de choses, ce qui me permet parfois de les voir assez bien. En plus, croyez-vous que les disgrâces m'aient manqué, la surdité à quatorze ans, la prison à quatre-vingts, ni l'une ni l'autre aussi dures qu'elles en ont l'air, mais enfin qu'est-ce qu'il vous faut ? Soyez sûr que, au surplus, je n'ai jamais méconnu la vertu des épreuves, c'est une loi de la vie, telle qu'elle nous est donnée par Prométhée ou par Jupin ; ces pauvres dieux helléno-latins ont fait leur possible !

...tout ce qui peut m'arriver de pire servira. Je n'ai ni femme ni enfant. L'existence ou la fin de ma vieille carcasse n'entraîne aucun malheur direct. Je peux tout oser, tout tenter, et je peux vous donner l'assurance que je ne le fais ni par coup de tête, ni par manie, mais par réflexion très mûre.



Charles Maurras n'avait aucune ambition pour lui-même.

... Et voici bien l'instant de rappeler comment en effet, parlant le 26 juin 1938 aux milliers de nationalistes, rassemblés dans ce qu'il nomma à cette occasion « *la douce clairière orléanaise* » de La Croix-Bailly, en Sologne, et les entendant crier de toutes parts : « Maurras au pouvoir ! », il répondit par cette protestation : « *Le seul titre auquel je prétende serait de devenir et de rester le conseiller écouté du peuple français* ».

Un seul désir : la vérité. Un seul amour : notre patrie. Un seul chemin : la ligne droite pour un service désintéressé. Pas d'autre ambition. Pas une idée qui fût soutenue pour un motif extérieur à l'intérêt public.

Donc, non pas agir pour soi, pour le plaisir qu'on en peut retirer (rien qui ressemble au dilettantisme activiste d'un Malraux), mais pour les autres et dans le dessein d'assurer leur protection. Maurras a une âme d'apôtre. On le constate : sa politique est un service public, une œuvre de défense, le nom même de l'amour des hommes, une sorte de charité héroïque.

(Héroïque, parce qu'elle a exigé un abandon de soi).



Il avait une conscience presque obsédée des périls et un sens extrême des réalités, des nécessités. Toujours dans son si utile et captivant *Maurras toujours là*¹⁴, Jean Madiran nous donne le texte d'une lettre que lui avait adressée Charles Maurras, de Lyon, le 2 septembre 1944¹⁵.

... A celui qui voulait bien me demander, en juillet 1940, de quoi la France aurait le plus besoin à mon avis, je me permis de répondre :

— Monsieur le maréchal, c'est de deux choses : un bon corps d'officiers et un bon clergé.



Des adversaires de Maurras l'ont traité de vieillard au cœur sec, sourd, aveugle et têtue. Ils mentaient ou ne le connaissaient pas. Il n'y eut pas de cœur plus sensible. Robert Havard de la Montagne a vu Maurras pleurer toute la nuit où il écrivait son article sur Léon de Montesquiou tombé au champ d'honneur . En août 1939, ce n'est pas seulement sur l'un de ses proches que Maurras s'attendrissait. La guerre qu'il voyait fondre allait tuer le baron François de Lassus, comme celle de 1914 avait abattu Montesquiou. C'était sur toutes les victimes futures que Maurras pleurait. Il voyait de nouveau, comme en 1913, d'innombrables jeunes Français couchés, froids et sanglants, sur leur terre mal défendue.



De plus, il était indulgent et non rancunier. Il suffit pour s'en rendre compte, de lire ceci, extrait de l'introduction générale à *La Politique religieuse* :

Mon livre de la Politique religieuse, paru six ans plus tard, contenait des études et des réflexions antérieures au Dilemme de Marc Sangnier. J'en ai retranché quelques pages qui ne tenaient qu'à la chronique du mouvement d'Action française. De même les vertes répliques faites à de puissants personnages aujourd'hui défunts ne m'ont pas paru mériter de charger la mémoire des survivants. Quelques amateurs nous diront « Alors, X... n'a plus son compte ?... » Le fameux X... n'a plus son compte, en effet. Que d'autres ennemis intimes de notre action reposent dans le même tranquille oubli ! Nous le leur accordons volontiers, sans rancune, résolus à ne plus penser désormais qu'à ce qu'ils ont pu faire de bon et de beau. C'est tout ce qui dépasse le niveau sacré de la mort.



14. *Op. cit.* p. 44.

15. Ne serait-ce que pour cette lettre, il FAUT avoir en main cet ouvrage... et il y a tellement d'autres textes captivants !

Charles Maurras respectait l'adversaire courageux. Un exemple à propos de la Commune de 1871 (18 mars-27 mai) :

(...) Albert de Mun, fustigeant Thiers, incarnation de l'esprit de la bourgeoisie de 1830, estimait inutilement cruel et souverainement impolitique de prolonger en quelque sorte la guerre civile, en entassant dans les prisons une multitude de misérables, plus inconscients que coupables.

Charles Maurras tirera la leçon de cette page tragique, dans l'*Action Française* : *Certes, il ne suffit pas de tomber en l'honneur de la première idée venue pour siéger dans le ciel des héros bienfaiteurs. Mais un sang largement versé prouve sa noblesse : il n'est pas nécessaire d'admirer ni d'approuver l'idée qu'il a servie, pour le saluer avec une gravité religieuse (...).* (Spectacle du Monde, juin 2000)



Dans les innombrables débats avec ses adversaires, rappelons ce qu'il a précisé lui-même :

- a) *Je n'ai jamais attaqué le premier qui que ce fût.*
- b) *Je n'ai jamais transformé le premier un débat d'idées pures en débat personnel.*

Mais, il est vrai, toutes les fois qu'on s'est laissé glisser sur ce terrain inférieur, j'y ai suivi serré de près l'adversaire. Y faisait-on un pas, j'en faisais faire quatre. Le caractère constant de ma polémique n'en est pas moins d'épuiser les explications d'ordre intellectuel, social, historique, en un mot, d'ordre impersonnel, plutôt que d'aborder cet ordre moral où s'exerce l'activité et la volonté des « personnes ».

Ma persuasion qu'il n'y a qu'un très petit nombre de nos actions et de nos idées qui méritent de nous être imputées personnellement, donne en définitive un résultat peu différent de la bienveillance et de la charité. Ma vie s'est dépensée à chercher aux gens des excuses. Je les ai déchargés pour inculper leur ville, leur tribu ou leur condition, ce à quoi ils ne pouvaient rien. Quand un étranger de l'intérieur déchirait devant nous la substance même de notre France, c'était Genève et Copenhague, Londres et Jérusalem dont je faisais apercevoir l'indirecte machination. Je faisais voir comment ces causes éloignées opéraient en lui, parfois à son insu, engendrant sa mentalité, y produisant le mal sans intention précise, par une espèce d'automatisme presque innocent.

[...]

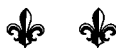
Toutes les fois qu'il m'a fallu user de qualificatifs un peu rudes et (ceci arriva) quand je dus les multiplier, ils furent toujours précédés ou suivis d'un complet exposé des motifs. Le lecteur put juger, et les patients eux-mêmes. Quand on donne le fouet, il en faut marquer la cadence par des raisons supérieures à la surface flagellée. Il n'y a point d'exemple que j'aie transgressé cette loi.



Quelques traits encore de notre maître : Henri Massis écrit dans « *Maurras et notre temps* » tome II :

« Bainville me raconte : « Une fois Maurras fut mordu par un chien. Et comme on le priait de se faire panser : *Il est bon*, dit-il avec calme, *il est bon qu'un polémiste soit un peu enragé !*

Enragé, il ne laisse pas parfois de l'être. Ses colères sont fameuses. La lecture de la *presse ennemie* en est l'occasion la plus fréquente. Ceux qui ont fait avec Maurras cette fameuse revue de la presse qu'il rédigea longtemps seul sous le pseudonyme de *Criton*, savent ce que peuvent être ses fureurs, quand il y découvre quelque *erreur cornue* ! L'un d'eux m'a raconté : « Maurras entre dans mon bureau en brandissant un journal tout zébré des signes dont il l'a couvert d'un crayon vengeur. — *Empoignez-le, empoignez ce crétin !* me dit-il. *Ne le lâchez pas !* Le lendemain, comme je n'en avais rien fait, Maurras revient à la charge, me somme d'expliquer mon retard. — Mais, dis-je avec embarras, l'auteur de cet article est mon oncle ! — *Ne le nommez pas, mais empoignez-le tout de même !* fit Maurras en claquant la porte. »



« Ceux qui furent successivement les titulaires de cette rubrique, dont les trois colonnes quotidiennes étaient si riches en idées, en discussions d'idées, ceux-là seuls peuvent dire ce que Maurras savait exiger d'eux. Avait-il omis de répondre lui-même à quelque démocrate chrétien qu'il se réservait pour cible, c'est au rédacteur de la revue de la presse qu'il en faisait reproche, et, comme l'autre s'en disculpait, Maurras de répartir : — *Vous êtes là pour suppléer à mes propres insuffisances !*

Maurras refuse de céder devant les obstacles : il n'en existe pas pour lui. Une nuit, à l'imprimerie, il demande un livre dont il a besoin pour vérifier certaine citation que, de mémoire, il vient de faire dans son article. Il s'agit d'un ouvrage qu'on ne saurait trouver qu'à la Bibliothèque Nationale. On le lui dit.

— *Je le sais*, fait-il. Et comme on ajoute : — Il est trois heures du matin et la Bibliothèque n'ouvre qu'à neuf heures ! Maurras de répondre : — *Mon pauvre ami, comme vous vous résignez vite à l'impossible !* Lui, Maurras, ne se résigne jamais. » Pierre Varillon le 30 décembre 1944.



Charles Maurras a subi maintes fois la prison, et c'est un enfermement final qui est venu à bout de sa résistance physique, car sa résistance morale et intellectuelle n'a jamais été entamée.

Dès que les « résistants » de Lyon l'eurent jeté en prison, il écrivit, en trois semaines sous le pseudonyme de Léon Rameau, ce conte moral, magique et policier qu'il appela *le Mont de Saturne*, et qui n'alla pas sans surprendre beaucoup de ses fidèles. Il y attachait une grande importance, et nous devons, plus que jamais semble-t-il, y attacher nous-mêmes une grande importance, parce que cette œuvre plus qu'à demi autobiographique nous transmet la leçon morale du tragique destin de Maurras.

En passant, rappelons aussi qu'il était coutumier d'exploits du même genre. Alors qu'il avait seulement vingt-huit ans, il est l'auteur d'un *Prologue d'un Essai sur la Critique*, texte court et dense, écrit en une nuit à la sommation de son éditeur...

Il y commence ainsi par établir la *dignité de la critique* et la placer à rang égal avec la poésie, puis se demande en quoi consiste l'art de la critique littéraire. Qu'est-ce qu'un bon et vrai critique ? Car il est autant de critiques médiocres que de poètes sans génie.



Charles Maurras a toujours pensé que ses procès étaient des occasions privilégiées de répandre sa pensée et de justifier son action en assumant le maximum de risques personnels, et son attitude en prison a toujours étonné ceux qui ne le connaissaient pas, mais n'a pas surpris ses familiers.



Lorsqu'il était en prison à La Santé pour avoir rappelé aux parlementaires qu'ils ne sont pas irresponsables et qu'il peut être dangereux d'entraîner un pays dans une guerre absurde, il y a été trouvé dans un état magnifique de sérénité.

Je suis, a-t-il dit, avec le bon sourire de ceux qui ont soumis une fois pour toutes leur vie à un but supérieur, à un idéal de vérité, *je suis de ces hommes d'autrefois à qui sept ou huit ans de Bastille pour leurs idées ne faisaient pas peur. La peine n'est pas dure quand on a conscience d'avoir rendu service à sa patrie...*



Maurras resta à *La Santé* jusqu'à l'accomplissement légal de sa peine, en juillet 1937. Quand on lui parlait de libération anticipée ou d'amnistie, il répondait : — *Je n'y crois pas, et d'ailleurs j'en suis ravi, parce que cela montre de quelle haine m'honore cette bande d'ennemis publics, haine qui m'est précieuse dans la mesure où je l'ai méritée. Je suis où je suis parce que je l'ai voulu, je paie*

le prix marqué... Ces lieux ne comportent d'ailleurs que d'assez petites misères : il y a pire dans cette chienne de vie !



Après avoir été arrêté à Lyon, des Camelots du Roi¹⁶ avaient projeté de le faire évader. A ce sujet, il écrit :

Quant à ce dont Hélène¹⁷ m'a parlé, en effet, du mot qui commence par un é¹⁸, je réponds : non, ça jamais ! Je n'en veux rien faire, rien, rien, rien, qui puisse faire croire ni à une crainte, ni à un semblant d'aveu. Ceux qui se permettraient une entreprise pareille sont d'avance désavoués. De deux choses l'une : pile ? face ? Si c'est face, grand essor de nos idées. Pile ? plus grand essor de nos idées, arrosé de mon sang.

Du 21 au 27 janvier 1945, c'est le procès infâme où il se bat pendant sept heures d'affilée en imposant la lecture de son mémoire.

Il jette au visage de ses « juges » indignes le superbe défi : — *Pour moi, cela m'est égal, je suis un vieil homme : douze balles dans la peau ou rien... ce n'est rien du tout ! J'ai consacré [à la France] ma vie, mes sueurs, mes forces. Si je pouvais lui donner mon sang, je vous assure que rien ne serait plus glorieux ni plus agréable pour moi...*¹⁹

Il laisse ce magnifique avertissement :

Laissez de côté le procès de trahison qui ne tient pas debout, qui est rejeté par tout, par toute l'essence de ma vie et de ma nature. Rendez-moi ma personnalité. Ne vous amusez pas à fabriquer un mannequin que vous appelez Charles Maurras. J'ai, moi, ma vie, j'ai ma carrière, mes livres, ma doctrine, mes idées, mes disciples, j'ai l'avenir devant moi, qui vous flétriront.

Le vieux lutteur de 77 ans force le respect, mais il est condamné à la réclusion perpétuelle pour intelligence avec l'ennemi — lui, l'opposant le plus farouche, le plus constant, le plus intelligent du germanisme — il va passer 2.749 jours en prison !...

Vêtu de droguet, coiffé de la toque ronde, hideuse et dérisoire des condamnés à perpétuité, les sabots aux pieds, le Prince des Lettres, le Maître de la Pensée contemporaine, mais plus encore le défenseur impavide de la Cité, ne devait plus être jusqu'à près de sa mort, à l'âge de 84 ans, qu'un numéro d'écrou.

16. Les vendeurs de *L'Action française* furent naturellement appelés Camelots du Roi. Lire dans *France, notre seule Patrie* l'historique et les raisons d'être de ceux-ci, aux pages 194 à 196.

17. Sa nièce et fille adoptive.

18. Le mot *évasion*.

19. *Charles Maurras et Maurice Pujo devant la Cour de Justice du Rhône* (Vérités françaises, Lyon [Paris], 1945).

Enfermé, il domine la situation carcérale car, a-t-il écrit : — *Nul honneur n'est comparable à celui de souffrir la violence injuste pour une idée juste.*

Et il versifie :

*Dans le cintre fleuri de barreaux et de grilles
Au céleste miroir les jeunes terres brillent,
Et jusqu'à l'horizon leurs champs illimités :
Que nous vient-on parler de prisons ou de gardes?
L'objet le plus lointain, si ton œil le regarde
Et que l'esprit l'entende, est ta propriété.²⁰*

— *La prison, ce n'est rien, il n'y a qu'à ne pas y faire attention*, disait-il à son compagnon de captivité, Maurice Vallet²¹, qui a écrit :

« Maurras écrit jour et nuit à la stupéfaction des gardiens qui ne comprennent pas qu'on noircisse tant de papier. Il trouve, en effet, dans chacun de ses colis hebdomadaires, un cahier d'écolier qu'il remplit de son extraordinaire écriture au cours de la semaine. Sa table est tellement encombrée de papiers que les gardiens, lors des inspections, lèvent les bras au ciel de désespoir. Ce désarroi met Maurras en joie. — *Visiblement*, dit-il, *ils sont confondus de voir un homme tant écrire. Pour un peu ils me montreraient à la foire.* De fait, la surdité totale de Maurras le protège contre les disciplines tatillonnes. Les gardiens peuvent crier ce qu'ils veulent, il ne les entend pas.

Un jour que le pasteur visitait des coreligionnaires et les recevait dans une salle vide, un gardien l'ayant rencontré dans un couloir, se rendant à sa promenade quotidienne, le prit pour un huguenot et s'avisa de le conduire au prêche. Dès qu'il aperçut les prisonniers groupés autour de l'harmonium et harangués par un monsieur en redingote noire, il comprit. — *Où m'avez-vous conduit ?* cria-t-il. *Je ne suis sans doute pas un bon catholique ; mais je ne suis certainement pas protestant.*

Il a le privilège de se promener une heure de plus que le commun des prisonniers. Mais il raccourcit souvent ce délai et remonte écrire dans son infirmerie. — *Je n'ai pas le temps de flâner*, dit-il, *j'ai du travail à faire.*

Il est sincère. Cet homme est vraiment une miraculeuse machine à penser et à écrire. Avec cette vie intellectuelle intensément maintenue, ce détachement total des contingences

20. Extrait du *Cintre de Riom*.

21. N.D.L.R. - Vétéran du journalisme (directeur de *L'Avenir du Plateau Central*) et nationaliste d'Action française depuis toujours, le signataire de ces souvenirs à la fois émouvants et pittoresques est aussi l'auteur d'un *Répertoire de l'Avant Guerre*, publié en 1921, préfacé par le bâtonnier Marie de Roux, et qui apporte toutes les confirmations à la célèbre *Avant Guerre*, de Léon Daudet, parue en 1913, sur l'espionnage allemand en France avant 1914. Son témoignage est extrait de « *L'Action française en prison à Riom* », n° 23 des *Cahiers trimestriels Charles Maurras*, 1967.

matérielles, il est sans doute un de ceux auxquels pèse le moins la captivité. Puisqu'il peut écrire, le reste n'existe guère.

Il dévore à un rythme de lecture étonnant tous les livres qui lui tombent sous la main, déclarant qu'il y a toujours quelque chose à tirer d'eux, même des plus mauvais. Tout le monde s'ingénie à lui en procurer et on le laisse choisir le premier sur la liste de la pauvre bibliothèque circulante de la prison.

Il ne marchande pas sa difficile écriture. La manie des albums (!) de pensées sévit. Il ne refuse jamais d'écrire quelques mots sur les cahiers qui sollicitent çà et là un autographe. Quelques poètes (!) lui soumettent des vers. Il les accueille avec indulgence et retourne les manuscrits en les enrichissant de belles lettres qu'on a dû retrouver en préface si les auteurs ont fait imprimer leurs rêves.

Sur la cour, il chemine aux côtés du fidèle Pujo. Si quelqu'un lui parle, il lui fait généralement écrire ses propos sur un gros cahier de mauvais papier qu'il porte toujours dans sa poche. Trois lignes, et le voilà parti en formules saisissantes de richesse et de sens. Un jour, je lui ai passé un texte assez imprévu de Lacordaire trouvé au hasard d'une lecture, et où la Monarchie était louée comme la forme d'Etat la mieux propre à seconder l'action morale et sociale de l'Eglise. Il ne le connaissait pas et s'en amusa.

Quand on l'interroge sur une libération possible, il déclare : — *Nous sortirons d'ici comme nous y sommes entrés, sous la protection des baïonnettes.*

Parfois, on interdit tel coin de la cour aux prisonniers. Il n'en a cure et continue d'y aller. Pujo se penche sur ce visage de vieux faune : — On vous fait dire de ne pas aller de ce côté. Alors il se fâche un peu : — *Vous n'êtes pas chargé de faire leurs commissions, ils peuvent dire ce qu'ils veulent, je ne les entends pas.* Et il s'en va allègrement vers la zone interdite. Les gardiens n'insistent pas. Ils sentent vaguement qu'ils ont là un prisonnier exceptionnel.

Maurras assiste très régulièrement à la messe et la suit dans un gros paroissien. Quand elle est finie, il se place près de la sortie et les prisonniers défilent devant lui et lui serrent la main. On dirait une fin de messe de mariage ou d'enterrement. Il semble tout heureux de ce rite qui l'honore avec respect et amitié.

Quant à la nourriture, bien que Maurras fût un parfait gourmet, aussi capable que son ami Léon Daudet de définir en quelques mots exacts l'arôme d'un plat et le bouquet d'un vin, il n'en avalait pas moins, deux fois par jour et sans prendre une mine dégoûtée, la pitance qu'on lui apportait et qui était à base de pois chiches, de pommes de terre, de haricots ou de pois secs. Cela eût pu être de l'indifférence raisonnée, d'autant plus que, pendant ces repas, il n'arrêtait pas de lire. Mais en fait il y avait plus : le goût d'une nourriture simple.

Certain jour, on eut un peu peur. Un couple inconnu était venu à la prison et avait remis pour Maurras un colis qui lui fut scrupuleusement transmis. Il comprenait certaines pièces de charcuterie. L'envoi n'étonna pas, car beaucoup d'envois de cette sorte étaient expédiés de divers coins de France à l'illustre prisonnier qu'on souhaitait bien nourrir, malgré les restrictions générales et le régime parcimonieux de la prison. Ce jour-là, Maurras, souffrant, distribua le colis à quelques compagnons de geôle, qui tous furent malades après en avoir mangé. L'Administration fut fort ennuyée et fit une enquête très sérieuse. On ne sut jamais qui avait apporté le fâcheux colis ni quelle intention malfaisante se cachait derrière. »



Lorsque les directeurs des prisons où il se trouvait incarcéré venaient s'informer s'il avait des demandes à présenter, il répondait invariablement : — *La liberté, des excuses, la tête de Monsieur de Menthon, ministre de la Justice* (démocrate chrétien).



Souvenons-nous toujours qu'après le procès inique qui lui a été fait en 1944 sur les ordres de Yves Farge, Commissaire du Gouvernement à Lyon (et qui s'est révélé être un agent du KGB...), Charles Maurras a subi 2 749 jours, 2 749 jours ! d'emprisonnement pour « intelligence avec l'ennemi », lui le plus grand ennemi du germanisme, comme l'a reconnu par écrit l'ambassadeur d'Hitler, Otto Abetz, F ∴ M ∴ de surcroît. (Ce document a été caché à son procès par le Procureur et reglissé dans le dossier après le procès !)²²

Evidemment, il lutte et luttera pour la révision de son procès infâme et inique.

M. Bidault a pu me faire condamner à la prison perpétuelle, mais non à la diffamation calomnieuse à perpétuité a écrit Charles Maurras.

Et c'est ainsi que sont parus successivement :

Les deux justices ou notre J'accuse, 1948.

Au grand juge de France : Requête en révision d'un arrêt de Cour de justice (avec Maurice Pujo), 1949.

Pour réveiller le grand juge. Seconde requête en révision d'un arrêt de Cour de Justice (avec Maurice Pujo), 1951.

22. Maître Georges-Paul Wagner a d'ailleurs écrit un livre très vivant : *Maurras en Justice* (Clovis).

Les mensonges de l'expert Verdenal au procès de Lyon, 1951.

Le Procureur et l'habitant. Deuxième lettre à monsieur le Procureur général près la Cour d'appel de Lyon, 1952.



Sa mémoire était étonnante. Il récitait des milliers de vers en grec, en latin, en français. C'était sa *musique intérieure* (Il appréciait moins la poésie anglaise, bien qu'il connaissait parfaitement cette langue).

Avant de citer les lectures de Charles Maurras en prison, permettez-moi de rappeler que lors du débat des jurés (tous choisis parmi des « résistants »... en 1945) et alors qu'était demandée la peine de mort, Charles Maurras sidérait les gardiens par son détachement : il récitait le songe d' Athalie !



Les lectures de Charles Maurras en prison ? J'y reviens. Il lisait tout ce que contenaient les bibliothèques de la maison centrale de Clairvaux, de la prison de Riom, etc. car je rappelle que même dans les plus mauvais livres, il estimait - lui, l'altissime -, avoir toujours quelque chose à apprendre !

Mais attention ! lorsque vous lisez sa correspondance, notamment avec ses deux enfants adoptifs, Jacques et Hélène Maurras, que leur demandait-il et que lisait-il ? Tenez-vous bien :

Lucrèce, Virgile (complet), Tacite, César, Horace, Térence, Pindare, Sophocle, Homère, la *Métaphysique* et la *Morale* d'Aristote, puis sa *Constitution d'Athènes*, Dante, Ronsard, Pascal, La Fontaine, TOUT Bossuet, Lamartine (il le savait par cœur tout entier), Musset, Kierkegaard, Mistral, TOUT Platon, Cicéron, Montaigne, Sextus Empiricus, Chateaubriand, Sainte-Beuve (Les 7 tomes de *Port-Royal*), Théodore Aubanel, des auteurs anglais, etc, etc.

Il traduisait Homère de mémoire... Essayons !

Quand il fut conduit à la clinique de Saint-Symphorien-lès-Tours, ce furent 300 kgs de livres qu'il fallut y transporter.



Son courage : étonnant, impavide.

Un exemple : les Allemands ont envahi la zone sud (la zone de la France non occupée). Les Allemands sont à Lyon. Ils fusillent plusieurs otages et laissent les cadavres bien en vue sur place.

Charles Maurras vint à passer. Les Allemands, en armes, très nerveux, entourent les lieux ; les spectateurs sont terrorisés. Charles Maurras s'avance auprès des morts, se découvre, salue et se retire. Les Allemands n'ont pas osé tirer sur cet inconnu.



Lorsque les manifestations ont lieu en faveur de l'instauration d'une fête nationale dédiée à Jeanne d'Arc, mais sont interdites par le pouvoir républicain, Charles Maurras est toujours en tête pour les imposer, en dépit de forces de police considérables.



Louis-Ferdinand Auphan, fidèle collaborateur entre les fidèles, nous raconte :

« Son courage était indomptable.

J'en donnerai pour preuve, cette réponse qu'il me fit dans la nuit du 8 au 9 septembre 1944 que nous passâmes lui, Maurice Pujo et moi dans le bureau de l'Intendant de police, à la préfecture du Rhône. Je m'étais permis de lui faire remarquer que la francisque du Maréchal qu'il continuait à porter à la boutonnière mettait ses jours en danger. A cette époque, on avait la « seringue » facile et de valeureux citoyens en envoyaient un giclement à quiconque n'avait pas l'heur de leur plaire. Charles Maurras me répondit d'un ton sec :

- Je n'ai pas l'habitude d'abandonner mes amis lorsqu'ils sont dans le malheur.

Quelques semaines après, le juge Marcel Rousselet, chargé d'instruire son procès demanda à son défenseur, M^e Goncet²³, de suggérer à son client de ne plus porter cet

23. A propos de Maître Goncet, il nous paraît très important de rappeler ces *Souvenirs d'un témoin* par Pierre Darcel (avril 1977, n° 63 des *Cahiers Charles Maurras*) :

« J'arrivais place Bellecour lorsque je croisai un des plus proches collaborateurs de Charles Maurras, Tissier de Malleray. Nous nous saluâmes ; il se souvenait de m'avoir vu si souvent avec Maurras avant la guerre. Il était visiblement accablé : « Je sors de chez l'avocat, me dit-il, il est catégorique, c'est la mort ! ». Je ne m'y attendais pas. Je n'avais pu croire en effet, jusqu'alors, qu'« ils » oseraient aller jusque là. Depuis des mois, certes, nous apprenions chaque jour l'arrestation de personnages importants et cette même menace contre eux. Il y avait ces exécutions sommaires. La vie d'un homme comptait alors bien peu, celui-là ou cet autre, et

insigne lorsqu'il viendrait au Palais de Justice. Le brillant avocat fit la démarche en s'excusant. La réponse fut celle qu'il supposait : un refus net et catégorique.

Lorsque vint son procès, Charles Maurras arborait toujours la francisque à la boutonnière. Et, au cours de ces longues audiences, il se dressa à la barre des accusés comme une figure de proue : il était l'accusateur. Il savait néanmoins, qu'on voulait le condamner à mort. »



Sa politesse et sa gentillesse étaient proverbiales, sa patience infinie, mais si les bornes étaient dépassées - c'était exceptionnel - la paire de claques arrivait très, très vite. Mais s'il a été violent, il n'a jamais été haineux.

la guerre qui exterminait des populations entières en Europe ou dans le Monde. Mais Maurras, et par des Français !... Dès mon arrivée en Allemagne, en 1940, et durant mes années de captivité je n'avais cessé de lire dans la presse autorisée dans nos camps que les Allemands accusaient Maurras d'être l'obstacle majeur à leur politique de collaboration, d'être le mauvais conseiller du Maréchal et l'ennemi personnel du grand Reich. J'avais redouté en ces mêmes années qu'ils ne l'exécutent. Aussi, que des juges français puissent se charger de ce travail, pour le roi de Prusse, me stupéfiait et je faisais part largement à notre ami de mon indignation. Me prenant par le bras : « Allons chez l'avocat, me dit-il, il faut que vous le déclariez demain devant le Tribunal ». Je refusais net. Il y avait ma mission de surveillance de la rue et je ne pouvais lui révéler la présence de notre commando qui assurait la sécurité de Maurras. En réalité je n'étais encore pas convaincu de ce nouveau danger, celui venant du tribunal. Je connaissais la profonde amitié de Tissier pour Maurras et je pensais qu'elle lui faisait exagérer le danger. Il insistait et ne comprenait pas mon refus. Apprenant que le défenseur de Maurras avait été désigné d'office, je pensai alors qu'il serait plus objectif. Pour savoir ce qu'il en était réellement, j'acceptai de le suivre.

Me Goncet nous reçut visiblement sans intérêt et même avec agacement. Il paraissait épuisé ou malade. Je lui fus présenté : « Maurras est fichu, me dit-il, et je ne vois pas, au point où en est cette affaire, ce qui pourrait maintenant y changer ». Toujours préoccupé par ma mission de protection, je lui demandai, avant de lui parler de l'Allemagne, de retenir que, si ce que je pouvais dire n'avait d'autre intérêt à ses yeux que d'ajouter un nom à une liste de témoins que je savais être fort courte, à peine une douzaine, il aurait à m'en dispenser et je prétextai mes années de captivité. Il acquiesça et m'écouta cette fois avec plus d'attention ; dois-je ajouter qu'il me laissa debout...

Comme j'achevai de répéter ce que j'avais dit à notre ami, le téléphone sonna et nous ne pouvions pas ne pas entendre ce qu'il répondait à son correspondant : « ... le vieux est fichu, vous vouliez sa peau, vous l'avez ! - vous savez que j'ai été désigné d'office et que je ne le voulais pas. - vous savez que j'ai été à Paris, à la Chancellerie, pour en être déchargé ; rien à faire. - vous savez que De Gaulle a demandé son transfert à Paris ; rien à faire. - vous savez que lorsque pour la première fois j'ai dû entrer dans sa cellule, ce fut comme à reculons. - ce que vous ne savez pas, c'est que maintenant je connais Maurras, je connais le dossier ; c'est le juste que je défends et c'est auprès de Maurras et de ses amis que je trouve maintenant de l'oxygène, alors que près des vôtres, des miens, ce n'est que haine et bassesse... » Il salua, raccrocha et me dit : « C'est un de mes amis du Comité de Libération de Lyon qui venait aux nouvelles ; ainsi il est fixé ».

Il n'y a rien à ajouter sur la si évidente innocence de Charles Maurras .

Il avait du respect pour les femmes. C'est pour avoir manqué de respect à une femme qu'il gifla Paul Marieton, a écrit Bernard de Vaulx :

La politesse de Maurras dépassait, bousculait cette « bonne éducation » que les usages de son temps et de son monde imposaient à l'enfant à peine sevré !

A travers ses souvenirs, où revivent avec intensité les enchantements de son enfance²⁴, on entrevoit comme la sienne s'enrichit de spontanéité et de liberté auprès de ses compagnons de jeu sur les quais de Martigues ; de connaissance de la peine des hommes et de la poésie de la nature auprès de vieux serviteurs étroitement liés au sol. Ajoutez à cela, le sens inné de la beauté, une âme de feu, et cette bonhomie sans familiarité qui caractérise les Provençaux de bonne souche. C'est sur ce fonds commun contemporain des dix premières années de sa vie que s'est développée la politesse de Maurras...

On n'a pas oublié sa recommandation relative aux réponses à faire à ses correspondants : *Il faut un peu d'âme*. Elle s'appliquait de même aux visiteurs.

Après les avoir installés dans le fauteuil d'honneur, il s'asseyait sur une chaise adossée au bras du fauteuil, tendait la tête, la main droite formant cornet autour de son oreille, et tout se passait comme si, pour lors, il n'avait plus rien à faire que d'écouter.

(Un jour), après le départ d'un visiteur, je poussai un ouf de soulagement. Il me coupa sèchement, me prit le revers du coude, comme il faisait quand il s'agissait d'une remarque importante : *Mon cher ami, il faut savoir écouter votre interlocuteur quel qu'il soit, le mettre en confiance, ne l'humilier en rien, afin qu'il quitte votre bureau sans emporter le souvenir amer d'un dédain.* »



Un exemple de cette gentillesse et de cette délicatesse : cette

LETTRE A SON NEVEU JACQUES MAURRAS

(de la Maison centrale de Clairvaux)

2 mai 1950.

Mon petit Jacques,

Désespoir ! Cinq minutes après ton départ, j'ai regardé le calendrier et vu le nom du grand saint Jacques, ta fête ! Et je ne te l'ai pas souhaitée ! Fureur ! Regrets ! Navrances ! Comment n'y ai-je pas

24. *Quatre nuits de Provence* (Œuvres capitales, T. 1).

pensé tout seul, et sans la feuille à effeuiller ? Je tourne décidément en bourrique, et vois que je ne suis plus bon à grand'chose. Il est temps d'écouter le conseil de Ronsard, meurs, guallant, c'est assez beu ! En tout cas, et en attendant j'ai bu ton rhum qui m'a fait merveilleusement transpirer et lu de ton Cambon qui m'a fait jubiler, de sorte que me voilà de très bonne humeur pour te dire bonne fête, mon petit Jacques, très bonne fête avec trente-six ou quarante-huit heures de retard !

Ton vieil oncle.

CH. M- 8321



Son œuvre?

Plus de 100 livres. Dans sa bibliographie (éditée par Yves Chiron l'auteur de *La vie de Maurras* que vous vous devez de lire avec le *Maurras* de Jean Madiran et le *Maurras* de Pierre Pascal), Alain de Benoist en dénombre même 216 !

Quant aux articles, comme je l'ai précisé, plus de 20.000 ! Oui, plus de 20.000 ! Ils formeraient environ 800 volumes de 250 pages.

Parmi ses collaborateurs, ses équipiers, deux principaux compagnons du Maître, et quels écrivains !

Léon Daudet et Jacques Bainville (le premier décédé en 1942 et le second en 1936).

Des amitiés innombrables, et une admiration des plus grands auteurs, même très différents.

Il suffit de parcourir les dédicaces de livres rassemblés à la bibliothèque de la maison du chemin de Paradis, à Martigues, pour s'en rendre compte.

Il suffit aussi de consulter les lettres regroupées par Pierre-Jean Deschodt dans *Cher Maître*²⁵.

De très grands écrivains furent ses secrétaires. Citons notamment Pierre Gaxotte dont les œuvres historiques sont reconnues comme des chefs-d'œuvres.



25. Editions Christian de Bartillat, 1995.

Charles Maurras n'hésitait pas à demander à ses collaborateurs de revoir tel ou tel texte. C'est ainsi que le remarquable mémorialiste qu'est Bernard de Vaulx nous rapporte :

« Je lui indiquai deux minimes retouches. Ma note me revint avec cette annotation : — *Vos corrections sont justes. N'oubliez pas de me signaler ce qui pourrait vous choquer dans les idées et dans le sens. On n'est jamais trop vieux pour se corriger.* »

N'oublions pas aussi qu'il soumettait ses poèmes pour avis et corrections à un ami lyonnais, Henri Rambaud. Charles Maurras savait marier génie et modestie !



Et voici ce que Pierre Gaxotte écrivit de son, de notre Maître, dans sa Préface à la réédition de *Mes idées politiques* (œuvre fondamentale qu'ont réédité les éditions l'Âge d'Homme, vous ne pouvez pas ne pas la lire !) :

« Le personnage de Charles Maurras, tel qu'on l'a fabriqué depuis vingt ans, est un étonnement continu pour ceux qui ont eu le privilège de l'approcher ou simplement qui ont pris la peine de le lire. On lui prête des idées qu'il n'a jamais eues. On le fait partisan de politiques ou de régimes qu'il a combattus toute sa vie. Et quand on imprime une prétendue citation de ses œuvres, il y a gros à parier que c'est un contre-sens. »

Oui, et il en reste de ces roquets nains qui me donnent l'impression d'aboyer après un lion !

Alors que lui, toute sa vie, il a lutté pour sauver les autres.



Mais il a eu cette chance merveilleuse, ainsi que l'a rappelé A. Egret, prêtre :

« Aucun homme ne fut plus entouré de prières que Charles Maurras. Aucun homme ne fut plus entouré d'amis qui demandaient à Dieu de faire poindre en lui la lumière que son œuvre donnait aux autres. Aucun homme ne fut plus entouré de surnaturel : Notre Dame du Carmel, Sainte-Thérèse de Lisieux et en ce monde le carmel de Lisieux, beaucoup de prêtres. Il accueillit toujours les prêtres avec beaucoup de respect (on connaissait son extrême politesse), beaucoup de reconnaissance aussi, mais, également, une certaine retenue, craignant toujours quelque pénétration indiscrete et douloureuse dans les profondeurs de sa conscience.

Cette crainte se dissipait lorsqu'il connaissait bien le prêtre, lorsqu'il le connaissait depuis des années ; alors, il en acceptait des conseils. Parfois, cette union des âmes entre un prêtre et Maurras dura cinquante ans. Il y eut d'abord Mgr Penon ; puis d'autres. Maurras acceptait de prier, de réciter l'Ave Maria. Il ne demandait pas encore les sacrements.

L'Eglise était attentive au salut de Maurras, au bien de son âme. Tel évêque, dont dépendait la prison de Maurras, était infirme, et avait donné à un prêtre ayant occasion de le voir tous pouvoirs pour l'absoudre. L'archevêque de Tours, lorsque Maurras devint son diocésain, désigna un prêtre spécialement attaché à Maurras. Il choisit le professeur de morale de son grand séminaire, le Chanoine Cormier : un homme d'une piété solide, profonde, simple. Ce n'étaient plus seulement les amitiés spirituelles, les affinités intellectuelles, les profondes amitiés qui avaient eu, cependant, une telle influence sur Maurras ; c'était l'autorité même de l'Eglise qui s'exerçait. »



Après huit années de détention, à la prison de Riom puis à la centrale de Clairvaux, Maurras avait « bénéficié », en mars 1952, d'une grâce médicale accordée par le Président de la République, Vincent Auriol²⁶ :

« Il fut transféré à l'Hôtel-Dieu de Troyes en janvier 1952 où il eut le bonheur d'être soigné par un ami d'un dévouement admirable, le docteur Blouët. Quand il me fut permis de m'y rendre²⁷, le docteur Blouët voulut bien m'accompagner jusqu'à la chambre que Maurras occupait au bout d'un interminable couloir. En nous laissant, il referma la porte et nous pûmes parler tout à fait librement, en dépit de la surveillance que deux policiers, assis dans une petite pièce à côté, étaient censés exercer.

— *Depuis trente ans, ni vous, ni moi, n'avons changé !*, me dit Maurras après m'avoir embrassé.

Malgré sa longue claustration, je le retrouvai, en effet, tel que je l'avais quitté, le corps droit, le visage et la barbe en broussaille, un peu amaigri sans doute, mais le front toujours altier, le regard toujours vif derrière les lunettes, le teint clair et la voix sonnante, si ses mauvaises oreilles n'entendaient plus du tout (à qui lui avait fait essayer un nouvel appareil acoustique, et tout émerveillé qu'il fût par le résultat, Maurras n'avait-il pas refusé d'en faire usage en disant : — *J'aurai peur que cela me dérangeât l'esprit !*). Quand à sa vigueur intellectuelle, à la vivacité de ses répliques, elles restaient étonnantes, malgré ses quatre-vingt quatre ans ! »

Puis, Charles Maurras fut transféré à la Clinique Saint-Grégoire, à Saint-Symphorien, près de Tours. L'archevêque, Mgr Gaillard, chargea l'un de ses meilleurs prêtres, le chanoine A. Cormier, de visiter l'illustre malade et de l'aider spirituellement. Cette délicate mission a fait l'objet d'un livre des plus émouvants : *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras*.

26. Voir le texte extraordinaire de la lettre que Charles Maurras lui adresse alors (annexes p. 56).

27. Henri Massis, *Maurras et notre temps*, p. 410.

Le chanoine Cormier rapporte notamment :

« Comme si tout à coup il revivait certains souvenirs, Maurras interrompit son monologue, se recueillit pendant quelques instants et, d'un ton moins passionné, il me dit en posant sa main sur mon bras : — *Il faut que je vous fasse une confidence. J'ai eu la consolation d'assister aux derniers moments de ma mère. J'étais là, par conséquent, lorsque le prêtre est venu lui donner les derniers sacrements et j'ai assisté à la cérémonie si émouvante. J'ai compris alors tout ce qu'il y avait de grandeur et de beauté surhumaines dans les sacrements de l'Eglise. Lorsque tout fut terminé, ma mère, que j'avais vu prier avec tant de ferveur, tourna vers moi son visage illuminé d'une foi et d'une espérance indicibles, et me dit : Charles, tu feras comme moi. »*

Rappelons que nous sommes au début novembre 1952, donc quelques jours avant la mort de Charles Maurras.

(Observons que ce n'est pas à Martigues, où se trouvent sa maison et son jardin qu'il est assigné à résidence, mais, comble de cruauté, loin de chez lui).

L'abbé Cormier demande à Maurras :

— Si vous alliez plus mal, accepteriez-vous de recevoir les derniers Sacrements ?

— *Oui, certainement, c'est mon désir*, répondit Maurras, *Mais je veux que tout se passe dans la loyauté et dans l'honneur. On ne termine pas sa vie par une supercherie. C'est pourquoi j'ai besoin de quelques jours encore.*

Et comme l'abbé Cormier lui demandait de s'y préparer en pensant à ses morts, Maurras lui dit alors :

— *Je pense à eux bien souvent et j'ai la ferme espérance de les revoir. Toute ma vie j'ai été un homme d'espérance. Pour mes morts j'ai espéré, souhaité, demandé le bonheur dans une autre vie. Pour mon pays je n'ai cessé d'espérer le relèvement et le salut : c'est pour moi, maintenant, que j'espère. Ma vie s'achève. J'ai beaucoup travaillé pour la France, pour ce beau pays de qui j'ai tout reçu. J'aurais aimé vivre encore quelque temps pour continuer à le servir, pour le voir sortir de ses ruines et rentrer dans son ordre monarchique et catholique, retrouver ses traditions. Toute ma vie, j'ai lutté, et je lutterai encore pour ce trésor de beauté, de sagesse et de sainteté. Je sais que je n'aurai pas travaillé en vain.*

*Si j'ai pu rendre à quelques Français la fierté de leur tradition, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai eu aussi ma mission et j'ai vécu pour elle. Mon œuvre plaidera devant Dieu qui me jugera*²⁸.

Alors, le chanoine Cormier raconte qu'il eut soudain le sentiment de comprendre le sens

28. Cité dans cet ouvrage superbe, *De l'Homme à Dieu*, d'Henri Massis, p. 434 (Nouvelles Editions Latines, 1959) et repris p. 439 dans notre *France, notre seule Patrie* (Editions de Chiré).

Un chapitre de *France, notre seule Patrie* est consacré à ce très grand écrivain (1886 - † 1970) pages 487 à 497.

profond de cette vie de labeur, de luttes incessantes et d'épreuves, et prenant la main décharnée du vieillard sur son lit, il la porta à ses lèvres et la baisa.

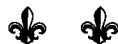
Mais Maurras a un sursaut et retire vivement sa main :

— *Qu'avez-vous fait, M. l'Abbé ? Je ne suis pas digne. Je ne suis qu'un pauvre homme. C'est moi qui devrais baiser votre main de prêtre. N'était-ce pas assez que vous me bénissiez ?*

C'est probablement par ce geste d'amour du saint prêtre pour une âme de bonne volonté qu'est passée la grâce de Dieu.

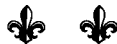
— *Je ne suis pas digne*, dit Maurras. C'est le « *Domine non sum dignus* ». C'est déjà une prière. La plus belle.

« Le 16 novembre 1952, le jour où l'église de Tours fêtait solennellement saint Martin, son illustre évêque et l'un des saints patrons de la France, dans la Touraine, riche de tant de souvenirs royaux, l'âme apaisée du grand écrivain royaliste s'abandonnait à la Miséricorde de Dieu », a écrit le Chanoine A. Cormier.



Que Charles MAURRAS repose en paix
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.
Chaque jour, il lui naît des disciples.
Que Dieu les et nous garde.

François Marie Algoud



ANNEXE

La lettre à Vincent Auriol

Quarante-huit heures après sa levée d'écrou, soit le 21 mars 1952, Charles Maurras écrivit au Président de la République, Vincent Auriol, pour réclamer la révision de son procès et la tête du garde des Sceaux de la Libération, M. de Menthon, choisi pour expier les crimes de la récente *Terreur de 1944-1945*, qui a coûté à la France 105.000 têtes.

Voici le début de sa lettre :

Monsieur le Président,

La levée d'écrou qui a eu lieu avant-hier mercredi 19 mars ne peut pas être un vain mot. La liberté physique m'est rendue. C'est grâce à vous, Monsieur. Je vous en remercie. Je tiens même à vous en féliciter, car elle m'était due.

Depuis mon arrestation arbitraire du 8 septembre 1944, je ne cesse de réclamer cette liberté, non comme une grâce médicale ou autre, mais comme mon bien naturel et légal : la preuve est faite de ma Résistance complète et de mon Opposition totale aux menées comme aux intentions de l'Ennemi, excluant toute intelligence avec lui et démontrant notre mésintelligence constante. On sait même (et l'on ne peut contester) que pour soustraire l'une de ces preuves au regard de mes juges, M. l'avocat général Thomas l'a mise dans sa poche sans la verser au dossier jusqu'à ce que l'arrêt de condamnation fût rendu. Il est également prouvé que mes articles n'ont jamais fait arrêter qui que ce soit, en dépit de faux témoignages flagrants.

Telle est la double calomnie officielle que je dénonce depuis sept ans. Je ne l'ai donc pas vue sans indignation reparue dans la presse de ces jours derniers. Car enfin tous les fonctionnaires qui ont pénétré dans mes prisons m'ont entendu réclamer (avec la révision de l'arrêt du 27 janvier 1945 qui constitue, plus qu'une erreur, un crime judiciaire) les trois réparations adjacentes : des excuses, une indemnité, ce qui va de soi, et la tête de M. de Menthon, ce qu'il faut expliquer par la rigueur des temps...

Clinique Saint-Grégoire à Tours

Charles MAURRAS



ANNEXE

Maurras au Chemin de Paradis²⁹

Prends le jardin, Maman...

Ch. M.

Cette maison, ce jardin, il les désirait, et lors d'un partage de succession il avait conseillé à sa mère d'opter pour eux. A n'en pas douter c'est là qu'il fut pleinement heureux, lors de ses trop courtes vacances, après les heures fiévreuses de Paris. C'est là qu'il retrouvait ses racines, le contact avec la terre-mère.

Je l'ai surpris dans son jardin un matin d'avril 1938 ; on l'attendait plus tard. Le premier train l'avait déposé en gare de Caronte et, dès avoir franchi l'humble portail vert, je le vis : il venait d'arriver et tout de suite il admirait ses parterres de roses, ses bordures de cyprès de Lambert, ses myrtes, il en aspirait les effluves et communiquait son allégresse au visiteur.

Et spontanément l'invitation :

— *J'attends les Daudet à midi ; vous déjeunez avec nous. Voyez ces amphores (celles qui somment à présent le mur des Fastes) ; vous ne sauriez croire quel plaisir me donnent ces objets matériels.*

Avec lui, il fallait voir les hauts cyprès expiatoires³⁰, le puits (qui n'était pas encore couvert). Devant la maison se dressaient les deux cyprès qu'il a chantés dans la *Musique intérieure* :

*Devant la maison que trois siècles dorant,
Fuseaux ténébreux...*

Parfois il désirait qu'on l'accompagnât jusqu'au moulin³¹ d'où il contemplait le vaste horizon : les marais-salants (aujourd'hui comblés), les canaux (ici un rappel de l'*Invitation au Voyage*, de Baudelaire), Martigues, l'étang de Berre et au loin, Lou Delubre, autrement dit la montagne Sainte-Victoire, qui bleussait à travers une vapeur légère. La brise soufflait. A ces moments, Maurras exultait.

Si quelque invité était en retard, il l'attendait à l'entrée du jardin. On craignait pour lui les ardeurs du soleil. Il ne les sentait pas plus que les moustiques. Rien, sauf la trahison ou la sottise, n'avait prise sur lui.

29. Extraits du n° 20 des *Cahiers Charles Maurras*, 1966. Personne n'a mieux décrit que Jean Pelissier la présence de Charles Maurras à Martigues, d'où notre choix de ce texte si intéressant pour mieux connaître notre maître.

30. Cf. *Sans la Muraille des Cyprès*.

31. Cf. *L'étang de Berre* (Œuvres capitales, T. 4).

A table, il prenait place le dos à la cheminée.

Il faisait servir le café sur une vieille table de marbre, sous le palmier, là où se trouvent maintenant le carditaphe et les gradins. Cueillant quelques brins de myrte, il les offrait aux dames : — *La fleur de la déesse*.

En principe, Maurras ne recevait pas dans son cabinet de travail, surtout s'il était en train d'écrire, mais il lui plaisait d'y conduire un ami des livres, de lui montrer les belles éditions de ses œuvres et les livres de son père.

Quand il se retrouvait seul le soir, après avoir raccompagné ses hôtes jusqu'au portail, il s'attardait sur le banc de bois devant sa maison. Ses domestiques l'y surprenaient récitant des vers, ou méditant. Puis il montait dans son bureau et travaillait jusqu'à l'aube. Alors, avant de se coucher, il descendait faire quelques pas dans sa double allée de cyprès, *l'allée des philosophes*, et jetait un regard sur ses roses.

En 1942, il entreprit la transformation du jardin...

Mais le 9 septembre l'« occupant » était installé chez lui ; chez lui qui n'avait cessé de redouter une nouvelle invasion de la France.

S'il lui arrivait alors d'en croiser un sur le seuil, qui par déférence ou pour être « correct » faisait mine de s'effacer pour lui laisser le pas, avec quelle hauteur Maurras lui faisait impérieusement signe de passer, signifiant par là : *Je suis chez moi*.

Outre ceux qu'il nommait des « totos » (des poux) d'autres parasites rongeaient ses myrtes, de gros insectes mous, contre lesquels on ne pouvait rien. Ils ont desséché une partie du massif entourant le mur des Fastes.

Sa maison ! son jardin ! il y pensait avant de comparaître devant la Cour d'Injustice. Avaient-ils souffert ? On lui fit savoir que le jardin et les monuments étaient intacts et pour ne pas l'affliger, on ne lui dit pas que des asiates interdisaient l'entrée de la maison et qu'à force de faire un feu d'enfer dans la cheminée de la salle à manger, ils avaient manqué de peu de l'incendier.

Il fit photographier son jardin sous tous les angles; une seule déception : nul n'avait voulu se charger de tailler et d'unir ses cyprès « comme dans les tableaux de Mantegna ».

[...]

Qui ne se souvient des *Quatre Nuits de Provence* ?

*La journée va finir sans flammes, j'ai prié qu'on n'allumât point. Que le soir monte avec ses fumées incertaines : le détail, l'accident, l'inutile y seront noyés, il me restera l'essentiel.*³²

Jean PELISSIER.

32. *Quatre Nuits de Provence* (Flamarion, 1930 et 1931).

ANNEXE

Souvenirs d'une enfance

A l'occasion de sa nomination, en 1907, comme membre honoraire de l'Institut Saint-Thomas d'Aquin, M. Charles Maurras adressa au Directeur de cette association, M. l'abbé Tardif, la lettre suivante, publiée par la revue *Le Pays de France*, bulletin de l'Institut St Thomas d'Aquin - Aix-en-Provence (9^e année, N° 65, 3^e livraison –1907) dont voici le début :

Monsieur l'Abbé,

De pressants soucis de tous ordres ont fâcheusement retardé ma réponse à l'envoi de la distinction dont vous avez bien voulu m'honorer. Si grand que fût mon embarras, je tenais pourtant à vous dire, dès dimanche dernier, combien cette marque d'attention et de faveur, même faiblement méritée, m'est précieuse venant de vous, Monsieur l'Abbé, du directeur de la Renaissance française, qui s'est montrée si bienveillante à notre Action française, et des membres de l'Institut St Thomas d'Aquin, qui perpétuent la renommée philosophique et littéraire de cette Athènes provençale à laquelle m'attachent tant d'amitiés et de souvenirs.

L'éclosion de ma vie intellectuelle est datée de votre collège catholique. Il y a dans les bâtiments de l'ancien Petit Séminaire une fenêtre regardant, comme beaucoup d'autres, vos vieux remparts. C'est là qu'en attendant mon maître, l'homme éminent et dévoué que je ne peux nommer qu'ainsi, je me livrais à toutes sortes de vagabondages d'esprit, qui, je dois en convenir, visaient moins le passé et sa sagesse que l'essence même du monde et le tissu profond de la vie.

Quand il me sera donné de revoir la même maison, je pourrai désigner dans une autre pièce la place précise et dire la nuance du jour et de l'heure, où j'entendis pour la première fois exposer la philosophie de votre angélique Docteur, et sentis naître une curiosité, qui grandit peu à peu et que j'ai satisfaite quand je l'ai pu, au risque de vous importuner, vous et les vôtres, Monsieur l'Abbé, avec mes lambeaux de mémoires. Laissez-moi ajouter qu'il y a une table de votre glorieuse Bibliothèque Méjanès que je ne saurais oublier, parce qu'elle fait partie également de mon initiation aux plus belles d'entre toutes les choses qui possèdent ma vie. A côté de pas mal de sottises déjà mortes avec le temps qui les porta, pêle-mêle, à vrai dire, avec le médiocre et le pire, c'est là que j'ai pu ouvrir pour la première fois le poème de Calendal que vous me permettrez bien d'appeler notre Bible provençale, l'œuvre complète de Cuvier et quelques-uns des philosophes français et étrangers qui devaient enivrer longuement ma jeunesse.

Ajouterai-je enfin que, si ma fréquentation des dieux et des héros d'Homère, plus ancienne pour moi, se lie à des paysages étroitement mêlés à mon enfance et même à l'enfance des miens, c'est dans la verte et

fraîche campagne d'Aix, chemin creux fleuri d'aubépine, spacieuse rive de l'Arc, vallons de la Torse, que les premiers vers de Virgile, entendus et sentis dans leur texte divin, ont commencé à vivre en moi ?

Ainsi apprenais-je de vos prêtres, de vos livres, de vos campagnes, le charme sérieux des rythmes et des lois, le goût de l'ordre, le respect de cette tradition sans laquelle il n'existe ni arts, ni lettres, ni sciences dignes d'un temps civilisé. Ainsi me sont venues les raisons de mon culte respectueux pour le catholicisme et de mon enthousiaste piété pour ce que l'Eglise de Rome me présente de plus parfait, l'accord spontané et simultané du chant intérieur qui remplit les deux mondes. [...]



ANNEXE

Deux déclarations du colonel Rémy.³³

Etant donné l'engagement auprès du général De Gaulle, en 1940, de celui qui devint le plus célèbre agent secret de ce qu'on appelait la France libre, il est essentiel de reproduire ses témoignages de 1953 et de 1972.

1953

« Il ne m'est pas facile de vous parler de M. Maurras, puisque je ne puis le faire, en toute droiture, qu'à travers le sentiment d'une injustice à laquelle j'ai participé, et dont il a cruellement souffert.

Le réflexe qui m'a fait partir pour l'Angleterre le 18 juin 1940 trouvait son origine dans l'enseignement que, depuis vingt ans, je recevais quotidiennement sous sa signature. Nourri de *L'Action française*, il ne m'était pas possible de reconnaître comme définitive la défaite de la France. J'allai donc tout naturellement là où il m'apparaissait qu'on allait continuer à se battre.

« Ce n'est pas le lieu de revenir sur les conditions dans lesquelles la France Libre se dressa contre le maréchal Pétain. Sans jamais avoir été de ceux pour qui la Résistance a consisté à ne pas accepter l'autorité du Maréchal, j'ai commis l'erreur de croire, sur la foi de la propagande, que le vainqueur de Verdun s'était résigné à la défaite. Sachant que M. Maurras soutenait le gouvernement du Maréchal de toute la force de son énergie et de son talent, j'ai pensé avec amertume qu'il avait trahi ceux qu'il avait formés.

Les opinions toutes faites sont celles dont il est le plus difficile de se débarrasser, surtout si la rancune s'y mêle. J'ai accueilli l'annonce de la comparution de M. Maurras en Cour de Justice avec la même indifférence que l'annonce de la comparution du maréchal Pétain devant la Haute Cour. Je crois bien ne m'être même pas donné la peine de lire les comptes rendus de ces deux procès dans la presse de l'époque.

Ce n'est que plusieurs années après que j'ai pris connaissance de la sténographie du procès du Maréchal. Elle suffit par elle-même à permettre d'écrire, sans avoir besoin de recourir aux témoignages français, alliés, ou ennemis qui sont apparus ultérieurement, que ceux qui ont instruit et jugé ce procès dans les conditions que l'on sait se sont par avance déshonorés devant l'Histoire. La façon dont a été jugé M. Maurras est plus sordide dans l'abjection. Plus que la colère, elle engendre le mépris.

33. 1904, Vannes - † 1984, Guingamp ; lire les pages qui lui sont consacrées dans *France notre seule Patrie*, *op. cit.* pages 499 et suivantes.

J'aurais dû, dès le lendemain de la libération de la France, rechercher ceux qui, demeurés fidèles à M. Maurras, pouvaient encore être joints. Je ne doute pas aujourd'hui que l'explication que nous aurions eue, et dont je pouvais en tout état de cause être assuré qu'elle serait loyale, m'aurait convaincu de la nécessité de ne pas m'associer, fût-ce par le simple silence, à un déni de justice.

Il est bien certain que mon intervention n'aurait rien changé à l'issue de deux procès qui étaient jugés d'avance. Mais j'aimerais aujourd'hui, pour mon honneur et pour la satisfaction de ma conscience, avoir dit alors, face aux juges, ce que j'ai essayé depuis de dire aux Français. »



1972

Allocution d'ouverture du troisième colloque Maurras³⁴

« Le grand honneur m'est fait, qui dépasse de beaucoup ma modeste personne, de présider l'ouverture de ce troisième colloque Charles Maurras. Je vais, en tout premier lieu, être contraint de vous prier de m'excuser. Je suis rentré avant-hier d'un long voyage sur le paquebot *France*. On m'attend chez moi, où j'ai beaucoup d'affaires à régler. Il faut que je prenne mon train de midi à Marseille. Je vous demanderai donc la permission de vous quitter après vous avoir dit ce que j'ai à vous dire.

Je suis venu accomplir devant vous, en ce qui me concerne, un devoir de justice et de réparation. Mon adolescence et mes premières années de l'âge mûr ont été nourries de la pensée et de la doctrine de Charles Maurras. C'est à cause de cette pensée et de cette doctrine qu'au matin du 18 juin 1940 j'ai décidé de quitter la France pour lutter contre l'envahisseur au mieux de mes moyens, laissant derrière moi ma femme et mes enfants. On pourrait m'objecter que cela était contradictoire avec l'enseignement que j'avais tiré de la lecture de *L'Action française*, puisque Charles Maurras, pour sa part, et à son niveau, qui dépassait de très loin le mien, restait sur le sol de la patrie, afin de soutenir l'action du maréchal Pétain.

Je tiens, quant à moi, que ces deux attitudes n'étaient nullement contradictoires, mais bien complémentaires. Il s'agissait, dans un cas comme dans l'autre, de défendre les valeurs spirituelles qui composent notre notion de l'existence, qui font l'essentiel même de la vie. Charles Maurras, quant à lui, demeurait en France, où sa présence était nécessaire. Son rayonnement était tel que les Français, dans le malheur qui les accablait, avaient bien besoin de lui.

Le Maréchal allait du reste déclarer par la suite que la France avait alors besoin d'un bouclier et d'une épée. La tâche qu'il s'était assignée avec tout ce qu'elle comportait d'abné-

34. 4, 5 et 6 avril 1972. Aix-en-Provence.

gation, de renoncement, de difficultés, car il fallait parfois céder sur l'accessoire pour protéger l'essentiel, c'était « maintenir ». L'épée, le général De Gaulle l'avait tirée, et c'est à son appel que, pour ma part, je répondais.

Les années passèrent, années dominées par la propagande de guerre, avec tout ce qu'elle comporte d'exagération, de faux-semblants et de mensonges. Cette propagande eut son influence sur moi.

Un soir de l'année 1947, au mois de mars, ayant dîné avec le général De Gaulle, je lui exprimais ma profonde amertume à l'égard du maréchal Pétain, qui venait de ce que je le vénérerais avant la guerre et qu'il me semblait que son comportement pendant l'occupation n'avait pas répondu à ce qu'on pouvait attendre de lui. La réponse fut celle-ci :

— Rémy, me dit le général De Gaulle, la France a toujours besoin de deux cordes à son arc. En juin 1940, il lui fallait la corde Pétain, il lui fallait la corde De Gaulle.

Je fus profondément surpris, et même choqué, par cette parole. Avant même de me donner le temps de me ressaisir, le Général ajoutait :

— Je ne comprendrai jamais pourquoi le Maréchal n'est pas parti pour Alger au mois de novembre 1942. Les Français l'eussent acclamé, les Américains l'eussent embrassé, les Anglais auraient suivi, et nous, mon pauvre Rémy, nous n'aurions pas pesé bien lourd dans la balance. Le Maréchal serait rentré à Paris sur son cheval blanc.

Il faisait allusion au cheval appelé « Monsieur Monestir » que le maréchal Pétain montait lors du défilé de la Victoire, le 14 juillet 1919, lequel, au moins jusqu'ici, a marqué l'apogée de la France au siècle où nous sommes.

J'eus d'abord l'impression qu'un abîme s'ouvrait sous mes pieds. Puis je me préoccupai d'aller aux sources, de me renseigner, de lire tout ce qui avait pu paraître sur ce sujet si difficile, de voir les témoins. J'en rencontrai un de tout premier ordre en la personne du général Héring, dernier gouverneur militaire de Paris en date, au moment de la défaite. M'ayant entendu citer ce propos du général De Gaulle, sa réponse fut celle-ci :

— C'est extraordinaire ! Figurez-vous que j'avais auprès du Maréchal, à la fin du mois de novembre 1942, une audience fixée depuis plusieurs semaines. Je lui dis : — Monsieur le maréchal, que me raconte-t-on ? Un avion, paraît-il, vous attendait sur l'aérodrome d'Aulnat (qui est à côté de Clermont-Ferrand) pour vous transporter en Alger...

— C'est vrai, répondit le Maréchal.

— Eh bien ! pourquoi ne l'avez-vous pas pris ? Tout le monde, en Alger, attendait votre venue. Vous seriez rentré à Paris en libérateur, vous auriez connu un triomphe plus grand qu'en 1919.

J'ai cité, du vivant du général Héring, la réponse qui lui fut faite :

— Vous avez sans doute raison, Héring, et j'ai hésité pendant quelques heures. Mais, nos prisonniers, y avez-vous songé ? Un million et demi d'hommes, auxquels l'ennemi aurait fait payer très cher mon départ. Vous auriez vu, d'autre part, se constituer en France un gouvernement composé de Doriot, de Déat et autres extrémistes, qui auraient déclaré la guerre à l'Angleterre. Naturellement, les Français eussent refusé de suivre. L'Allemagne n'attend qu'une occasion de cet ordre pour faire subir à la France le sort que, je le pressens, la Pologne va connaître une fois de plus dans son Histoire. J'ai dit aux Français que je resterais avec eux aux heures les plus sombres ; elles sont venues, je reste.

Ayant appris tout cela, j'ai fait ce que mon devoir et ma conscience m'ordonnaient de faire, étant donné que je m'étais laissé aller à insulter publiquement le Maréchal alors qu'il était en prison : je lui ai présenté publiquement mes excuses, et ma destinée s'en est trouvée changée.

J'avais du reste, peu auparavant, été appelé à participer à un débat qui se tenait à la salle des Sociétés savantes à Paris, autour du nom de Charles Maurras, pour protester contre le sort qui était le sien et demander la révision de son procès. Je l'avais fait sans aucune difficulté, car il me paraissait offensant pour l'esprit, sans même parler de la personnalité du prisonnier, que Maurras ait pu être condamné pour le fait d'intelligence avec l'ennemi. C'était tellement stupide et ridicule que je n'avais vu aucune espèce d'inconvénient à aller dire ce que je pensais là-dessus.

Dans ce monde devenu si trouble que la vérité se trouve partout obscurcie tandis que partout se lèvent les idoles, monde dont tant de signes avant-coureurs indiquent qu'il va vers sa perte et son engloutissement, comment ne pas répéter la magnifique prière que Frédéric Mistral, poète chéri de Charles Maurras, composa pour « *Notre-Dame de France, un nom que nous te fîmes* » :

*Sainte Marie, éclaire-nous !
Que notre race ne s'enténébre pas
Dans les ivresses, la fumée et l'orgueil
De la matière ! Oui, déchire
De ta splendeur la nuit obscure
Qu'aujourd'hui sur le monde entier le mal répand !
Avec ton Fils qui sur ton giron
Saigne encore, éblouis, Ô Mère,
Tous les malfaiteurs qui sèment l'ivraie !*

Etudes maurrassiennes
Editées en 1974

*... IL N'Y A RIEN DE PERDU
TANT QUE NOUS NE LAISSONS PAS NOS IDÉES SE PERDRE.*

Lettre de Charles Maurras à Madame Louise de Saint-Pons,
sœur aînée de son ami d'enfance, René de Saint-Pons,
du 17 janvier 1951.

Nous sommes bâtis dans l'espérance
...Puisque nous sommes bâtis dans le temps,
l'avenir n'est pas fait.
J'ai la perspective de l'avenir.
Isabelle Mourral³⁵

L'INVINCIBLE ESPÉRANCE

Peu d'hommes, peu de chrétiens eurent pour leurs frères, autant d'amour désintéressé.

Charles Maurras reste pour nous un modèle, car ce « Prince de l'Espérance », ainsi que le nomme ce grand écrivain que fut René Benjamin (1852 † 1949) fut toute sa vie l'homme de cette indomptable espérance.



C'est une vertu dont nous avons le plus grand besoin,
car elle commande notre raison de vivre.



De Maurras voici ce conseil, versifié, d'invincible espérance :

*Il te sera permis, ô grand cœur irrité,
De tirer tout son fruit de la calamité...*

Et cet enseignement, il se l'appliquait à lui-même, comme à son, à notre pays. En effet, arrêté en 1944 par le Commissaire du gouvernement à Lyon, Yves Farge (Elie Cohen), nommé par De Gaulle (et révélé être du KGB...), Charles Maurras, attendant le jugement émis par un jury de « résistants » communistes, écrivait à Pierre Varillon le 30 décembre 1944, de sa prison lyonnaise :

*De deux choses l'une, Pile ou Face.
Si c'est Face, grand essor de nos idées.
Pile, plus grand essor de nos idées arrosées de mon sang.*

Or, comme il l'avait si bien exprimé :

*Je suis né, je suis fait pour la lumière.
Accorde-moi d'éterniser le jour...*

35. Vice-Présidente de l'Association des Ecrivains catholiques. Auteur de livres remarquables, notamment sur l'éducation. Citons le plus récent, et d'une extraordinaire richesse : *Une sagesse pour l'Europe* (Editions de Paris, juin 2004).

— Cette espérance vous a toujours précédé, lui disait Henry Bordeaux* (lors de son discours de bienvenue à Charles Maurras, à l'Académie Française, le 8 juin 1938). Ne racontiez-vous pas que, lorsque vous étiez enfant, et même enfant de chœur, vous aviez une petite amie qui s'appelait Marie et à qui vous disiez : *Marie, quand nous serons grands, tu te feras religieuse et je me ferai prêtre. Ainsi nous nous verrons souvent...*

Cette réflexion d'enfant a correspondu en fait, au fond de sa pensée, au fond de son âme, à ce qui était intrinsèque à Charles Maurras : l'espérance.



Ceux qui disent que ce qui est mort est mort, ne sont pas sûrs de leur affaire. Il me semble bien que ce qui meurt, ne meurt pas de mort naturelle et qu'il y eut toujours quelque recoin obscur réservé à l'espoir.³⁶



Le désespoir devrait être un fait personnel, borné à ses causes privées. Nous n'avons qu'une vie, qu'un cerveau, qu'un cœur et qu'une âme : dans un certain état d'esprit religieux ou irréligieux, il est aisé de concevoir que telle expérience, telle joie, tel bonheur passent sur nous sans revenir ou se refusent sans promesse. Celui qui a jeté tout son avoir sur cette carte ne peut se dérober à l'évidence, il ne garde rien.³⁷



Le désespoir en politique est une erreur, puisque dans cet ordre de choses, nul ne peut jamais dire à quel moment précis d'un âge les ressources sont épuisées. Au fait le sont-elles jamais ?³⁸



Le désespoir est une erreur et une faute en politique, c'est une concession gratuite et sans retour aux puissances de l'Ennemi. Sachons faire l'épargne d'une telle nuée.



On vous dit : — Comment espérer ?... Je vous prie de répondre : — Comment désespérer ?

Comment même n'espérer pas, très exactement, ce que nous voulons ? Les plus rares talents fauchés par la mort finissent par trouver des substituts approximatifs, équivalents, bien pâles en eux-mêmes,

36. *Inscriptions sur nos ruines* (A la girouette, 1949), p. 87.

37. *Gazette de France*, 17 septembre 1903, et *Enquête sur la monarchie* (réédition de 1928. Bibliothèque des œuvres politiques, Versailles), p. 414.

38. Charles Maurras, *Les espérances politiques* (*Gazette de France*, 17 septembre 1903).

*. Ecrivain traditionaliste, Thonon-les-Bains, 1870 † Paris 1963.

suffisants toutefois pour telle besogne à mener. D'autres cerveaux, d'autres cœurs, d'autres vies, d'autres âmes humaines viendront servir les dieux que nous avons servis. C'est avec cette troupe toujours renouvelée que la cause française saura se maintenir quand nous descendrons chez les morts.

Nos rois ont employé mille ans à faire la France. Pour l'empêcher d'être défaite, qu'est-ce que dix, vingt ans, quarante ans de travaux, si, en définitive, sur nos tombes heureuses, passe, un peu guidée par nos soins, l'escorte qui doit rendre à la Patrie le chef défenseur et constructeur ?³⁹

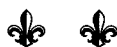


*La vérité subsiste.
Spirituelle, dans l'Eternité.
Politique, dans le Temps.*

Oui, par tout ce long Temps qui est donné à la suite des générations d'un pays.

Quand une idée est vraie, et qu'elle a puisé dans la réalité certaine une raison d'être solide, comment ferait-elle pour ne pas aboutir ? Ses ennemis eux-mêmes travaillent à sa réalisation. Et le diable lui aussi apporte sa pierre.

Tout la sert : échecs, épreuves, assauts ennemis victorieux, replis imposés, blessures, graves ou sensibles. Pas un saut de l'heure ni un pas des années qui ne la fortifie et ne la nourrisse, à la seule condition qu'elle garde sa volonté de correspondre aux nécessités de vie⁴⁰.



Continuons à glaner dans l'œuvre de notre maître.

Je conçois bien le désespoir... mais comme sentiment personnel. Je ne me représente pas qu'on puisse sans déraison désespérer d'une cause aussi générale qu'un système philosophique ou qu'une nation. Ne pas voir le succès, cela a-t-il grande importance si on le fonde ? Je n'ai qu'un cerveau et qu'un cœur, je n'ai qu'une vie et qu'une âme. Cela ôté, donc, pas d'espoir ! Mais notre France, par exemple, a des millions de vies qui sont siennes et qu'elle peut gâcher sans épuiser rien qui lui soit essentiel : nous employés, à d'autres ! Ouvriers, matériaux auront le même type et le même style, ils produiront dans le même goût le même art. Bref la complexité des conditions, l'abondance et la variété des éléments sont si grandes qu'il nous est permis, et même, je crois, commandé de mettre à notre testament la clause de l'espérance⁴¹.

39. *L'Etang de Berre*.

40. *La seule France* (Lardanchet, Lyon, 1941), p. 168.

41. Lettre reçue par Barrès et reprise dans ses cahiers de 1905.

Dans *France, notre seule Patrie*, un chapitre est consacré à ce très grand écrivain, pages 367 à 384. Maurice Barrès, Charmes-sur-Moselle, 19 août 1862 † Paris, 4 décembre 1923.

La guerre de 1940 a été perdue face à l'Allemagne qui, une fois de plus, veut nous dominer, nous exploiter, nous transformer en esclave pour 1000 ans (sic !) dans son Europe hitlérienne⁴².

Or, en dépit de l'extrémité de notre malheur, Maurras nous rappelle qu'une seule fureur peut s'opposer à celle qui déchire le monde, et c'est la fureur d'espérer qu'il ne faut pas confondre avec les banales volontés de l'espoir. La véritable fureur de l'espoir, au temporel et au national, n'est pas une vertu, ni même un devoir, c'est une modalité de la vie. C'est une force vive, elle tient du physique autant et plus que du moral, elle ne se sépare pas véritablement de toute essence d'être qui tient à durer et persévérer, et dont l'égoïsme sacré a le sentiment de devoir tout sauver, du seul fait d'une conscience, d'une volonté salubre et d'une énergie consistante : la nation, ce fait de naissance, commune à un certain nombre de familles et de races associées par la langue, par l'esprit, par l'histoire, par leur fraternité, tire de tout son passé, actif, ardent et chaleureux, une sorte de synonymie profonde avec l'avenir. Elle est appréhension, saisie, et si l'on ose dire, hypothèque de ce qui sera. Elle est départ, elle est élan, envol, coup d'aile. Elle ne connaît qu'elle et sait bien qu'en vivant elle se construit ou se reconstruit.

Ce ne sont point là des idées inspirées de l'extrémité de notre malheur. Elles ne font point partie d'un protocole de détresse et de désolation. On les trouve textuellement dans mon Avenir de l'Intelligence, qui est de 1904-1905...

Le mal aura été affreux, il peut être stérile si l'on en dilue l'image et la peine dans les misérables ténèbres d'une anesthésie de fuyards et de déserteurs. Si l'on en conserve le sens, si l'on en sait retourner la pointe dans la déchirure saignante, l'avenir est sauvé, tout entier, tout son bonheur !

*Loin de se contredire, le deuil et l'espérance sont les complémentaires du patriotisme français.*⁴³



Et, là-dessus, Maurras entreprend une admirable démonstration. Voici cette page étincelante :

Certes, commente Maurras, il ne faut pas croire que les événements dépendent des improvisations de notre caprice. L'avenir naît des accumulations du passé, et nous sommes nous-mêmes bien déterminés par ce que l'on commence à appeler un peu partout, nos morts. Soit, nos initiatives sont formées de leurs cendres. Mais celles-ci seraient sans action si leur ferment ne déterminait pas nos vœux.

Et parmi les agents de la détermination, nous comptons. Notre coefficient personnel entre dans leur total, qui dépend beaucoup, par là-même de notre volonté et de notre raison. Si nous sentons cela, nous ne serons pas disposés à subir « les événements », mais dans la mesure humaine, à les faire. Il suffit de très peu pour changer le caractère, la direction et la valeur d'un événement.

42. Dont certains avortons de l'âme, de l'intelligence et du patriotisme ont la nostalgie !

43. *L'Action française*. 23 février 1941.

Celui qui voit combien d'effets divers et de conséquences lointaines peuvent naître de la plus petite initiative d'un homme ou d'un groupe d'hommes bien dirigés, quand elle n'est pas exercée au rebours de la mécanique générale de la nature, celui-là devient tout à fait incapable de désespoir. (...) Eh ! Comment espérer ?

Comment désespérer, plutôt ?

Ce que n'aura pas fait notre génération, la suivante pourra le faire. Vaincus pour un moment, nos écrits, nos actes, notre mémoire laisseront leurs enseignements.

Désespérer est permis à qui doit mourir. Mais les nations, par rapport aux hommes, sont immortelles ; brisées et partagées, elles peuvent revivre indéfiniment... Il y avait un gouverneur français à Berlin quand Fichte y proclamait dans ses Discours à la nation allemande le génie « universel » du sang et de l'esprit germains. La France peut survivre à d'égales défaites. Il est donc bien permis de calculer pour la France une durée supérieure à celle du parti étranger qui la tient.⁴⁴



Je comprends qu'un être isolé, n'ayant qu'un cerveau et qu'un cœur, qui s'épuisent avec une misérable vitesse, se décourage et, tôt ou tard, désespère du lendemain. Mais une race, une nation sont des substances sensiblement immortelles ! Elles disposent d'une réserve inépuisable de pensées, de cœurs et de corps. Une espérance collective ne peut donc pas être domptée. Chaque touffe tranchée reverdit plus forte et plus belle. Tout désespoir en politique est une sottise absolue.⁴⁵



Et toute sa vie, dans les circonstances les plus graves et même les plus tragiques, Charles Maurras a prouvé être et demeurer le « Prince de l'Espérance. »



Le temps se rattrape comme toutes les choses humaines. Il n'y a de perdu que le négatif de la vie : bref, la faute et l'erreur.⁴⁶



44. *Enquête sur la monarchie*, p. 414.

45. Préface de *L'Avenir de l'intelligence*.

46. *Sans la Muraille des Cyprès*, op. cit.

Il est passionnant, et souvent émouvant, de lire ses lettres de prison⁴⁷.

Parcourons-en quelques-unes :

Le 14 janvier 1947, il écrit qu'il y a une *grande réserve d'hommes. Mais pour quand ? Il me semble que l'avenir a de terribles détroits en préparation. Mais là, j'ai confiance, ... quand on n'a pas perdu la foi en la France. Et qui la perdrait ?...*

Dans cette même lettre à Pierre Varillon, il écrit encore :

Le martyr ? Je ne connais pas une seule victoire dans l'histoire du monde qui n'ait postulé le martyr. Si nous ne visons pas la victoire, nous sommes bons à donner à manger aux chiens !

Il termine son épître par : *Vive l'avenir et vive la France et vivent les amis !*



En 1948, de la Maison centrale de Clairvaux, Charles Maurras conclut une de ses lettres :
... rien n'est perdu. Espérance dans la France !



Le 7 septembre 1949, il écrit à Marcel Culon :

... Allons, allons – Espérance – de la France ! Tout peut ressusciter, tout refleurir en chœur. C'est ma vieille antienne, et je n'en démords pas, en dépit de toutes les plus affreuses bêtises de l'homme que vous avez si bien nommé d'un si joli mot tout neuf !...



En 1950, c'est encore un message d'espoir que, de sa prison de Clairvaux, il adresse aux Français conscients. Charles Maurras rappelle :

*Pour que la France vive, vive le Roi.
Rien n'est fini. Et si tout passe, tout revient.*



A Madame Louise de Saint-Pons, le 17 janvier 1951, notre maître écrit :

... Il n'y a rien de perdu tant que nous ne laissons pas nos idées se perdre.



47. Charles Maurras, *Lettres de prison* (Flammarion, 1958).

Et voici un des textes les plus beaux de ce « Prince de l'Espérance » : en février 1951, il écrit à Pierre Boutang⁴⁸ :

Nous pouvons donner à notre pays le plus noble et le plus désintéressé des enseignements, mobiliser son ciel entier et toute sa terre, allier l'unanime autorité des esprits supérieurs et la volonté violente des cœurs les plus humbles, en même temps que semer la plus juste épouvante chez l'ennemi... Est-ce que nous ne regarderons pas ce spectacle qui nous enveloppe de toutes parts ? Pouvez-vous en détourner les yeux, vous ? et les en « dégager » ? Le devoir des vieilles peaux comme moi me paraît être de me traîner à vos pieds pour vous sauver de ce désespoir absurde qui n'est qu'un mauvais rêve⁴⁹ (...) Il ne s'agit que de prendre sur vous dans le commandement de vos nerfs, pour regarder les grandes fins dont vous êtes autant le serviteur et l'esclave que nous l'avons été. Voilà qui compte ! Et encore, ce grand, ce noble et malheureux peuple, le plus humain de tous, le plus haut d'intelligence, raison et générosité, que nous n'avons pas le droit de laisser dégringoler en démocratie germanique, américaine, slavonne ou autres barbaries. Que ce devoir soit accablant, d'accord. Comment y manquer ? Et que peut-il y avoir de plus exaltant que de le remplir ? Je barre l'idée d'un échec. Comment voulez-vous ? Echec contre qui ? Cette grosse dondon et bête de planète contre la France, contre l'esprit ? Que l'esprit soit fidèle à lui-même, par lui nous aurons et nous vaincrons tout.

Ne croyez pas que je déclame, je confie à ce papier le fond et la moelle de mes pensées, je les traîne dans un désordre qui tient à l'alarme que vous me donnez. Songez ! Abandon du combat ! Songez encore ! Expatriation ! Joli, l'engagement, alors ! Ces choses graves donnent aux mots le son le plus dur (...) Il n'y a qu'à continuer dans le même sens, avec les mêmes armes, les mêmes méthodes à peine perfectionnées ou rétablies, et l'on aura vite fait ainsi de recréer, devant les catastrophes prochaines - et il y en a de menaçantes et d'inéluctables, mais qui ne s'abattront pas fatalement sur notre nation - à recréer, dis-je, un refuge spacieux et fort digne du nom français et qui serait le modèle de tous les civilisés.

Nous bâtissons l'arche nouvelle, catholique, classique, hiérarchique, humaine, où les idées ne seront plus des mots en l'air, ni les institutions des leurres inconsistants, ni les lois des brigandages, les administrations des pilleries et des gabegies, où revivra ce qui mérite de revivre, en bas les républiques, en haut la royauté et, par-delà tous les espaces, la papauté ! Même si cet optimisme était en défaut et si, comme je ne crois pas tout à fait absurde de le redouter, si la démocratie étant devenue irrésistible, c'est le mal, c'est la mort qui devaient l'emporter, et qu'elle ait eu pour fonction historique de fermer l'histoire et de finir le monde, même en ce cas apocalyptique, il faut que cette arche franco-catholique soit construite et mise à l'eau face au triomphe du pire et des pires. Elle attestera dans la corruption éternelle et universelle, une primauté invincible de l'Ordre et du Bien. Ce qu'il y a de bon et de beau dans l'homme ne se sera pas laissé faire. Cette âme du bien l'aura emporté, tout de même, à sa manière, et, persistant dans la perte générale, elle aura fait son salut moral et peut-être l'autre. Je dis peut-être, parce que je ne fais pas de métaphysique et m'arrête au bord du mythe teneur, mais non sans foi dans la vraie colombe, comme au vrai brin d'olivier, en avant de tous les déluges.

48. Dans *France, notre seule Patrie*, lire parmi les 16 maîtres et témoins contre-révolutionnaires de notre florilège, notre texte sur Pierre Boutang (1916-1998), pages 505 à 509.

49. NDLR : c'est nous qui soulignons.



A Emile Henriot⁵⁰, le 16 mai 1951 :

Et plus j'y songe, plus le partage des compétences politiques et des pouvoirs, le roi en haut, les républiques (locales, professionnelles, etc.) étagées au-dessous de lui, me paraît répondre aux nécessités vitales de la patrie. Car, je ne peux prendre le parti de sa mort. Pour qu'elle vive, il faut une organisation aussi semblable que possible à celle qui l'a défendue contre ce qu'on peut appeler le souverain mal de la France.



Enfin, dans sa lettre au Chanoine Cormier⁵¹ du 24 mars 1952, la flamme de Charles Maurras ne faiblit pas, en dépit de l'âge et des épreuves multiples :

« Monsieur l'abbé,

Très sensible à l'honneur que vous me faites et aux bontés de Monseigneur⁵² comme aux vôtres certes, je vous serai très reconnaissant de cette aimable et charitable visite, inspirée de tant de souvenirs, de sentiments d'amitié qui nous ont été et nous restent communs. L'image, la noble image si bien évoquée par vous, M. l'Abbé, de mon vieil et cher René Benjamin, sera, entre nous, le premier et le plus éloquent, le plus émouvant des interprètes. Quel ami ce fut ! et de quel cœur généreux, tout en effusion hors de lui ! Sa prodigieuse finesse d'esprit ajoutait de la subtilité à son âme. Vous avez été le bon ange en le visitant souvent dans l'affreuse et indigne épreuve qui le révolta tout entier. Pauvre ami Benjamin ! Il sera heureux, j'en suis sûr, de nous entendre parler de lui comme il aimait qu'on en parlât, c'est-à-dire avec une sympathie voisine de la tendresse ; et puis ce sera en Français, en Français irréductible qu'il était et que nous sommes, que rien ne peut nous empêcher d'être, tenus que nous sommes aussi de justifier ce beau titre comme de servir, chacun à notre manière, ce beau pays si massacré. Plus on essaye de souiller son nom et plus dans un air supérieur, où il y a du passé et de l'avenir, on le sent qui monte et qui brille. Comme l'a dit votre grand poète vendômois : « La France semble un saule verdissant. Plus on le coupe et plus il va poussant » ...

Une injustice, deux injustices, mille et cent mille injustices ne tiendront pas contre cette loi de notre histoire, et tous les éléments semblent réunis déjà, en vue de quelque renaissance, sinon très prochaine, du moins certaine et magnifique⁵³.

50. 1889 - † 1961, écrivain et critique littéraire.

51. Cf. *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras*, op.cit.

52. Mgr Gaillard, archevêque de Tours, qui avait chargé le Chanoine Cormier de faire visite à Maurras, dès son arrivée à la clinique de Saint-Symphorien-lès-Tours.

53. NDLR : c'est nous qui soulignons.

C'est dans cette espérance que je vous prie, Monsieur l'abbé, de recevoir et de vouloir bien transmettre à Monseigneur les respectueux hommages de ma reconnaissance profonde, avec l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Charles Maurras



La conclusion de cette si brève présentation sera dans cette citation parmi les belles et nombreuses lettres de Charles Maurras :

Il écrit le 31 mai 1951 à Salazar, le très sage dirigeant de l'Etat portugais :

Multa renascentur. Vous avez engagé votre nation dans la voie de ses renaissances. Puisse-t-elle y rester, y courir, et tout en courant, nous y entraîner ! JE SUIS L'HOMME DE L'ESPÉRANCE.



Charles Maurras, ce très grand poète, le traduit dans ces vers :

*La vie entière m'apparut,
Sa vérité, son amertume
Et, quelque lieu que l'on ait couru,
Cette douceur qui la parfume.*

*Enfant trop vif, adolescent
que les disgrâces endurcissent,
A mon automne enfin je sens
Cette douceur qui me déchire.*

*Presque à la veille d'être au port
Où s'apaise le cœur des hommes,*

.....
.....

*Je ne conduis vers mon tombeau
Regret, désir, ni même envie,
Mais j'y renverse le flambeau
D'une espérance inassouvie...*



ainsi que dans

LA PRIERE DE LA FIN

« Mentre che la speranza ba fior del verde »

DANTE, *Le Purgatoire*, 111.

*Seigneur, endormez-moi dans votre paix certaine
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.
Ce vieux cœur de soldat n'a point connu la haine
Et pour vos seuls vrais biens a battu sans retour.*

*Le combat qu'il soutint fut pour une Patrie,
Pour un Roi, les plus beaux qu'on ait vus sous le ciel,
La France des Bourbons, de Mesdames Marie,
Jeanne d'Arc, et Thérèse, et Monsieur Saint Michel.*

*Notre Paris jamais ne rompit avec Rome.
Rome d'Athènes en fleur a récolté le fruit,
Beauté, raison, vertu, tous les honneurs de l'homme,
Les visages divins qui sortent de ma nuit :*

*Car, Seigneur, je ne sais qui vous êtes. J'ignore
Quel est cet artisan du vivre et du mourir,
Au cœur appelé mien quelles ondes sonores
Ont dit ou contredit son éternel désir*

*Et je ne comprends rien à l'être de mon être,
Tant de dieux ennemis se le sont disputé !
Mes os vont soulever la dalle des ancêtres,
Je cherche en y tombant la même vérité.*

*Ecoutez ce besoin de comprendre pour croire !
Est-il un sens aux mots que je profère ? Est-il
Outre leur labyrinthe, une porte de gloire ?
Ariane me manque et je n'ai pas son fil.*

*Comment croire, Seigneur, pour une âme que traîne
Son obscur appétit des lumières du jour ?
Seigneur, endormez-moi dans votre paix certaine
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.*

*La Balance intérieure.
Clairvaux, juin 1950.*

Pour François Algoud
ad usum Delphini

en amitié
et espérance confirmée
dans le matin affreux
et inoubliable du
dimanche 16 Nov 1952

LES ABEILLES
DE DELPHES
Pierre Boutang

Pour François Algoud

ad usum Delphini

en amitié

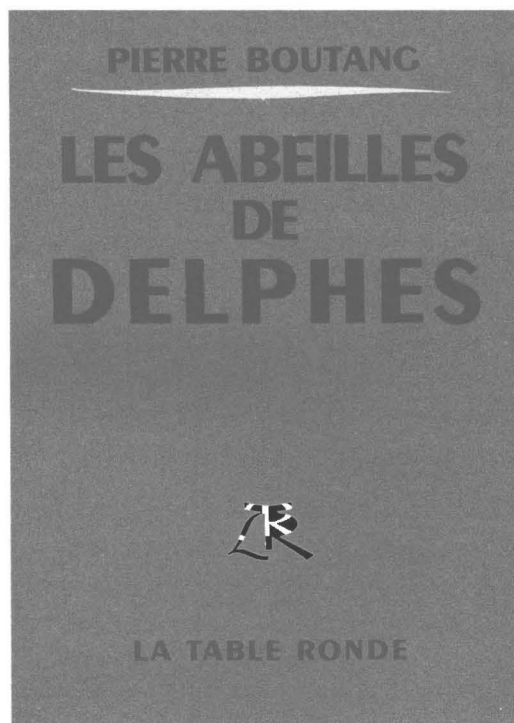
et espérance confirmée

dans le matin affreux

et inoubliable du

dimanche 16 Nov 1952

Pierre Boutang



ANNEXE

*La France, terre des Saints, aujourd'hui autant
et peut-être plus que jamais est la terre d'espérance*

Charles Maurras

L'espérance

Elle scelle la secrète entente d'un Péguy⁵⁴ et d'un Maurras.



Citons de Charles Péguy ces strophes écrites en décembre 1913 et publiées dans les *Cahiers de la Quinzaine* :

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fut dans une juste guerre.
Heureux la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

— Pour l'âme, a précisé Henri Massis⁵⁵, Charles Péguy a fait ce qu'un Maurras accomplit pour l'intelligence, et il y a des recoupements en profondeur où ils se joignent. Ce sont les mêmes clartés de fond. Tous deux ont un pareil objet : le salut de la France.

Et dans *De l'Homme à Dieu*⁵⁶ :

— Il ne faut pas désespérer, écrivait-il en 1913 à son ami Lotte. *Notre pays a des ressources inépuisables. La jeunesse qui vient est admirable.* Aussi en nous écrivant : *Si Péguy était là !* en appelant à ce Péguy toujours vivant et qui pouvait redevenir agissant, nous avons ajouté : « Cette confiance, ce crédit que Péguy nous avait ouvert éternellement, nous engage. Nous appartenons à la dernière proportion de ceux qui ont connu Péguy, qui ont reçu son investiture, qui ont été ralliés, ordonnés par lui. Cela c'est une certitude, c'est une réalité, la certitude d'une réalité. Elle nous imposait de faire front à nouveau, de dénoncer sans relâche ceux qui démoralisent notre peuple comme les auteurs directs des désastres qui peuvent une fois encore arriver à ce peuple.

Oui, et maintenant comme toujours, il faut faire front contre ceux qui démoralisent notre peuple.

54. (1873 - † 1914). Se reporter au chapitre qui lui est consacré dans *France, notre seule Patrie*, pages 159 et suivantes.

55. (1886 - † 1970). *L'Honneur de servir*, chapitre *Le sacrifice* (Plon, 1937).

56. Henri Massis, *op. cit.*



— Il faut sauver, disait Péguy, c'est-à-dire, se donner, se sacrifier, car la France ne peut pas mourir ; et c'était un acte de foi, un appel.

— *Il faut sauver*, disait Maurras, et c'était le cri de l'homme qui sait la dure histoire, l'histoire *pleine de peuples morts*.

« Le dévouement à la patrie vivante dans le passé et dans l'avenir, cette volonté de maintenir et de restaurer les vertus, les habitudes mêmes de la race, voilà ce qui fait la secrète entente d'un Péguy et d'un Maurras, en dépit de leurs destins apparemment contraires.

Maurras n'a-t-il pas écrit en méditant sur Jeanne d'Arc : *De fortes valeurs morales, durables et supérieures aux vivants éphémères, font les seules nations dignes de ce nom. Les grands peuples vivent par l'Immortel*.

Maurras, en effet, n'a jamais méconnu le rôle que jouent dans l'histoire des peuples, *ces composés mystérieux, ces ferments vitaux, ces forces spirituelles qui fécondent et fructifient et qui déterminent*, dit-il, *un peu de fureur et de rage mêlées à beaucoup de générosité et à beaucoup d'amour*. C'est un des points où la pensée de Maurras et celle de Péguy se recoupent en profondeur.

Il y a enfin les sommets où se fait leur rencontre, et ce lieu de jonction supérieure, c'est *l'espérance*.

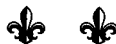
L'espérance de Maurras est l'espérance d'un homme à qui l'étude des sociétés humaines a montré comment ces sociétés peuvent ne pas mourir. Espérance toute terrestre, traduite en volonté tendue, en raison lucide, fortifiée des biens traditionnels, éternels, universels, qui s'incarnent dans la sagesse grecque, l'ordre romain, la révélation transcendante du christianisme, fondement moral de notre civilisation. Car si les hommes meurent, si un vaste souffle emporte indifféremment les esprits, les corps, les cœurs, *la Vérité subsiste, spirituelle dans l'éternité*, dit Maurras, *politique dans le temps, par tout ce long temps qui est donné à la suite des générations d'un pays*.

Bien que complétée, surélevée dans l'ordre surnaturel, l'espérance de Péguy, c'est aussi l'espérance terrestre, l'humain espoir, *le rêve inné, la fleur de nos sangs*, disait Maurras, la « croyance aux forces éternelles de la race française », dit Péguy, l'attachement à ces affections du sang, du sol, de la patrie que « la nature nous inspire », disait Bossuet, et que Dieu veut si présentes au cœur des hommes qu'il leur en fait commandement. Car si le péché de désespoir est pour Péguy le plus grand péché qui soit dans le monde, c'est que

... le Surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la Grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond,
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

Maurras, lui aussi, pensait que *tout ce qui fut renaît incessamment : O larmes, fleurs et fruits et graines de l'Espoir...* - car tout est grâce dans la vie. Au temps de nos pires épreuves ne nous rappelait-il point que *des charités peuvent se faire jour en faveur du misérable peuple des hommes*, et c'est vers ces partis-pris de la bienveillance, de la divine complaisance, qu'il portait son regard. *Le fait qui s'est vu de tout temps doit se revoir du nôtre*, disait-il. *Et c'est peut-être pour cela que jamais nos Anciens n'ont perdu l'espérance. Ils s'appuyaient sur leur instinct, lui-même issu de notre terre, jailli de notre sang. Alors si eux, pourquoi pas nous ?*

Au soir de sa pensée, Maurras, complétant sa morale politique, ne craignait pas de faire place à la subconscience du monde, aux *réserves infinies et comme souterraines qui échappent au jour de la raison et de l'action*. Jadis Maurras disait : *On peut ne pas mourir* et il en formulait les lois. Mais au delà de ces hautes vérités il savait comme Péguy, qu'il existe autre chose, et c'est la grâce, celle où la miséricorde divine les a fait finalement se rejoindre dans l'Eternel ». ⁵⁷



- A l'orient de la Cité des Ames...
- Sinue et flotte un panache de flammes...
- C'est le soleil de la Gloire aux yeux d'or...
- Qui vient chasser les ombres de la mort...

Charles MAURRAS
Dialogue des Morts (A mes vieux oliviers).



57. *L'honneur de servir*, op. cit. pp. 473, 474.

ANNEXE

Le désespoir

Maurras écrivit dans la *Gazette de France* cette page admirable sur le désespoir.

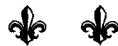
Comme toutes les grandes pensées, elle n'a point d'âge et la publier aujourd'hui, c'est lui redonner toute sa force inentamée :

Le désespoir, écrivait Maurras, devrait être un fait personnel, borné à des causes privées. Nous n'avons qu'une vie, qu'un cerveau, qu'un cœur et qu'une âme ; dans un certain état d'esprit religieux ou irréligieux, il est aisé de concevoir que telle expérience, telle joie, tel bonheur passent sur vous sans revenir ou se refusent sans promesse. Celui qui a jeté tout son avoir sur cette carte ne peut se dérober à cette évidence, il ne garde rien (...). Ne me prenez pas pour un optimiste. La tranquillité que vous m'avez vue me venait d'un trait de nature auquel nos philosophes n'ont aucune part ; spectateur de la vie plutôt que vivant, longtemps je n'attendis, je ne demandai, je ne souhaitai ni n'espérai rien, et j'imagine que la plupart des hommes dits heureux ou équilibrés sont ainsi. C'est la paresse de leur rêve, l'insensibilité partielle ou provisoire qui constituent la force d'âme. Car elles sont trop rares ces puissantes raisons qui, dans un être où tout s'éprouve, savent aussi tout contenir.

La nature individuelle est d'ailleurs le caprice même. Si je vous fais ces confessions, c'est afin d'être cru sur l'autre sujet. Le désespoir en politique est une erreur, puisque dans cet ordre des choses, nul ne put jamais dire à quel moment précis d'un âge les ressources sont épuisées. Au fait, le sont-elles jamais ? Il faut très peu de monde pour tirer de torpeur une race entière...

La marche des événements, observait Maurras, n'a rien de rectiligne, et nous sommes bien revenus de l'erreur romantique sur cet objet. Les surprenants méandres, les tremblements, les déviations continues de leur ligne vivante permettent à toute volonté énergique, à tout esprit ingénieux d'y capter, à chaque moment du temps, beaucoup d'éléments favorables. Et, d'autre part, ces volontés, ces intelligences, s'il est vrai que chacune soit unique en son genre et qu'on ne les remplace point, il en germe, il en naît, il en jaillit sans cesse pour rendre des services non point, certes, égaux, mais sensiblement analogues. L'amour ne peut pas renouveler ses images. Il est cristallisé autour d'un même nom. Il s'enroule comme le feuillage d'un thyrse autour d'une seule et même baguette en fleur. Non, l'amour ne peut varier et c'est pourquoi le désespoir lui est accordé. Mais l'histoire ! Mais la politique ! Mais les mouvements des races et des peuples ! Si, ailleurs, tout est personnel, là tout est général. Les plus rares talents, alors même qu'ils sont touchés par la mort, finissent par trouver leurs équivalents approximatifs. D'autres cerveaux, d'autres cœurs, d'autres vies, d'autres âmes humaines viendront servir les causes que nous avons servies. C'est avec cette troupe toujours renouvelée que la cause française saura se maintenir quand nous descendrons chez les morts.

Un des nôtres a fait le voyage, il y a peu de jours, et je suis tout surpris, mon ami, de m'entendre écrire le mot d'espérance après un tel écrasement. C'est que je ne saurais m'empêcher de penser à une œuvre qui dure en même temps qu'à sa puissance qui s'est enfuie. N'en doutons pas : cette œuvre reste. Elle se poursuit, elle se propage au-delà de tous nos calculs. Nous ferons un livre, deux livres de ses écrits : autant de disputé à la mort ! Mais lui-même ne se continue-t-il pas en nous ? Ce qu'il y eut de ferme et de puissant dans sa méthode n'a-t-il pas affermi et fortifié la nôtre ? Calculez surtout les fruits de notre ignorance. Cette vie dont je connais tant de particularités nous échappe aussi par une multitude de points. Nous ne pouvons connaître telle trace laissée dans tel jeune cerveau par telle conversation de ce disparu. Nous ignorons profondément le nombre et le nom des adolescents que cette parole si vive, puisqu'elle était prodigieusement sincère, aura fécondés...



*De la terre aux étoiles
Tout passe, tout revient
Tout est lié en chœur.*

Charles Maurras

Maurras aura paru pour enseigner son siècle ;
ainsi de ses flèches rapides, il aura percé les nuées.

Jacques Bainville

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE CHARLES MAURRAS, POLITIQUE ET POÈTE⁵⁸

Mesdames,

Messieurs,

Analyser sommairement l'œuvre entière de Charles Maurras, est un tour de force ambitieux permis à de rares mortels. Même devant un auditoire ami, il y faut une témérité singulière, une foi qui ose compter et sur ses mérites propres et sur l'indulgente passion des auditeurs. Comment, en effet, dans le laps de temps imparti à une conférence, enserrer comme en un petit miroir, cette immense masse d'idées portée sur les flots d'or d'un style d'une beauté sans pareille ?

Aussi bien, n'est-ce pas un tel dessein qui m'amène ce soir devant vous. Plus modestement, rassurez-vous, mais de toute la piété dont je suis capable, envers un maître vénéré pour sa grandeur intellectuelle et morale, je vais vous convier d'abord à une rapide promenade au clair paysage de son œuvre - nous n'en verrons malheureusement qu'une partie - puis en examiner quelques traits spécifiques. Je me tiendrai donc, vous le devinez, aux confins de la politique et de la poésie - ce mot pris dans son acception la plus large - ce qui me dispense d'expliquer le choix apparemment un peu arbitraire, des livres que je citerai.

J'ai très délibérément, dans ce petit discours, laissé de côté les éloges venus du camp de nos adversaires. Les moins fielleux, les plus honnêtes, ceux-là qui veulent se réclamer de la vertu de loyauté, tous s'accompagnent de restrictions ou d'arrière-pensées tantôt perfides, tantôt niaises, visant à minimiser l'importance d'un génie qui les offusque et qui a marqué son temps d'une empreinte éternelle. A plus forte raison, ne me suis-je pas mis en souci de discuter les diatribes empoisonnées, les libelles nauséux, de ces chiens dont les manifestations incohérentes sont et demeurent au-dessous de notre mépris. De tous ces malheureux à jamais déshonorés, le temps dispersera l'inutile poussière.

Rappelons-nous la parole de Louis XIV : « Rien n'échauffe si puissamment les esprits que la jalousie de la supériorité ». Nous en avons sous les yeux la vivante illustration.



58. Conférence faite à Bois-Colombes, le 23 Mars 1927, par Albert André Algoud.

A la fin d'un article, Maurras écrivait il n'y a guère cette sentence : *ce n'est pas la méchanceté du cœur des hommes, mais c'est l'erreur de leur esprit qui dispose des plus grands maux*. Idée que nous trouvons dès ses toutes premières pages, et qu'il a maintes fois reprise. Apprendre, puis enseigner à bien penser, telle a été sa constante préoccupation, surtout depuis le temps où, avec son *Chemin de Paradis*, il fit ses premières armes. C'était en 1894. Il avait 26 ans. L'édition première est datée de l'année suivante.

Premières armes, le terme n'est pas tout à fait exact. En vérité, le jeune auteur avait en 1891, publié une petite plaquette, devenue rarissime, intitulée *Jean Moréas*, où s'affirmait déjà un subtil écrivain.

Vous savez, l'auteur l'a écrit dans la préface dédiée à son ami fraternel Frédéric Amouretti, que le titre est le nom d'un chemin de Provence où les deux amis s'allaient promener. Ce livre, pour lequel Anatole France écrivit le beau poème dédicatoire souvent cité⁵⁹, intéresse spécialement les maurrassistes, non point en raison des foudres qu'il a récemment attirées sur lui, mais parce qu'il marque l'entrée de Maurras dans l'arène littéraire et qu'il contient un certain nombre d'idées qui éclairent la personnalité du maître. Comme il serait trop long d'analyser les idées philosophiques des neuf « mythes » ou fables, je me bornerai à retenir certains enseignements, spécialement d'ordre littéraire, de l'Avant-Propos à l'édition de 1921. Auparavant, je veux dire un mot d'un passage de la Préface de 1894, celui-là même dont on a inféré que l'écrivain en cause voulait rétablir l'esclavage. Notez bien que je n'y mets aucune intention de polémique, l'affaire étant jugée dans l'esprit de tous les honnêtes gens.

59. Au bord des eaux de lumières fleuries
Sur l'antique chemin où le vieillard des mers
Entre les oliviers de la vierge aux yeux pers
Vit dans leur manteau bleu passer les trois Maries,
Tu naquis. Ton enfance heureuse a respiré
L'air latin qui nourrit la limpide pensée
Et favorise au jour sa marche cadencée.

Le long du rivage sacré
Parmi les fleurs de sel qui s'ouvrent dans les sables
Tu méditais d'ingénieuses fables
Charles Maurras ; les dieux indigètes, les dieux
Exilés et le Dieu qu'apporta Madeleine
T'aimaient : ils t'ont donné le roseau de Silène
Et l'orgue tant sacré des pins mélodieux,
Pour soutenir ta voix qui dit la beauté sainte,
L'Harmonie, et le chœur des lois traçant l'enceinte
Des cités, et l'Amour et sa divine sœur,
La Mort qui l'égale en douceur.

Anatole France

Donc, parlant de *l'Histoire d'une Servante*, de Lamartine, Maurras touche du doigt la contradiction dans le cœur du poète, qui lui fait voir dans la fidélité de la pauvre femme tantôt une « *effusion des grâces du ciel* », tantôt le « *pli avilissant de serviles hérédités* ». Et Maurras remarque profondément :

Pas une heure il (Lamartine) n'a osé s'arrêter à cette pensée, qui lui est venue cependant, que la bonne femme suivait d'abord sa volupté : de l'humble coin de son foyer de ceps de vignes elle observait la loi qui fait obéir les étoiles.

C'est servir, en effet, qui est le premier dans les cœurs. Bien que la rencontre en soit rare, je ne conteste point l'appétit de l'Indépendance, l'erreur belle et féconde dont quelques hommes sont aveuglés comme de leur sang. Mais la plupart ne l'éprouvent à aucun degré, si ce n'est comme suggestion et imitation machinale, ce qui est encore servir. Bien mieux, ces suggestions ont fait de récentes misères que nous avons eues sous les yeux : combien d'esclaves nés de notre connaissance retrouveraient la paix au fond des ergastules d'où l'histoire moderne les a follement exilés !

Il n'y a pas là, est-il besoin de le dire, l'expression d'un souhait pour le rétablissement de l'esclavage ; il y a une simple constatation de l'état de choses moderne dû aux idées révolutionnaires, en général, à la *Déclaration des Droits de l'Homme*, en particulier.

Les lignes qui suivent en délimitent la portée.

Je préjuge qu'on évitera d'objecter à ceci le christianisme. La chaîne d'idées que j'expose est très suffisamment païenne et chrétienne pour mériter le beau titre de catholique qui appartient à la religion dans laquelle nous sommes nés. Il n'est pas impossible que j'aie heurté chemin faisant quelque texte brut de la Bible, mais je sais à peine lesquels. D'intelligentes destinées ont fait que les peuples policés du sud de l'Europe n'ont guère connu ces turbulentes écritures orientales qu'extraites, composées, expliquées par l'Eglise dans la merveille du Missel et de tout le Bréviaire... Je me tiens à ce coutumier, n'ayant rien de plus cher, après les images d'Athènes, que les pompes rigoureuses du Moyen Age, la servitude de ses ordres religieux, ses chevaliers, ses belles confréries d'ouvriers et d'artistes si bien organisées contre les humeurs d'un chacun pour le salut du monde et le règne de la beauté !

L'Avant-Propos à l'édition de 1921 est d'un intérêt peut-être plus vif encore. Car c'est la critique, après vingt-six années, de l'essai de jeunesse, en même temps qu'une généreuse explication. Je ne m'occupe ici que de la partie critique, les raisons pour lesquelles Maurras retranche de l'édition primitive certains passages, voire une fable entière, afin de ne pas blesser ses amis catholiques, ayant été mainte fois exposées.

Ce fut un échec, dit-il en substance, un échec mérité et somme toute heureux. J'avais cru malin d'écrire dans la manière de Boccace, négligeant étourdiment les progrès apportés par nos grands conteurs.

Alors que le charme de ceux-ci tient à leur « ton de causerie souple et vive », j'ai voulu maintenir l'accent oratoire à perpétuité. En outre, méconnaissant le souverain précepte de l'agrément, j'ai compliqué mes récits, accumulé les difficultés de lecture, introduit jusqu'à deux ou trois sens sous-jacents dans chacune de mes phrases. Ce qui fait que, d'une part, j'invitais mon lecteur à la réflexion et à la rêverie, et, d'autre part, je l'obsédais tellement par les arduités de mon texte, que je lui enlevais toute possibilité de penser. Gageure folle. Partie perdue d'avance.

Voilà pour la critique générale. Voici maintenant quand au style. Maurras déclare sans ambages s'être trompé sur les mérites respectifs de la prose et du vers.

La prose, par son accent net, me paraissait naturellement préposée à dessiner l'aspect matériel du monde autant qu'à définir les divines idées. Elle correspondait aux sublimités de l'esprit, aux poids, mesures et sollicitations de la chair. Au vers et au vers seul appartenait le privilège d'exprimer, douceur ou angoisse, les arcanes du sentiment. Ce langage du cœur exigeait la musique. Par suite, une prose de pure sentimentalité me semblait trahison et indiscrétion justiciable du ridicule et de l'ironie... En revanche, des vers sans mélodie profonde de tendresse, d'ardeur et de mélancolie ne me semblaient valoir qu'à titre de mystification et de parodie un peu sacrilège...

S'il faut distinguer la prose du vers, il ne faut pas outrer leurs différences parce que toutes deux gagnent à se tempérer en se pénétrant.

Pour moi, j'aurais mieux fait de laisser vagir dans leurs limbes tant de milliers de rimes qu'il me plut follement d'amener au jour. Sentie plutôt que recueillie, leur confuse musique aurait servi à relâcher une prose gonflée à l'excès dont elle eût réglé la pudeur, modéré les scrupules, assuré le jeu libre, dégagé le bon naturel.

Tous avantages dédaignés pour une différence trop marquée entre les ordres littéraires ! Mais l'aurais-je jamais subie à ce degré si j'en avais eu l'idée nette ? Le vrai est qu'elle m'échappa, je vivais l'erreur sans la voir. La réflexion qui en eût établi la faiblesse survint quand le mal était fait.

Réquisitoire qui ne pêche certes pas par excès d'aménité.



C'est avec *Anthinéa*, qui date de 1901, que commence véritablement la renommée, la grande renommée littéraire de Charles Maurras. Œuvre littéraire au premier chef, et de quelle ampleur ! elle ne renferme pas moins de hautes réflexions politiques, en particulier dans la Préface.

Le voyage d'Athènes, qui est de mars-avril-mai 1896, fait l'objet du premier livre, partie capitale du volume, qui en contient six.

Il n'est pas possible de résumer cette suite de pages éblouissantes où l'auteur décrit les prodigieux vestiges de l'art grec, et conte ses enthousiasmes de poète et d'hellénisant, pages où il s'élève à propos des moindres impressions, aux spéculations philosophiques les plus profondes. Et dans quel style nerveux, souple, subtil, pur et ferme comme le diamant !

Si la langue de Maurras est d'une inestimable beauté, et d'une beauté si particulière, c'est qu'avant toute chose peut-être, elle est d'une extrême virilité, pleine, et gonflée de suc, comme un beau fruit mûri au grand soleil, absolument intransigeante dans son expression de la pensée dont elle demeure toujours la servante irréprochable. Je ne vois, dans notre littérature, aucune langue plus riche, je n'y trouve nulle part plus parfait outil aux mains de plus habile ouvrier.

Et non seulement dans l'œuvre relié, mais tout au long des colonnes que quotidiennement il remplit, il n'est que de le vouloir pour glaner par milliers pensées, sentences et traits, dont chacun suffirait à consacrer un écrivain.

Contraint par le temps, je veux vous lire de courts passages où vous retrouverez sans peine certaines des idées maîtresses de Maurras sur l'art, la perfection dans l'art et la sagesse athénienne.

Au sujet du peuple d'Athènes :

Il prit plaisir à imaginer les relations stables, permanentes, essentielles. L'esprit philosophique, la promptitude à concevoir l'Universel, pénétrait tous ses arts, principalement la sculpture, la poésie, l'architecture et l'éloquence. Dès qu'il cédait à ce penchant, il se mettait en communion perpétuelle avec le genre humain. A la bonne époque classique, le caractère dominant de tout l'art grec, c'est seulement l'intellectualité ou l'humanité. Les merveilles qui ont mûri sur l'Acropole sont par là devenues propriété, modèle et aliment communs ; le classique, l'attique est plus universel à proportion qu'il est plus sévèrement athénien ; athénien d'une époque et d'un goût mieux purgés de toute influence étrangère. Au bel instant où elle n'a été qu'elle-même, l'Attique fut le genre humain.

Et du rôle primordial de l'intelligence :

Il est bien de sentir qu'une belle colonne dorique, c'est le beau parfait. Il est meilleur de le sentir et de savoir la raison de son sentiment.

Quant à la perfection :

Le beau fruit grec en déhiscence me confessait encore le mystère de son destin. Il me faisait comprendre la signification, le point mystérieux, maximum de vigueur et de densité, qui domine et qui enveloppe le reste ; ce qui semble au-dessus, ce qui semble au-delà, n'est étendu ni accru que de vide pur. L'énorme et le géant ne sont aimés que de la foule : leur boursoufflure se dégonfle, et, en se dégonflant, publie que les grandeurs sont tenues en abrégé dans la perfection.

Enfin, dans la magnifique méditation qui ferme le Livre I^{er}, les profondes remarques qu'on ne relit jamais sans une espèce d'ivresse de la raison :

L'adoration un peu brutale des Romains pour la déesse Rome eut peut-être ce caractère d'égoïsme : hommes d'Etat par-dessus tout, ils mettaient sur l'autel leur œuvre envisagée comme volonté créatrice et comme objet créé. Athènes ne s'adorait point sans la mâle pudeur et l'humilité que prescrit une intelligence profonde. La piété d'Athènes apportait le tempérament naturel à cet orgueil humain, qui est la dernière folie. Morale, religion ou politique, ce qui ne se fonde que sur la volonté des mortels n'est guère plus certain que ce que l'on construit sur leurs bons sentiments. La piété des Attiques a été plus parfaite, parce qu'elle repose sur un fondement moins fragile. Elle prend conscience des auxiliaires secrets qui, en nombre infini, fertilisent notre labeur ; elle conçoit que la part de notre mérite, dans nos victoires les plus belles, est presque nulle, que, tout, en dernière analyse, dépend d'une faveur anonyme des circonstances, et, si l'on aime mieux, d'une grâce mystérieuse. Ainsi les Athéniens, quand ils priaient Pallas, invoquaient le meilleur d'eux-mêmes et en même temps ils invoquaient autre chose qu'eux. La déesse, à laquelle ils faisaient abandon, honneur et hommage d'Athènes, était bien leur propre sagesse, mais fécondée et couronnée des approbations du destin.

Le sentiment agitait toute leur conduite, et c'est la raison qu'ils mirent sur leur autel.

Par un bref détour, nous revenons à la politique. Car Maurras rapportera d'Athènes une nouvelle confirmation de sa doctrine, qui est que la démocratie tue les peuples si ceux-ci ont la folie de la garder au cœur de la Cité. Maurice Barrès s'étonna un jour que son ami eût rapporté du beau voyage une haine si vive du mode de gouvernement dit populaire. Ce qui fit répliquer à Maurras, dans la préface du livre qui nous occupe, que c'est précisément l'étude des démocraties antiques, qui lui a rendu jusqu'à l'évidence sensible que le propre de ce régime est de consommer ce que les périodes d'aristocratie ont produit. Et il écrivait ces lignes prophétiques, (souvenons-nous que nous sommes en 1901) :

Des biens que les générations ont lentement produits et capitalisés, toute démocratie fait un grand feu de joie. Mais une flamme est plus prompte à donner des cendres que le bois du bûcher ne l'avait été à mûrir. L'énormité de notre capital national ne doit pas engendrer de trompeuse sécurité. Etre nationaliste et vouloir la démocratie, c'est vouloir à la fois gaspiller la force française et l'économiser, ce qui est, je crois, l'impossible.

Partout, toujours, nous voyons les problèmes les plus divers ramenés au centre de ses préoccupations, qui est le salut de la Cité.

De même qu'en quelque lieu du monde qu'il mène ses pas, c'est la petite patrie qui hante son souvenir. D'Athènes, il écrit au sujet de sa Provence cette phrase touchante qui peint son âme : *Quelques lieux que je courre, c'est toujours à celui-là que je reviendrai ; c'est là que tout me ramènera, mort ou vif.*



Il n'est peut-être aucun livre de Maurras qui ait eu sur l'élite française une influence égale à *l'Avenir de l'Intelligence*. Il n'en est peut-être aucun où se dévoilent pareillement les cimes ensoleillées de sa pensée.

Le volume est composé de trois parties : *l'Avenir de l'Intelligence*, *Auguste Comte, et le Romanisme Féminin*, suivies de *M^{lle} Monk ou la génération des événements*.

L'Avenir de l'Intelligence est un véritable cri d'alarme. Nous y voyons la situation vraie de l'intelligence dans le monde moderne.

Jusqu'au 18^e siècle, celle-ci s'est bornée à être la parure de la patrie. A partir de cette date, elle s'est dévoyée, elle est sortie follement de son rôle en prétendant régenter la politique. Le malheur a voulu qu'elle réussît à accomplir son dessein. La Révolution de 89 est incontestablement son œuvre. Mais alors, ses forces ont été tournées contre le véritable intérêt national ; elle a été affreusement funeste au pays.

Le 19^e siècle est rempli des erreurs les plus cruelles, des erreurs qui ont coûté un immense gaspillage de richesses matérielles, surtout une effroyable hémorragie du plus beau sang. Ce qui vient confirmer la sentence citée plus haut : *ce n'est pas la méchanceté du cœur des hommes, mais c'est l'erreur de leur esprit qui dispose des plus grands maux*. Mais là ne s'arrête pas l'œuvre stupide : en provoquant l'avènement de la démocratie, l'Intelligence a forgé de ses mains l'instrument de sa servitude. En effet, la démocratie devait fatalement, inéluctablement, être le règne de l'argent. Nous ne savons que trop bien comme la prétendue opinion publique se fabrique, cette déesse crasseuse (...) ! Or, ces deux forces, d'ailleurs inégales, une fois en présence, la plus puissante devait tendre à asservir l'autre. Et c'est ainsi que notre époque démocratique étale un abaissement inouï des valeurs intellectuelles.

L'Intelligence, une longue expérience de l'histoire le démontre, ne peut pas être la première des forces nationales. A plus forte raison, la dictature de l'intelligence est une folle chimère. Si elle veut fuir l'esclavage, il lui faudra conclure alliance avec un autre élément du pouvoir matériel, c'est-à-dire avec une force personnelle, nominative et responsable. L'Intelligence n'a qu'une chance, une seule, de retrouver son honneur : c'est en renonçant à une souveraineté impossible, en révisant les fautes commises, en réparant les dommages dont elle fut coupable, en se mettant au service des traditionnels intérêts de la patrie, en travaillant de toutes ses forces à restaurer l'ordre français. Son unique sauvegarde, c'est un régime politique indépendant de l'argent, c'est la monarchie héréditaire.

C'est pourquoi, disait Maurras, *il lui appartient de mener la réaction du désespoir. L'Intelligence doit se lier à ceux qui essayent de faire quelque chose de beau avant de sombrer. Au nom de la raison et de la nature, conformément aux vieilles lois de l'univers, pour le salut de l'ordre, pour la durée et les progrès d'une civilisation menacée, toutes les espérances flottent sur le navire d'une contre-révolution.*

Ceci, répétons-le, était écrit en 1905. Après vingt-deux ans de labeur et de luttes sans merci, le beau navire flotte, et nous autres, humbles servants du grand pilote, nous pouvons aujourd'hui apercevoir le havre que son génie s'était assigné. Cet achèvement immense, et qui ne sera sans doute complètement apprécié que par nos petits-enfants, c'est à un homme qu'il est dû.



Dans la deuxième partie : *le Romantisme féminin*, il étudie l'art de quatre poétesses : Renée Vivien, Mme Delarue-Mardrus, Mme de Régnier et la Comtesse de Noailles, avec une pénétration, une acuité, qui n'a, je crois, rien d'équivalent dans notre littérature. Pur chef d'œuvre ! Avec quel tact il fustige ses « jolis monstres à têtes de femmes ».

L'esthétique du Caractère, dit-il, est une esthétique essentiellement féminine. Les Grecs, chez qui l'intelligence mâle dominait, lui substituèrent l'esthétique de l'Harmonie. Et le romantisme, en retournant à l'esthétique du Caractère, marquait une régression certaine. Ecoutez comment il le définit :

Le romantisme se connut pour ce qu'il était. Il aima en lui ses qualités de barbare. Etranger, il aima l'étrange. Non seulement il l'accueillit, mais il l'afficha en s'efforçant de déterminer dans le goût public une révolution qui assignât à l'art d'écrire, comme au plaisir de lire, des objets tout à fait nouveaux. Un plaisir de surprise est inséparable du vif sentiment de l'admiration; mais le romantisme changea les facteurs de ce plaisir.

Autrefois, on était émerveillé de la conduite et de la disposition d'un poème. Les effets inattendus ne naissaient point de la nouveauté du sujet choisi. L'indifférence de l'art grec au renouvellement de ses thèmes tragiques ou lyriques lui est reprochée de nos jours, à l'égal d'une infirmité. Les vrais maîtres riraient du besoin maladif qui nous fait exiger de la matière du poème la petite émotion que leur donnait uniquement la manière de la traiter. Pour eux, cette matière était chose commune, et donnée plutôt que trouvée. Dans l'œuvre toute seule devait éclater la distinction de personne du poète. Encore ce poète tirait-il son orgueil et sa force, de la puissance de son génie, non de la qualité singulière de sa nature. En romantisme, le principe est renversé : il faut être un original. Les objets singuliers et rares sont préférés aux beaux objets.

[...]

Si, au lieu de le définir par ses origines ou par ses intentions, on analyse les effets littéraires du romantisme ; si l'on se rappelle qu'il désapprit aux écrivains tout art de composer, qu'il nivela profondément les éléments du discours, qu'il plaça le Mot sur un trône, qu'il chassa la beauté au profit des beautés, ces malheurs se retrouvent, à des degrés divers, dans les livres que nous venons de citer et d'extraire.

Ici, Maurras se rencontre avec Anatole France.

Puisqu'il vient d'être question de cet écrivain, je voudrais par parenthèses, dire quelques mots d'une phrase malheureuse de Jacques Maritain, que ce « critique bienveillant », au dire du Cardinal Charost, a insinué dans sa brochure intitulée *Charles Maurras et le devoir des catholiques*. Maritain, désireux sans doute, après l'éclat de Bordeaux, de ne pas s'égarer dans des éloges compromettants, distribue çà et là quelques reproches condescendants. En particulier, parlant de l'attachement bien connu de Maurras pour un maître cher, il écrit : ... « et cette navrante admiration pour Anatole France ! »... Ce qui s'entend : « Comment, après l'attitude et les œuvres scandaleuses (au sens de l'Eglise) d'A. France, Maurras peut-il louer pareil écrivain ? » Or, Maurras s'est expliqué à fond à ce sujet, non pas une, mais cent fois, et il n'est pas permis d'ignorer les pages délicatement fleuries de son charmant petit volume *A. France, politique et poète*, qui sont d'une netteté absolue. Au surplus, il est notoire que France fut son premier guide, que pendant huit ans, Maurras lui soumit ses essais, que le maître encouragea.



Mais relisons le jugement de Maurras :

Beaucoup s'émurent. Quelques-uns ajoutèrent de la crainte à l'étonnement, et la plupart de ceux contre lesquels étaient ainsi retournés tant d'esprit, de force et de charme, se plaignirent avec amertume et indignation.

Nous sommes quelques-uns qui, depuis vingt-cinq ans, refusons d'opposer la guerre à la guerre et gardons le silence, un silence obstiné, dans ce chœur d'élégies hostiles.

Par pitié ? Oui, peut-être. Mais d'abord par justice. Par le sentiment de justice intellectuelle qui, en 1898, dictait au grand Barrès son hommage direct au maître qu'il avait la tristesse de contredire : — Tout ce que l'on voudra ! mais d'abord, Anatole France a maintenu la langue française.

Et le style. Et le goût. Et l'esprit français.

Nous lui devons bien cet hommage. Et nous le lui devons deux fois, comme Français et comme attachés de tête et de cœur à la tradition de la France.

Ceux qui désirent l'anarchie universelle tendent, ou doivent tendre, à la confusion du langage comme à leur limite logique : qu'ils aient raison de se moquer de cette logique, d'accord ! qu'en témoignant leur gratitude au vieux maître dont l'œuvre florissante, l'exemple vigoureux et clair épargnent au vocabulaire et à la syntaxe, à la langue et à la pensée, le désordre ou la corruption, ces révolutionnaires commettent une inconséquence des plus sages, d'accord aussi ! Mais enfin, ils auraient le droit de refuser ce qu'ils concèdent. C'est un droit que nous n'avons pas, quant à nous. On ne peut pas défendre les colonnes de l'ordre sans vouloir honorer la plus ferme et la plus fine, la plus élégante et la plus robuste, la plus belle et la plus jeune des Cariatides qui décorent la tribune de nos Lettres et de nos Arts. Ce qui déborde des cor-

beilles que soutient son front pur est la fleur du froment des campagnes de la patrie. C'est le grain doré des semences que le pâle avenir sollicite et reçoit des bras généreux du passé. »

On retrouva la même pensée dans l'Avant-Propos au *Chemin de Paradis*.

Que reste-t-il, après cette exquise harmonie, que reste-t-il, je vous le demande, de la phrase apitoyée de M. Maritain ?



Revenons maintenant à *l'Avenir de l'Intelligence*. Vous souvient-il de cette admirable synthèse qu'est la Préface dédiée à René Marc Ferry, où la plus haute pensée politique se revêt de toutes les magnificences du style ?

Heureux qui songe de sang-froid aux profonds changements qui s'opèrent autour de nous ! Je ne suis pas ce contemplateur altissime. ... Voici la vie, l'expérience. Et voici la faiblesse humaine enfin sentie. La sensibilité se mêle à la pensée. Elle organise de profonds retours sur nous-mêmes : ce mécanisme des mœurs modernes qui s'institue ! cette distribution nouvelle des énergies, qui tend à effacer vie moyenne et classes moyennes ! ce char électrique qui passe, redivisant le monde en plèbe et en patriciat ! Il faut être stupide comme un conservateur, ou naïf comme un démocrate, pour ne pas sentir quelles forces tendent à dominer la Terre. Les yeux créés pour voir ont déjà reconnu les deux antiques forces matérielles : l'Or, le Sang.

De l'autorité des princes de notre race, nous avons passé sous la verge des marchands d'or, qui sont d'une autre chair que nous, c'est-à-dire d'une autre Langue et d'une autre pensée. Cet Or est sans doute une représentation de la Force, mais dépourvue de la signature du fort. On peut assassiner le puissant qui abuse : L'Or échappe à la désignation et à la vengeance. Têtu et volatil, il est impersonnel. Son règne est indifféremment celui d'un ami ou d'un ennemi, d'un national ou d'un étranger. Il sert également, sans que rien le trahisse, Paris, Berlin, Jérusalem.

L'Or, divisible à l'infini, est aussi diviseur immense : nulle patrie n'y résista. Je ne méconnaissais point l'utilité de la richesse pour l'individu. L'intérêt de l'homme qui pense peut être d'avoir beaucoup d'or, mais l'intérêt de la pensée est de se rattacher à une patrie libre, telle que la peut seule maintenir l'héritaire vertu du Sang.

Et enfin, la conclusion de la Préface :

Mais rien n'est possible sans la réforme intellectuelle de quelques-uns. Ce petit nombre d'élus doit bien se dire que, si la peste se communique par simple contagion, la santé publique ne se recouvre pas de la même manière. Leurs progrès personnels ne suffiront pas à déterminer un progrès des mœurs. Et d'ailleurs ces favoris, fussent-ils les plus sages et les plus puissants, ne sont que des vivants destinés à mourir un jour ; eux, leurs actes et leurs exemples ne feront jamais qu'un moment dans la vie de leur

race ; leur éclair bienfaisant n'entr'ouvrira la nuit que pour la refermer, s'ils n'essaient d'y concentrer, en des institutions un peu moins éphémères qu'eux, le battement de la minute heureuse qu'ils auront appelée sagesse, mérite, vertu. Seule l'intelligence, durable à l'infini, fait durer le meilleur de nous. Par elle, l'homme s'éternise : son acte bon se continue, se consolide en habitudes qui se renouvellent sans cesse dans les êtres nouveaux qui ouvrent les yeux à la vie. Un beau mouvement se répète, se propage et renaît ainsi indéfiniment. Si l'on veut éviter un individualisme qui ne convient qu'aux protestants, *LA QUESTION MORALE REDEVIENT QUESTION SOCIALE : point de mœurs sans institutions*⁶⁰. Le problème des mœurs doit être ramené sous la dépendance de l'autre problème, et ce dernier, tout politique, se rétablit au premier plan de la réflexion des meilleurs.

Je comprends qu'un être isolé, n'ayant qu'un cerveau et qu'un cœur, qui s'épuisent avec une misérable vitesse, se décourage et, tôt ou tard, désespère du lendemain. Mais une race, une nation sont des substances sensiblement immortelles ! Elles disposent d'une réserve inépuisable de pensées, de cœurs et de corps. Une espérance collective ne peut donc pas être domptée. Chaque touffe tranchée reverdit plus forte et plus belle. Tout désespoir en politique est une sottise absolue.



Tout désespoir en politique est une sottise absolue. L'histoire que Maurras nous conte en fin de volume : *M^{lle} Monk ou la génération des évènements*, est une preuve historique de ce superbe aphorisme.

Comment l'aventureuse M^{lle} de Coigny, la jeune captive d'André Chénier, d'abord convertie à la doctrine monarchique par M. de Boisgelin, y convertit ensuite Talleyrand, ou du moins lui persuada que le retour du frère de Louis XVI seul pouvait sauver la France, cela à une époque où personne ne croyait la restauration bourbonnienne possible ; comment la restauration se fit ; voilà qui publie que les événements ne s'enchaînent pas inéluctablement, par une sorte de déterminisme fatal, mais que les hommes en peuvent changer le cours. Relisons donc avec ferveur la conclusion de Maurras :

« Les allées et venues de M^{lle} de Coigny laissent voir le jeu naturel de l'histoire du monde. Il ne s'agit pas d'être en nombre, mais de choisir un poste d'où attendre les occasions de créer le nombre et le fait. La grande dame déclassée toucha au point sensible les intérêts du premier politique contemporain. Ces passions et ces intérêts, une fois qu'ils sont mis en branle, se recrutent eux-mêmes leurs auxiliaires : courtiers, sergents et partisans. Les foules, les évènements en sont pour ainsi dire, aimantés et polarisés. Dans l'écoulement infini des circonstances sublunaires, un être seul, mais bien muni et bien placé, si, par exemple, il a pour lui la raison, peut ainsi réussir à en dominer des millions d'autres et décider de leur destin. L'audace, l'énergie, la science et l'esprit d'entreprise, ce que l'homme enfin a de propre comptera

60. NDLR. C'est nous qui soulignons.

donc toujours. Un moment vient toujours où le problème du succès est une question de lumières et se réduit à rechercher ce que nos anciens appelaient junctura rerum, le joint où fléchit l'ossature, qui partout ailleurs est rigide, la place où le ressort de l'action va jouer. »



Bien qu'il ne soit pas dans mon dessein d'aborder la doctrine de Maurras, je voudrais tout de même revenir de quelques années en arrière et dire deux mots de cette *Enquête sur la Monarchie*, notre bréviaire politique, que, j'aime à le croire, nul d'entre vous n'ignore.

L'Enquête parut pour la première fois aux Editions de la Gazette de France, en 1900. L'auteur avait donc trente-deux ans. La première édition à grand tirage date de 1909.

Il est remarquable qu'après un quart de siècle, toute la substance de ce grand livre, tant constructive que critique, subsiste ainsi qu'au premier jour. Les assises en étaient si solides, la dialectique si puissante, que personne ne put ni même tenta de la réfuter ; bien mieux, et c'est là le critère définitif, les événements, comme par miracle, vinrent un à un lui apporter leur témoignage. Dans le monde de nos adversaires, il n'est pas un homme de quelque valeur qui ne l'ait lu et médité ; il n'en est pas un qui n'en reconnaisse les singuliers mérites.

Dans l'art subtil de la dialectique, Maurras, nul ne le nie, est hors de pair. Appuyée sur une raison souveraine, servie par une étonnante connaissance de toutes les ressources du langage, procédant d'une méthode logique impeccable, indifférente à tout ce qui n'est pas loyauté, probité intellectuelles absolues, comment ne conquerrait-elle pas les nobles intelligences ? Il est piquant de voir une meute de cuistres ne pas comprendre l'ascendant qu'exerce sur ses disciples notre bon maître...

Maurras précise, dans l'introduction à l'édition de 1916 de *l'Enquête*, la part qui, selon lui, lui revient dans l'élaboration de la doctrine royaliste. Il n'a, dit-il, rien inventé. En effet, d'une part la Monarchie préexistait, et, de l'autre, la tradition de fidélité aux rois s'étant conservée, il n'a eu simplement qu'à recueillir une étincelle. Ce qui était d'autant plus facile, que *l'intelligence de cette tradition* (je cite ses termes) a été constamment gardée par les Princes et certains grands esprits tels que Bonald, Maistre, le Marquis de La Tour du Pin la Charce. Somme toute, son *apport personnel est uniquement de critique et de mise en œuvre*.

Je vous laisse le soin d'apprécier cette humilité. Toutefois, il n'est pas possible de ne pas voir, et nous devons le dire, que c'est précisément la critique et la mise en œuvre de Maurras qui ont ranimé en France l'idée monarchique et rendu possible le retour du Roi. Sans lui, ce qui est aujourd'hui pour une foule grandissante adhésion de l'intelligence et de la volonté, ne serait qu'un sentiment pieux mais parfaitement vain, au cœur d'individus impuissants.

Rendons grâce à ses devanciers, certes, mais saluons en Maurras l'auteur incontestable de la prochaine restauration nationale.



Je m'arrête maintenant à la *Musique Intérieure*.

Il n'est guère douteux, nous avons d'ailleurs ses propres témoignages à ce sujet, que Maurras a toujours regretté que les nécessités de l'ordre public l'obligeassent à délaisser les Muses. On peut, sans forcer le paradoxe, dire que c'est à son corps défendant qu'il est devenu un écrivain politique. Il ne tenait qu'à lui d'être un Prince des Lettres honoré, adulé, un Prince de la Philosophie, dont les paroles fussent comme autant d'oracles tombés de ses lèvres sur les têtes inclinées des belles salonnardes et des consuls chevronnés de la République. Mais, regardant autour de lui, il vit la décadence de son pays jadis le premier sous le ciel, il connut la menace mortelle d'institutions inhumaines, et son grand cœur s'émut. Décidément, il fallait sacrifier ses plaisirs de joueur de flûte et se dévouer à la défense de la Cité. Contre son gré, mais sans balancer, il opta, vous savez comment, en jetant dans la bataille l'immense trésor de son génie.

Désormais, il n'écrira presque plus pour son unique plaisir. Il écrira pour servir. *J'écris pour qu'on me pille*. Admirable parole, qui paraphrase presque la jolie prière des pêcheurs de Provence, qu'il aime tant citer : « Notre père, donnez-nous du poisson assez pour en manger, en donner, en vendre et nous en laisser dérober ». Servir son pays, en servant son roi, sans trêve ni repos, sans autre profit personnel que le risque d'assassinat, telle sera la ligne de conduite de cet homme « amoral » (?!), de cet écrivain « très mauvais » (?!)

S'il est bien vrai que sa haute flamme a purifié notre époque menacée d'aveugle folie, n'oublions pas, n'oublions jamais qu'elle n'est montée si haut qu'en le consumant tout entier.

Et pourtant, Maurras n'a jamais trahi les Muses. En lui, le politique et le poète n'ont pas un instant cessé de cohabiter, et si les nécessités vitales l'ont contraint à se dépenser afin de déga-ger la pensée moderne de sa gangue barbare, il a gardé au plus secret de l'âme un tendre amour pour les belles enchanteuses. Tout au long de sa vie, il compose des poèmes, dont son excessive sévérité n'a hélas ! presque rien laissé survivre. Ce n'est que sur la prière d'amis, surtout de Joachim Gasquet, qu'il consentit à recueillir ce que contient la *Musique intérieure*⁶¹.

61. Quand Charles Maurras n'écrit pas de vers, il en récite. Joachim Gasquet, qui fut son ami, a écrit un jour : « La première fois que j'entendis Maurras réciter des vers, il avait vingt ans. Beau comme Apollon, sous sa flottante chevelure, avec ses yeux dominateurs, il m'apparut dans l'ombre aigüe d'un olivier de notre pays, entre deux cyprès, devant son étang. J'eus l'impression que la lumière chantait. J'ai vu peindre Cézanne, sculpter Rodin, j'ai vu Saint-Saëns à l'orgue et Magallon à la tribune. Mais cette minute radieuse de ma jeunesse est au-dessus de ma mémoire, comme mes poèmes au-dessus de ma vie. La poésie me fut révélée ce jour-là. »

Dans la préface de ce grand ouvrage, Maurras expose l'histoire de *ses chansons*. Parce qu'enfin, dit-il en substance, il y a un certain nombre de personnes qui s'intéressent à moi, qui me comblent de marques de confiance et de dévouement dont je suis un peu confus, et qui, après tout, ont droit de savoir ce qui se passe au fond de ma cervelle. Histoire d'un profond intérêt pour nous, où l'homme apparaît.

Retenons de ce récit qui échappe à toute analyse, quelques points.

Dès sa petite enfance, Maurras fut fêré de mélodie et de rythme. Il adorait les chansons, pourvu toutefois que le sens en fût clair. Mais le charme mélodique s'exerçait dans sa tête (il en était de même chez Moréas). Il jouissait éperdument de la musique, que, par ailleurs, il se refusait à chanter. Devenu grand, puis homme, lui, comme Ronsard et Bellay, avait dès l'adolescence perdu l'usage de l'ouïe - ce qui l'empêcha d'être, comme il le désirait, navigateur - les musiques intérieures ne cessèrent de le hanter. Ceci donne des clartés sur l'art poétique de Maurras, et même sur sa prose. Et ne croyez pas qu'il s'agisse des heures d'oisiveté, ou plutôt de détente, qu'il passe à Martigues ; quittant, chaque matin, à l'aube, l'imprimerie du journal, où il prodigue ses forces, et jusqu'à son domicile de la rue de Verneuil, le chœur mélodieux lui fait cortège. Une strophe aujourd'hui s'élabore, demain une autre, qu'il transcrira plus tard. Ainsi sont nés certains des plus beaux chants de *la Musique Intérieure*.

Quant à ses préférences poétiques, Maurras les a clairement énoncées récemment encore, dans sa plaquette *Lorsque Hugo eut les cent ans* ; la hiérarchie qu'il établit illustre à souhait ses goûts, son idéal. Ami de la perfection grecque, admirateur de la raison de notre grand siècle, donc ennemi du démesuré, du colossal, de l'inflation verbale, de l'original à tout prix, il place au sommet Racine et La Fontaine, au deuxième plan Ronsard, Villon et André Chénier, et seulement après, les grands romantiques. Il n'a pas, ou il a peu, de tendresse pour Baudelaire, contrairement à Léon Daudet pour qui le père des *Fleurs du Mal* mérite la palme parmi les poètes du 19^e siècle. Mais en ce qui concerne Mistral, Maurras et Daudet sont d'accord pour l'élever au rang suprême, aux côtés des maîtres universels : Virgile, Dante et Goethe.

Pour ce qui est des contemporains vivants, et ceci donne la mesure de sa liberté de jugement, s'il prise le haut talent d'un Raymond de la Tailhède, il place au premier rang Raoul Ponchon, dont la spontanéité, la fantaisie, la truculence, la grâce, alliées à la plus sûre maîtrise, sont un régal de l'esprit.

Je ne peux pas m'étendre sur les réflexions qu'il consacre à la prosodie. Je signale en passant que la poésie pure, chère à M. l'abbé Brémond, n'a point son aveu. Aussi savante qu'elle le soit, la musique des mots, élément important, mais secondaire, de la matière poétique, n'en saurait être l'élément unique. Il n'en reste pas moins que le poème est un chant.

Il faut donc rimer, non pas pour l'œil, mais pour l'oreille. Il ne faut donc pas laisser perdre le charme de l'e muet. Par ailleurs, et pourvu que soit atteint l'accord harmonieux entre la musique, le rythme et la pensée, pleine liberté quant au mètre. Enfin, de l'imagination, de la sensibilité, de la fantaisie, mais, comme dit Daudet, sous la coupole suprême de la raison.

En poésie comme en politique, Maurras, vous le voyez, est à la fois traditionnel et hardi.



Dans le bureau de Maurras, rue du Boccador, le soir de son élection à l'*Académie française*, le 9 juin 1938. de gauche à droite : Georges Calzant, secrétaire général des Camelots du Roi, François de Lassus Saint-Geniès, président de la Ligue d'Action française, Léon Daudet et Charles Maurras, co-directeurs du journal, Maurice Pujo, rédacteur en chef, Henri Massis, George Gaudy.

DESTINÉE

*Tu naquis le jour de la lune
Et sous le signe des combats,
Le soleil n'en finissait pas
De se lever sur ta lagune.*

*Le vent d'ouest au seuil béant
De ta maison sur le rivage
Vint moduler son cri sauvage
Et les appels de l'Océan.*

*Mais tu n'as pas quitté ton île
Ni fait bataille sur la mer :
Jamais la gloire du vrai fer
N'a brillé dans ta main débile.*

*Tu ne peux être matelot
Que d'imaginaires espaces
Où, plus qu'ailleurs, l'aube fugace
Est lente à poindre sous le flot.*

*Darde au zénith la flamme torse
Des volontés de ton destin
Dans les angoisses du Matin
Quelle Nuit lente use ta force !*

La Musique intérieure.



LE CYPRÈS

*Jours appesantis d'un souvenir sombre,
Tout me fait trop mal :
Ensevelissons nos restes à l'ombre
Du cyprès natal.*

*O roi des jardins de pampre et d'olive,
De roses vêtu,
Orgueil et pudeur de l'âme plaintive,
De moi voudras-tu ?*

*Tu m'as vu tenter d'amollir la roche :
Mon gémissement
Pressa du plus vain de tous les reproches
Le dur élément.*

*Mais, qu'il t'en souviennne ! à l'humble défaite
De ma longue erreur,
Nulle cruauté qui broyât ma tête
N'a dompté mon cœur,*

*Et, bien qu'aux réseaux de l'Enchanteresse
Fut lié mon sort,
J'ai la liberté des seules richesses :
L'honneur et la mort.*

*Tu peux m'accorder la paix de ton ombre,
Ami fier et pur,
Et m'incorporer à ton signe sombre
Debout dans l'azur.*

La Musique intérieure.



Cet extrait de

LA DÉCOUVERTE

« *quore mors immatura ...* »

Lucrèce

.....
*La vie entière m'apparut,
Sa vérité, son amertume
Et, quelque lieu que l'on ait couru,
Cette douceur qui la parfume :*

*Enfant trop vif, adolescent
Que les disgrâces endurcirent,
A mon automne enfin je sens
Cette douceur qui me déchire.*

*Presque à la veille d'être au port
Où s'apaise le cœur des hommes,
Je ne crois plus les pauvres morts
Mieux partagés que nous ne sommes.*

*Je ne conduis vers mon tombeau
Regret, désir, ni même envie,
Mais j'y renverse le flambeau
D'une espérance inassouvie..*

La Musique intérieure.



Créé par l'art et la philosophie, romain par la politique, mais français par toutes les fibres, c'est de Maurras qu'on pourrait dire, plus justement encore que d'Anatole France, qu'il est « la plus fine fleur du génie latin ».

Certain prélat, tristement fameux, a dit de lui en se signant avec onction, que d'aucuns le considéraient comme un phare. N'en déplaise à Son Eminence, nous prendrons très volontiers à notre compte ce terme d'une pertinence parfaite.

Lumière de saine beauté pour les hommes, lumière de vie pour les nations, phare éblouissant et salutaire, tel est bien en effet notre Charles Maurras, gloire impérissable de la Patrie.

Albert André Algoud

*N'importe quel soleil par les routes lactées
M'induisse à mes destins, satellite inconnu,
O MERE, écoute-moi, qui t'ai seule écoutée,
Pose tes belles mains sur mon cœur mis à nu !*

Charles Maurras
A la Terre-Mère

François Marie ALGOUD

France Notre seule Patrie

Désespérer ? Quelle démente !
Alfred DROIN

*Pour le meilleur et pour le pire
nous sommes liés à la patrie*
Pierre BOUTANG

 EDITIONS
DE CHIRE



Se reporter au sommaire de cet ouvrage : pages 194 et suivantes.

*De toutes les libertés humaines,
la plus précieuse est
l'indépendance de la Patrie*

LA PATRIE

*Une Patrie est un syndicat de familles composé par l'histoire et
la géographie ; son principe exclut le principe de la liberté des individus,
de leur égalité, mais elle implique, en revanche, une fraternité réelle, profonde, organique,
reconnue par les lois, vérifiée par les mœurs, et dont
le pourtour des frontières fait le signe matériel.⁶²*



*L'honneur, la charge, les devoirs d'une Patrie si belle,
sont des grâces imméritées.
Pour être Français et non Huron,
je me suis donné la peine de naître.⁶³*



Revenons à la Patrie.

Voyons ce que le Maître en dit :

Non, il n'est pas vrai, comme le croient les Hugo ou les Jaurès, que l'homme devienne plus homme en devenant moins Français. Nous savons maintenant qu'en devenant moins Français, il risque de devenir (par exemple) plus Russe. Pour le meilleur ou pour le pire, nous sommes liés à la Patrie.

Rien ne s'explicite mieux que ce *Testament moral et politique* de Pierre David, héros juif d'*Action française* :

Mamers, 26 octobre 1915.

« Merci, cher Maître, du fond du cœur, pour la force morale que votre enseignement m'aura donnée pour affronter la glorieuse épreuve. Je suis un inconnu pour vous et je suis venu à vous de bien loin. Né d'une famille juive, je me suis senti complètement détaché de la tradition juive, complètement Français. Il m'a suffi d'être un bon Français et d'être logique avec moi-même pour adopter les doctrines de l'Action française dans toutes leurs conséquences. A l'heure où vous lirez ces lignes, qui ne doivent vous parvenir que si je meurs,

62. Charles Maurras, *Œuvres capitales*, T. II, p. 264.

63. *Op. cit.* p. 248.

j'aurai définitivement acquis, en mêlant mon sang à celui des plus vieilles familles de France, la nationalité que je revendique. Grâce à vous j'aurai compris la nécessité et la beauté de ce baptême. Grâce aux fortes méditations que votre pensée m'aura inspirées, la Patrie et la Famille seront devenues pour moi de puissantes réalités dans lesquelles les personnes considérées individuellement ne sont que des sortes d'abstractions, et une âpre joie se mêlera à mes dernières souffrances physiques et morales, en pensant que je les voue à la défense de la Patrie et à l'enrichissement du patrimoine moral de ma Famille. C'est de cela que je voulais vous exprimer ma suprême reconnaissance. » Pierre David, chasseur au 4^{ème} bataillon.⁶⁴



*De tous les cercles humains des communautés temporelles, celui de la Patrie reste le plus solide, le plus étendu, celui dont les rayons sont aussi les plus pénétrants.*⁶⁵



(La Patrie) demeure, depuis la fin de la République chrétienne au XVI^e siècle, le seul cercle étendu et solide auquel peuvent se cramponner les autres communautés humaines. Par-dessus, ajoutez toutes les alliances, toutes les ententes, tous les traités que vous voudrez. Il n'y a pas de communauté internationale dans l'état religieux et moral du monde parce qu'il ne peut pas y en avoir.



*... Une Patrie, ce sont des champs, des murs, des tours et des maisons ; ce sont des autels et des tombeaux ; ce sont des hommes vivants, père, mère et frères, des enfants qui jouent aux jardins, des paysans qui font du blé, des jardiniers qui font des roses, des marchands, des artisans, des ouvriers, des soldats, il n'y a rien au monde de plus concret...*⁶⁶



*La fidélité à la Patrie et à la Nation doit être envisagée non comme mythe ou mystique, mais tout bonnement comme vrai. Vérité démontrée, vérité toujours démontrable, ne se lassait pas de redire le vieil Auguste Comte.*⁶⁷



64. *Tombeaux* (Nouvelle Librairie Nationale, 1921).

65. *L'Action française*, 13 juillet 1943.

66. Charles Maurras, *Votre bel aujourd'hui* (Arthème Fayard, Paris, 1953), p. 61.

67. *L'Action française*, 1^{er} février 1943.

Il ne faut raisonner des « patries » ou de « la Patrie » qu'avec précaution, c'est-à-dire en prenant garde de ne pas concevoir tous les « patriotismes » sur le type d'un seul, comme s'ils étaient de même force et de même droit.



POUR LA PATRIE, POUR L'UNION SACREE. - L'enthousiasme a des conditions. Il ne suffit pas de dire : « Soyons enthousiastes, il faut l'être, enthousiasmons-nous », pour éprouver les effets de ce beau sentiment.

D'après l'étymologie, l'enthousiasme suppose et appelle le Dieu dans l'Homme.

Il reste donc possible de le nommer et même de le célébrer abondamment sans le rendre présent. Il vient ou ne vient pas. Et, l'expérience nous en instruit, il ne peut pas venir sans médiation de motifs et de raisons qui soient à sa mesure. On consent au feu du bûcher pourvu qu'il en vaille la peine. L'on s'y précipite même avec joie pour la volonté et pour l'amour d'une idée digne de ce feu.

Plus, donc, sera épurée, sublimée et rectifiée cette idée, plus un enthousiasme naturel aura chance de se dégager. Quelle idée ? L'idée de la France. Autant dire la notion la plus étendue à laquelle des Français puissent offrir la somme générale de leur effort et, à la limite, un sacrifice total. Ce qui fait que, du point où nous sommes, en vue de la garde et de la protection de tous nos trésors menacés, il n'est rien qui importe plus que de dégager, à son maximum de vérité et de simplicité, l'intérêt de la vie ou de la survivance de la nation. Ce qu'il y a de tragique, aujourd'hui, dans son destin, peut aussi, compris et senti, créer les forces de la réaction correspondante. La passion qui doit s'élever des cœurs anxieux sera d'autant plus haute qu'elle brûlera des substances plus nobles que leur auront accordées les esprits.

[...]

On cherche. On trouve, la Patrie : raison, couverture et rempart de tous les autres biens. Il n'est plus qu'elle, dans l'ordre du visible et du tangible. Encore la faut-il concevoir en toute lumière, dégagée de ce qui n'est point le disque et l'orbe de son essence, car les esprits, les cœurs ont subi les épreuves de trop de nuées, de fumées et de faux semblants : leur candeur, céleste ou terrestre ne s'y prête plus.⁶⁸



La Patrie est une société naturelle, ou ce qui revient absolument au même, historique. Son caractère décisif est la naissance. On ne choisit pas plus sa patrie - la terre de ses pères - que l'on ne choisit son père et sa mère. On naît Français par le hasard de la naissance, comme on peut naître Montmorency ou Bourbon. C'est avant tout un phénomène d'hérédité.⁶⁹

⁶⁸. *L'Action française*, 21 mai 1940.

⁶⁹. *Œuvres capitales*, op.cit., p. 449.



Quand elle n'est plus qu'une âme sans siège physique et sans un corps de chair où se retrouver, la Patrie se dépense et s'épuise avec une pitoyable rapidité.⁷⁰



Car notre bien le plus fort est celui de la France, notre intérêt le plus pressant est de rester Français.⁷¹



La Patrie sans les dieux, la France sans l'invocation au Dieu qui aima les Français, sont des concepts dégénérés. Combien nos pères étaient plus heureux d'unir à l'enthousiasme pour cette terre de leur tombe et de leur berceau leurs belles espérances d'un céleste asile éternel !

En effet, comme le reconnaît le « Catéchisme de l'Eglise catholique », « l'amour et le service de la patrie relèvent du devoir de reconnaissance et de l'ordre de la charité » (article 2239).



Les conditions spéciales de la République en France tendent à disputer à la Patrie sa primauté, même dans le cœur des républicains patriotes. Ne sont pas bons républicains ceux qui préfèrent quelque chose à la République, ceux qui ne mettent pas la République au-dessus du pays. Il y a des régimes qui stimulent et fécondent les talents et les vertus : celui-ci les déchire et les écartèle par l'opposition qu'il impose entre la Patrie et lui⁷².



Le patriotisme n'est pas seulement un devoir. C'est un plaisir. « Pour ma part, disait Ulysse, aux bons Phéaciens, je ne sais rien de plus agréable à l'homme que sa Patrie. » Il le disait d'un pauvre rocher sur la mer. Comment parlerons-nous de la nôtre ? En est-il de plus belle, ni de plus convoitée, plus digne d'être défendue ? Qui, un jour, se penchant dans l'embrasure d'une haute colline ou vers quelque vallon ouvrant sur le fleuve et la mer, ne s'est pas arrêté, suspendu, presque sidéré par un chœur imprévu de couleurs et de formes demi-divines ? Qui n'a cru voir sa Galatée ?⁷³

70. *Sans la Muraille des Cypres...*, p. 83.

71. *Op. cit.* p. 88.

72. *Œuvres capitales, op.cit.*, p. 449.

73. L'une des Néréides, aimée de Polyphème ; elle lui préféra le berger Acis, que Polyphème écrasa sous un roc.



Un patriotisme basque, breton ou provençal est d'abord un « patriotisme » : il part de la « terre » natale, il implique le sens et le culte homogène des premiers cercles concentriques de cette patrie ; les gradations qui lui sont inhérentes le conduisent naturellement du champ au village, du village à la ville, en demandant de place en place le secours, le soutien, le service et l'appui fraternel supérieurs. Que ce patriotisme primaire ou secondaire aspire à des villages actifs, peuplés, regorgeant de peuple et de biens, cela veut aussi une Patrie nationale saine et libre, un État central indépendant et bien défendu : ni Marseille, ni Saint-Jean-de-Luz ne sont gaillards quand Paris est pris⁷⁴.



La petite Patrie ! On sait que Mistral n'aimait pas beaucoup ce mot. C'est qu'on l'appliquait de son temps, à des Patries aussi vastes que la Provence ou le Languedoc. Le mot est d'une justesse absolue quand il désigne la ville dans la province, ou dans la ville le quartier.



En travaillant à la reconstruction de la ville ou de la province, on travaille à reconstituer une nation.



Le plus pauvre a sa famille, sa langue, ses traditions, sa règle morale, sa patrie, son école, sa religion, son art, son métier, toutes choses auxquelles sa volonté et son mérite ne sont pour rien, véritables dons gratuits de la fortune. Qu'il les transmette purs à ses successeurs, ils ne seront pas plus que lui des dés hérités. Mais il peut faire plus pour eux, il peut étendre, accroître, perfectionner ce qu'il a reçu, et là doit, certes, intervenir la Communauté pour prodiguer à l'effort, au travail, à l'épargne, à l'invention de cette unité humaine, tous les concours possibles, à proportion que la protection en est mieux méritée.



Rien n'est plus nécessaire au champ et à celui qui le travaille, à la maison et à celui qui l'habite, que le lointain rempart qui doit les protéger, rien n'est plus important que de maintenir ce rempart en bon état, bien garni de guerriers et de munitions, lui-même posé, défendu et éclairé par une politique vigilante.

Qui n'y prend garde livre tout, immeuble, meubles, et se condamne soi-même aux plus douloureuses migrations.

74. Jarres de Biot (Edition Lanaue de Tartas), p. 55.



On réagit contre son temps. On n'échappe point à sa terre. Elle modèle l'âme, et elle la compose.



Le vieux toit qui m'abrite et le sol qui me recouvrira quelque jour, peuvent renchérir ou tomber au-dessous de zéro, ils ont pour moi tous les prix et n'en ont aucun.



Nous mettons la France avant tout et, au service de la France, nous nous efforçons de placer des vues justes et des idées vraies.

Naître en France et de vieux sang français, alors même qu'on y procède du dernier des déshérités, c'est encore naître possesseur d'un capital immense et d'un privilège sacré. C'est porter avec soi, en soi, un titre d'héritage. C'est acquérir des possibilités de progrès moral et matériel qui n'ont été données avec cette abondance aux fils d'aucune autre nation.

Les longues durées historiques méritent, dans le passé, une admiration studieuse ; dans le présent, notre dévouement filial. Qu'il y ait une France, que la France subsiste, que ce trésor territorial, intellectuel et moral soit descendu, à travers les siècles, jusqu'à nous, c'est un bienfait que tout citoyen et tout homme digne de ce nom doivent s'attacher à prolonger et à perpétuer. Que la fin de chacun soit inévitable, les ouvriers de la société future ont le devoir de travailler à l'avenir, non, comme on nous le fait dire avec une rare sottise, d'après les anciens plans, mais sur des plans conformes à ces grandes lois éternelles qui permirent aux anciens plans d'être suivis.

L'assise de la nation française n'est très puissante, le dépôt de nos traditions s'est accumulé dans la race et dans le pays que parce que la France existe autrement que par une trentaine et une quarantaine de millions de têtes vivantes. Quarante millions d'hommes vivants, soit, mais un milliard d'hommes morts. La vraie assise, la voilà.

Ainsi est-il pris conscience de l'immense capital matériel et moral, indivis, vivant et vital, qui doit être gardé aux Français d'aujourd'hui et même aux Français de demain et d'après demain. Cette précieuse avance héréditaire attachée au nom de Français est unanimement jugée digne d'être défendue et sauvée avec ce qui la protège et la développe. Le mauvais rêve de l'égalité des hommes ou des peuples s'y oppose inutilement : lui aussi, le bien de la France est « sacré ».

La nécessité de tenir et de sauver ce fruit du labeur de nos morts peut donc servir à démêler ce qu'il est licite de commander et d'interdire, d'exclure et de garder. Où la volonté sans qualité du souverain électeur tend à provoquer une risée universelle, le Bien public, l'Intérêt national, est quelque chose qui, en France,

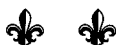
reçoit l'autorité des intelligences bien faites, le respect des cœurs bien placés. La raison et le sentiment se rencontrent et se confortent dans l'implicite ou explicite formule d'un commandement qui serait :

« Si tu veux que la France vive, il faut vouloir ceci ou cela. »



Pour bien voir que les réflexions et les conclusions de Charles Maurras rejoignent celles auxquelles a abouti Socrate, rappelons ce que celui-ci disait à Criton lorsque ce dernier venait lui faire visite dans sa geôle. Socrate et Maurras prononcent des mot immortels :

« Ta sagesse te laisse-t-elle méconnaître qu'il faut honorer sa patrie plus encore qu'une mère et qu'un père et que tous les ancêtres ; qu'elle est plus respectable, plus sacrée, plus haute qu'eux aux yeux des dieux et des hommes sensés ; qu'il faut avoir plus de vénération, de soumission, de complaisance pour elle, même irritée, que pour un père ; qu'il faut ou la persuader de changer d'idée, ou lui céder et faire ce qu'elle ordonne, souffrir même sans murmure ce qu'elle veut qu'on souffre, se laisser au besoin frapper, enchaîner ou mener au combat pour y être blessé ou tué ? »



ANNEXE

Aimer la France pour elle-même

(et non en raison de l'idéologie qu'on veut lui imposer)

Maintenant, petit à petit, la vieille et détestable réticence d'Arthur Ranc : « La France, MAIS la France de la Révolution »⁷⁵, au lieu de la France tout court, ralentit sa conquête et cesse de causer ses ravages. Et l'exemple le plus frappant de nos saisons⁷⁶ reste bien celui du Parti Communiste « Français », pratiquant la défection et le sabotage au détriment de la Patrie en guerre, collaborant ensuite avec l'envahisseur jusqu'au jour où ce dernier s'en prit à l'Union Soviétique, et pour finir se retournant contre les occupants, non par patriotisme, mais pour obéir à la consigne de Moscou.

Evidente aujourd'hui, - et d'ailleurs depuis toujours pour les clairvoyants, - cette attitude était déjà devenue sensible à quelques regards attentifs, il y a quatre ou cinq ans, puisqu'un annaliste aussi détaché que M. Adrien Dansette a su dès 1946 distinguer, parmi les insurgés de 1944, ceux qui « se battaient moins contre l'Allemagne et son peuple guerrier que contre une philosophie » et « ne veulent aimer qu'un pays conforme à leur idéal »⁷⁷.

A vrai dire, le reproche n'atteint pas rien que les « résistants » d'obédience stalinienne : il tombe à pic sur tous ceux qui, plutôt que de lutter pour libérer le sol national du joug étranger, participèrent au combat en fonction de leur préjugé démocratique.

Dissipées les premières ivresses de la délivrance, toute une catégorie de « résistants » a donc singulièrement déchanté. C'est à elle que nous voudrions dédier ces passages d'un livre déjà ancien.

Le langage qu'un maître avait tenu aux républicains d'alors s'applique à merveille aux « patriotes » vrais de 1951 : là où l'auteur écrivait Démocratie, Humanité, Révolution, il ne sera même pas nécessaire d'effacer l'un de ces mots pour le remplacer par un autre il suffira de leur ajouter celui de Résistance :

Certes, il faut que la Patrie se conduise justement... Mais ce n'est pas ce problème qui se pose quand il s'agit d'envisager ou de pratiquer le patriotisme, c'est la question de l'être de la Patrie, le problème de sa vie ou de sa mort. Pour être juste (ou injuste), il faut d'abord qu'elle soit...

Une fois qu'on est tombé d'accord de la nature du patriotisme français, le raisonnement se simplifie,

75. Charles Maurras, *Enquête sur la Monarchie* (Nouvelle Librairie Nationale, édition définitive, 1924), page 11.

76. C'est-à-dire l'époque où vit le signataire de ce texte.

77. Adrien Dansette, *Histoire de la Libération de Paris* (Librairie Arthème Fayard, nouvelle édition, 1947), pages 18 et 20.

s'abrège et se réduit aux termes de celui que nous avons dû tenir à tant de radicaux patriotes, de patriotes anarchistes et socialistes entre 1898 et 1900 :

— Peu importe que vous ayez amalgamé à votre patriotisme d'autres idées. Il est naturel qu'ayant ces idées humanitaires, radicales, maçonniques, vous les ayez mises bien d'accord avec votre patriotisme. Vous avez identifié la démocratie et la France. Ainsi l'idée de Démocratie ou de Révolution a servi à porter votre patriotisme à ce degré de généreuse incandescence qui fera de vous des héros. Tout cela établit votre bonne foi : bonne foi dans le vrai peut-être, mais peut-être aussi bonne foi dans le faux. La question de sincérité n'est même pas effleurée ici, loin qu'on la conteste !

Ce qu'il faut savoir, c'est si la démocratie elle-même, dans sa réalité, par ses institutions et par son esprit général, confère à la nation de la force ou de la faiblesse, de la solidité ou de l'ébranlement, de la durée et de la stabilité, - ou tout le contraire ; de la fraternité civile et de la paix intérieure, - ou le déchirement des factions joint au risque fréquent des conflits armés avec l'étranger.

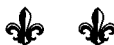
Et là, on n'est plus dans les intentions. On est dans les faits...

Comment accorder l'admiration ou la simple fidélité de patriotes comme vous à un régime qui diminue ainsi la Patrie ?⁷⁸

Sur l'actualité d'une telle démonstration, inutile d'insister.

- Que ceux qui aiment la France pour elle-même, - il n'est pas défendu de la vouloir meilleure, il n'est pas permis de la souhaiter autre, - ne tardent donc plus à changer de thérapeutique et s'en remettent de son salut au seul « régime » qui puisse nous rendre le goût du sourire partagé et nous remettre sur pieds : la Monarchie.

... En commençant par ne pas maintenir « à l'ombre » le bon médecin, (Charles Maurras alors incarcéré) qui a si parfaitement diagnostiqué les maux et dicté la cure.⁷⁹



78. Charles Maurras, *Les Lumières de la Patrie* (Capitole, 1931), pp. 38, 79, 80 et 83, texte de 1916.

79. Roger Joseph, *Vers la clémence ou vers la justice. Jalons* (Orléans 1951) pp. 58, 59.

Notre Patrie



Notre Patrie à nous,
c'est nos villages, nos autels,
nos tombeaux, tout ce que
nos pères ont aimé devant nous.
Notre Patrie, c'est notre Foi,
notre Terre, notre Roi.
Mais leur Patrie à eux,
Qu'est-ce que c'est ?
Vous le comprenez, vous ?
Ils veulent détruire les coutumes,
l'ordre, la tradition.

Alors, qu'est-ce que cette Patrie
narguante du passé, sans fidélité, sans amour ?
Cette Patrie de billebaude et d'irrégion ?
Pour eux, la Patrie semble n'être qu'une idée,
pour nous, elle est une terre.
Ils l'ont dans le cerveau ;
nous, nous l'avons sous les pieds, c'est plus solide !
Et il est vieux comme le diab'
leur monde qu'ils disent nouveau
et qu'ils veulent fonder dans l'absence de Dieu...
On nous dit que nous sommes les suppôts
des vieilles superstitions... Faut rire !
Mais en face de ces démons
qui renaissent de siècle en siècle,
sommes une jeunesse, Messieurs !
Sommes la jeunesse de Dieu. La jeunesse de fidélité !

Chevalier de CHARETTE

ON NE DÉCIDE PAS LA MORT DE SA PATRIE pour mieux lui marquer son amour⁸⁰

Si j'avais pu souhaiter la chute de la démocratie au prix de la ruine de la patrie, est-ce que je me serais donné tant de peine pour renverser la démocratie ? Il m'aurait suffi de la laisser faire, au lieu de m'efforcer à limiter ses dégâts en la combattant. Il aurait suffi de la laisser courir là où elle courrait d'elle-même : au désarmement, à la démilitarisation et à la dénationalisation de la France, qui sont les voies directes, les pentes verticales à la défaite et à la débâcle ! Au lieu de m'opposer de toute mon âme à cette guerre perdue d'avance, j'y aurais poussé, comme dans le même cas, j'aurais dû pousser à d'autres guerres en 1936, en 1938, guerres que j'ai empêchées, avec mes amis, parce que nous mettions la France au-dessus de tout (Déclaration de Ch. Maurras au procès de Lyon, janvier 1945, in C.D.P.C., fasc. 18, p. 265.)

80. Lire *Le Patriotisme ne doit pas tuer la Patrie* (La seule France, 1947).

CELLES QUI FONT LA PATRIE

— *Les Mères ! Les Mères ! Cela sonne de façon étrange... Le son aura été trouvé plus étrange encore de nos jours... Au temps de Faust, les Mères étaient des déesses philosophiques auxquelles il rapportait les causes et les fins du monde vivant, ses principes de progrès et de dépression. Nos contemporains ont vécu systématiquement en dehors de ce cycle des causalités : l'idée qu'ils se font de l'homme ne signifie presque plus qu'un solitaire aux prises avec d'autres solitaires de sa taille et de sa couleur, tous supposés aussi lointains les uns des autres que le sont les îles du ciel. Haute prétention de chétifs atomes ! Ils se sont produits sans parents, et rien ne leur est fraternel. Leur « Code de lois » est fait pour un citoyen « né enfant trouvé et mort célibataire ». Le jargon menteur de leur politique parle seul de communauté. Combien y croient ?*

Les Mères ! Les Mères !... Où donc ai-je vu ce groupe, beau et gracieux, où l'on ne sait qui importe le plus, la mère ou l'enfant. Ce n'est pas un tableau de maître. Ce n'est pas un chromo. Un rayon de soleil lancé à propos avait parfaitement inscrit sur trois petites plaques sensibles, l'esprit, le sens, l'idée archétypique de millions et millions d'images analogues qui sortent en tumulte du livre ouvert de la vie. Nous les avons tous vues. Celles-ci me les résumaient. Oui, une jeune femme et son petit enfant. Il est tenu, mais il la tient. Elle le serre dans ses bras, contre l'épaule, sur son sein, de toute elle. Il siège comme un roi sur le trône tiède et vivant des belles mains qui le caressent et qu'il cache à demi. Elle en resploit de bonheur. Mais voilà qu'il s'échappe ! Changement à vue. Ce qui s'ouvrait en elle avec des certitudes de fleur et de fruit, s'est voilé, rétracté. Inquiétude ? Crainte ? A-t-il eu un caprice ? Court-il un risque ? Non. L'absence seule ! Il n'est plus là. Rien d'autre, et l'anxiété physique, le resserrement matériel, le vent de l'ombre sur les lumières. Cette rose de la mi-mai n'a perdu ni sa grâce ni sa couleur, mais elle a déposé ce que rayonnait l'expansion et l'élan de l'être secret. Elle a dévêtu la robe d'or des féeries. Mais voilà, l'enfant lui revient, il rentre où il faut, se rassemble où il est attendu : le flambeau des yeux se rallume, la joie du rire est remontée aux lèvres de la jeune mère, épanouie de la pointe des pieds au buisson de la chevelure ! Ces trois photos font imaginer vingt et mille retours de scènes pareilles : qu'elle le perde de nouveau, qu'il revienne, qu'il lui soit arraché encore, ce seront les mêmes phrases d'abondance plénière et d'appauvrissement, de spoliation et de gloire et chacune attestant dans l'amour maternel, suprême loi du monde, de si fortes douceurs et des voluptés si puissantes que Mme Pampille⁸¹ en est presque venue à refuser aux mères héroïques un droit quelconque à être récompensées du dehors, - si (refrain) le cœur est mis dans leur jeu, comme il l'est à peu près toujours.

On a beaucoup dit que l'âme de la jeune fille était pétrie d'un anarchisme pur et parfait, quand la maternité excelle à en tirer une créature conservatrice, ordonnée, traditionnelle, la reine active et vigilante, qui incarne tous les soucis de son foyer. Ce n'est pas tout à fait aussi simple. Il existe également une

81. Madame Léon Daudet

anarchie sans frein à laquelle une mère se livre en secret, éperdument, dans l'unique société de son fils.

Ah ! par exemple, ici, distinguons bien, ou plutôt limitons ce que je vais dire. Disons que cela est vrai jusqu'au point, au point précis, où les chers intérêts de son bien à lui, de son avenir, de son éducation à lui, se trouveraient exposés et mis en danger. Là est la limite de feu. Mais, jusque là, jamais au-delà, il est très fréquent qu'elle vive avec ce petit être dans une liberté absolue et farouche dont l'un et l'autre ont seuls l'idée. Elle lui dit tout ce qui lui passe par la tête. Elle lui confie tout ce qui lui vient à la bouche, entre ses baisers, de fantaisiste ou capricieux, sûre d'être comprise ou de n'être pas contredite, abandonnée à tout ce qu'elle a de vrai, de vif, de natal. Si, par exemple, elle ne chante jamais ou seulement à demi voix, elle chantera devant lui et à tue-tête, elle y mêlera des secrets que son mari ignore, communiquera des pensées inouïes, qui ne sont qu'entre elle et le petit ami confident dont elle restera aussi l'arbitre et le dieu.

Pour peu que l'enfant soit précoce, il gardera toute sa vie une trace de ce qu'il aura pu saisir ou surprendre de ces communications exaltées que, seules, modèrent les forces gémées de la raison et de l'amour, ambitions, rêveries, prévisions, quelquefois prophéties vérifiées, bien que perdues de vue dans le cours des années ultérieures que le petit homme vivra. Elles lui reviennent un jour, brusquement : « Tiens ! Tu as voulu ceci ! Et tu l'as eu ! Qui te l'a dit ? — Eh ! c'est ta mère ! Et tu avais quatre ans !... » C'est autrement vrai que du Freud.

Comment n'a-t-on pas décrit plus souvent ces états d'ivresse lyrique propres à l'intimité de l'amour maternel ? Elles font corps avec les heures de la petite enfance et chacun peut les retrouver s'il y veut réfléchir.

Sans doute, on ne met pas au monde et l'on n'élève pas quatorze ou quinze enfants à ce régime de bacchanale unipare, qui paraît à peine extensible à deux ou trois têtes de filles ou de garçons. Néanmoins, le temps de l'homme mortel est si parfaitement divisible, le cœur de la mère est si grand, que bien des émotions et des expériences y peuvent tenir : à l'aise ou non, on doit pouvoir y loger beaucoup de l'essentiel de ce que je dis.

Il y a près d'un quart de siècle, sur la fin de l'autre guerre, j'eus l'honneur d'approcher une femme de la plus haute distinction d'âme et d'esprit. Mariée à un officier combattant, mère d'un autre combattant sur le front, elle vivait dans une maison de la banlieue parisienne avec la troupe de ses derniers enfants, qu'elle élevait dans les plus nobles idées de la patrie et de la foi, on devine avec quelle angoisse de tous les jours. Cruellement malade, elle ne fléchissait pas, sans arrêt à son œuvre, à sa leçon, à son exemple. Je ne savais rien d'elle. Mais, monsieur, m'avait dit tout à coup une lettre d'écriture inconnue, adressée à l'Action française, votre journal est le seul que je puisse lire ; il soutient mon moral, parce qu'il explique le pourquoi de nos sacrifices. Répondrez-vous à une question que je voudrais vous poser ?... Je résume de mémoire, bien lourdement, car les termes de la requête étaient si aigus, leur ton si grave, avec une vie des mots si poignante, que je suivis mon démon ou plutôt mon bon ange en gribouillant une réponse ; et je fus largement récompensé par la valeur du dialogue épistolaire qui s'enga-

gea pour plusieurs saisons. Spirituelle, enjouée, ma correspondante révélait aussi les beaux dons de l'intelligence et de l'art d'écrire. Quelle mélancolie et quelle ironie que son nom ou plutôt son pseudonyme ne soit pas devenu célèbre dans ce monde des institutions religieuses pour lequel elle écrivait de petits romans d'une langue superbe et d'un sens quelquefois sublime ! Ainsi sont astrés et lunés les écrits des hommes, ceux des femmes n'y peuvent faire exception.

Avec celle-ci, deux ou trois conversations précisèrent et motivèrent encore l'admiration que m'inspirait une pensée si vive, égale à toutes les idées. Au départ, elle avait posé, avec une roideur de jeune fille de quinze ans, le problème des droits de la patrie... - la patrie, la patrie, qu'est-ce que c'est, après tout ? La réponse de rudiment, qu'il était trop facile de donner, fut reçue et vite saisie, complétée, commentée, comme colorée et vivifiée de tout ce qui faisait défaut à ma morne logique. On eût bientôt fait de renverser les rôles. Ce fut moi qui posais les questions, ma partenaire y répondant. Sans doute gardait-elle aussi ce don précieux de s'étonner devant le nœud des choses et des êtres. Elle n'hésitait pas à prendre aussi la peine de le dénouer. Pour moi, qu'elle séduisait, je ne m'abstenais pas toujours de lui demander la couleur du cheval blanc d'Henri IV ! Je n'étais pas le divin Socrate, mais Diotime ne l'avait pas mieux enseigné.

Un jour, des jeunes gens étaient venus se plaindre à moi de leurs délicieuses compagnes. Ils accusaient les jeunes filles d'être des intellectuelles forcenées, pédantes, arrivistes et, moins galamment encore, des bêtes à concours : elles courtoisaient leurs professeurs et ne les traitaient, eux, qu'en petits camarades sans sérieux, que sais-je ! en ne vivant que pour des places et des rangs... Je soupçonnai les jeunes sycophantes de me faire grimper à l'arbre, mais leur dure conclusion paraissait sincère : « Comment voulez-vous, disaient-ils, que nous ayons la moindre idée de nous associer à des créatures pareilles ! Si éloignées de la vie ! Si uniquement occupées de la machinerie des examens, des concours et du reste. »

Du grave ton qu'eût employé, je le suppose, un membre de l'Union pour l'Action morale ou quelque père des Conciles de Pontigny, je me fis un devoir de rapporter la question difficile à ma conseillère. Au premier mot, cessant d'écouter, elle éclata de rire, me para tour à tour des titres de daim ou de petit ânon, sans avoir l'élégance de l'un ni la patience de l'autre ! La moquerie interminable fut couronnée par ce jugement : - Vos jeunes filles trop sérieuses et vos frivoles jeunes gens, amenez-les moi. Pas une, vous m'entendez, pas une sur un million qui ne soit disposée à donner tous les parchemins de la terre, tous ses bouquins et tous ses maîtres, pour trois petites choses qui sont : un foyer, un mari, des enfants.

Elle s'enfuit en me laissant en proie à l'évidence de la sottise. Tous les murmures de la vie n'auront cesse de confirmer ces vieilles vérités. Mais pour simples et belles, elles n'en deviennent pas plus faciles à traduire dans la pratique.

Ces difficultés latérales peuvent arrêter, elles n'altèrent pas le fond de l'affaire. Malthus peut soutenir que, sur notre planète, la quantité des comestibles augmente en progression arithmétique, alors que s'accroissent en progression géométrique les troupes d'humains destinés à les consommer, ce qui met les

consommateurs entre le cannibalisme et la faim. Mais Mistral fait répondre à Malthus, par un paysan de son pays :

Moussu, quand Diéu mando un lapin,

Mando tambèn uno cardelo.

- Monsieur, quand Dieu envoie un lapin, il envoie aussi un laiteron.

Cela ne se démontre pas au tableau noir, mais cela saute aux yeux de l'âme, aussitôt que le cœur y est.

Autre difficulté, le régime affreux du travail dans l'industrie moderne et la tâche à laquelle sont soumises les femmes, rendue plus dure encore par les restrictions et la guerre. Comptez les longues séparations, les veuvages, les naissances possibles et la croissance douloureuse des orphelins.

Cette liste peut s'allonger. Mais elle peut rencontrer une réponse qui suffit à tout, c'est celle qui dira : — Raison de plus ! Et qui expliquera : — Plus les maux de la vie sont multipliés par un temps cruel, et mieux le cœur peut être tenté par la richesse des refuges qu'il est seul en état de composer et d'aménager. Car alors son gémissement cesse d'être stérile, sa douleur peut tout féconder.

A une condition. Je crois bien que le cœur humain est, en pratique, omnipotent. Plus que tout, le cœur maternel. Mais seulement au cas où il ait toujours l'assurance de s'appuyer sur la durée d'une patrie ou, du moins, sur son espérance.

Les mères futures ont besoin de savoir qu'elles enfanteront sur le sein d'une grand-mère commune. Ni leur esprit ni leur courage ne se passent du sien. Il leur faut pouvoir demander à une immense charité nationale de veiller sur le sort de ses nationaux un par un. La France, les Français ! Cela fait partie d'une foi sur laquelle tout le reste doit reposer. Ainsi soit-il !

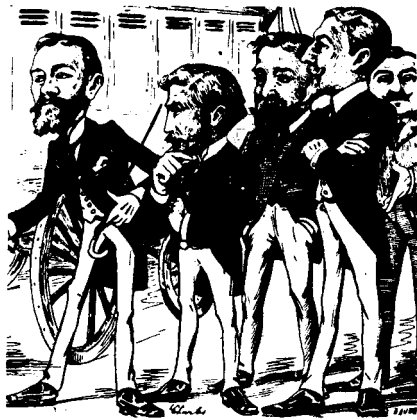
Charles MAURRAS,
de l'Académie Française.
(*Candida*, 1^{er} juillet 1942.)

*Vouloir sauver un pays par les élections
en maintenant le suffrage universel,
c'est vouloir éteindre un incendie en soufflant dessus.*



*Quand tout le monde
a le mot démocratie en bouche,
s'entend-on encore parler ?*

Charles Maurras



Au signe de Flore.
Maurice Pujo,
Charles Maurras, Henri Vaugois,
Mgr le duc d'Orléans
et Léon Daudet.

LE NATIONALISME INTÉGRAL⁸²

Par Michel FROMENTOUX

Directeur de l'Institut d'Action Française

*Il n'y a point d'Etat qui puisse
durer sans une autorité souveraine.*
(Charles Maurras, « *Mes idées politiques* »)

Nationalisme : le mot fait de nos jours rougir les « bien-pensants ». Surtout s'il est accompagné de l'adjectif *français*... Foin de ces scrupules de chaisières ! Charles Maurras a donné au nationalisme sa juste mesure et sa pleine valeur civilisatrice et salvatrice. Il me revient de vous le montrer en quelques minutes.

Qui peut aujourd'hui nier que défendre la nation soit le devoir primordial de tout Français refusant de se laisser réduire à un simple individu consommateur dans une Europe technocratique, préface à un ensemble mondial mercantile et totalitaire ?

La nation, écrivait Maurras, *est le plus vaste des cercles communautaires qui soient, au temporel, solides et complets. Brisez-le, et vous dénudez l'individu. Il perdra toute sa défense, tous ses appuis, tous ses concours [...] Tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il aime est conditionné par l'existence de la nation : pour peu qu'il veuille se garder, il faut donc qu'il défende coûte que coûte sa nation.*⁸³

Pour Maurras, hors du cadre national qui est un produit de l'Histoire, une communauté de destin, un harmonieux amalgame d'hommes parfois très divers mais habitués à vivre ensemble selon de communes références naturelles et surnaturelles, hors de ce cadre, dis-je, nous romprions avec ce qui nous fait être ce que nous sommes, et cela serait d'autant plus grave que le concert international en serait désaccordé : *Si la nation disparaissait, les plus riches et les plus hautes communications de l'univers seraient compromises ; il faudrait prendre en pitié l'asservissement de l'individu, isolé et perdu dans une métaphysique de droits verbaux*⁸⁴. N'est-ce pas déjà ce que l'on voit aujourd'hui ?

La paix du monde, comme tout acte international, postule *le soubassement des nations* - de ces nations que Maurras aimait définir comme des *amitiés* scellées au cours des âges. Or

82. Il s'agit de la communication qui a été présentée au colloque d'Action française du samedi 26 octobre 2002 « Maurras politique, actualité et permanences ».

83. *Mes idées politiques*. Réédité en 2002 par L'Âge d'Homme.

84. *Pour un jeune Français* (Editions Amiot-Dumont, 1949).

aujourd'hui l'État s'étant laissé dépouiller d'une grande partie de sa souveraineté, la France est gravement atteinte. Revenir aux leçons de notre maître est une question de vie ou de mort.

*

Défendre la France, oui ! Faut-il aller pour autant jusqu'à se proclamer *nationaliste* ? Ici, je noterai que Maurras disait s'être trouvé dans la *triste nécessité* de devoir susciter un esprit nationaliste au début du XX^e siècle. Car assurer la pérennité de la nation, sa liberté, sa présence dans le monde, c'est la mission de l'État. Quand celui-ci accomplit sa tâche, la vertu de *patriotisme* est suffisante pour que chacun exprime sa piété, son admiration, sa dette envers la France, et soit prêt à verser son sang s'il le faut. *Le patriotisme*, disait Maurras, *s'applique surtout à la défense du territoire contre l'Étranger*⁸⁵.

Or Maurras a vu dès ses jeunes années la démocratie politique semer l'individualisme, les campagnes électorales mettre en danger l'unité nationale, les politiciens se soumettre aux flatteries des faiseurs d'opinion, en somme le système républicain empêcher toute stabilité de l'État, interdire toute continuité politique et toute volonté ferme d'indépendance face aux menaces que des puissances apatrides, surtout celles de l'Argent, faisaient peser non seulement sur nos frontières mais aussi à l'intérieur du pays. Le visage de la France, ses traditions, ses mœurs, sa langue, son passé, son âme étaient en train de se corrompre. Alors, il a fallu appeler tout Français patriote à devenir nationaliste, à être celui [qui] *conçoit*, [qui] *traite*, [qui] *résout toutes les questions pendantes dans leur rapport avec l'intérêt national. Avec l'intérêt national et non avec sa paresse d'esprit ou ses calculs privés ou ses intérêts personnels*⁸⁶.

Tel est le nationalisme : il s'applique *plutôt qu'à la Terre des Pères, aux Pères eux-mêmes, à leur sang et à leurs œuvres, à leur héritage moral et spirituel plus encore que matériel [...]* *Il défend la nation contre l'Étranger de l'intérieur*⁸⁷.

J'insiste ici sur le fait que le nationalisme maurrassien n'est en rien l'expression d'une idéologie préconçue, il est une réaction. Il n'est pas non plus un nationalisme xénophobe et agressif mais un nationalisme *de défense*. Il part d'une constatation : l'État tel qu'il fonctionne est incapable ; tentons de défendre les intérêts français à sa place.

*

Déclencher des réflexes nationalistes n'allait pas sans risque d'absolutisation, de déification, d'exaltation guerrière de la nation, mais Maurras a aussitôt empêché ses amis de s'en

85. *Mes idées politiques*, op. cit.

86. Selon la déclaration de la *Ligue d'Action française*.

87. *Mes idées politiques*, op. cit.

tenir au niveau purement viscéral : il les a invités à pousser le raisonnement nationaliste jusqu'au bout de sa logique, et c'est ainsi qu'apparut le nationalisme *intégral*.

Intégral, je m'empresse de le signaler, n'a rien à voir avec *intégriste*...

Ayant compris par expérience que la République n'est bonne à rien, Maurras s'est tout naturellement élevé à la recherche des lois qui conviennent à la pérennité de la nation et qui, lorsqu'elles furent respectées, ont permis à la France durant des siècles de s'épanouir tout en demeurant incorrompue dans son être national. Il a ainsi redécouvert le secret de la monarchie capétienne laquelle, consubstantielle à la nation, se continuait comme elle de génération en génération. Et il a vu, comme Jacques Bainville, que la France est l'œuvre de l'intelligence et de la volonté des Capétiens, lesquels, d'âge en âge, ont su imposer leur souveraineté tant contre les convoitises impérialistes de l'étranger britannique et germanique que contre les puissances de la féodalité et de l'argent à l'intérieur. Pour cela les Rois jouissaient de l'indépendance que leur conférait au-dessus des clans la succession héréditaire, et ils respectaient l'obligation de transmettre intégral l'héritage dont ils étaient comptables devant Dieu et devant leurs enfants.

Le nationalisme intégral est donc l'adhésion à la *monarchie héréditaire, traditionnelle, antiparlementaire et décentralisée*, il porte en lui la volonté de renouer le pacte de Reims et, en attendant d'avoir pu ramener le roi, le devoir d'exercer au moins la régence, sans hésiter à inviter à combattre à nos côtés même des Français non acquis à la Monarchie : c'est le *compromis nationaliste*. Chez Maurras le nationalisme commande le royalisme, et les deux se fortifient l'un par l'autre, le royalisme orientant le nationalisme vers le moyen concret du salut public et le nationalisme infusant au royalisme une façon de penser et de sentir plus profonde que la simple fidélité à la dynastie.

*

Il va sans dire qu'un nationalisme plongeant dans les plus hautes traditions de la France, fille aînée de l'Église, ne peut en aucun cas s'ériger en absolu. Il s'est toujours gardé d'être un de ces nationalismes « **dérégulés** » et « **immodérés** » que dénonçait Pie XI dans l'encyclique *Ubi arcano* du 23 décembre 1922, « **qui transgressent les règles de la justice et du droit** ».

Si le nationalisme maurrassien *considère surtout l'intérêt national de préférence à toute autre conception juridique ou sociale*⁸⁸, c'est seulement dans l'ordre des choses *temporelles*, et cette suprématie d'importance donnée à l'intérêt national n'enlève rien à la valeur d'autres préoccupations, d'autres objectifs. Seulement il ne faut oublier que *la bonne structure orga-*

88. Revue de philosophie, mai-juin 1927, cité par le marquis de Roux : *Charles Maurras et le nationalisme d'Action française* (Grasset, 1927).

*nique de l'État au-dedans, la ferme conduite de sa diplomatie au-dehors sont la condition nécessaire de durée, de sécurité pour tous les autres intérêts légitimes*⁸⁹. Nous voici au cœur du *Politique d'abord* !

En outre, le nationalisme maurrassien est d'une toute autre essence que les pseudo-nationalismes apparus après 1789 au nom du *principe des nationalités*. Ceux-ci, fondés non sur des réalités historiques, mais sur la volonté des masses crispées sur la langue ou la race, ont « balkanisé » l'Europe, fait naître la grande Allemagne et engendré deux guerres d'enfer au XX^e siècle, car ils étaient naturellement belliqueux, obligés pour se faire une place dans le concert des nations de se poser en s'opposant. Les guerres, disait encore Maurras, ne viennent pas de l'existence des nations, mais de la croyance en l'égalité des nations⁹⁰ : toutes ne sont pas porteuses d'un égal capital d'expérience politique, le prétendre ne peut qu'engendrer un grand désordre diplomatique et passionnel. Et quand surgissent aujourd'hui des « nationalismes » qui ne sont en fait que des séparatismes, il y a tout lieu de s'inquiéter.

*

Autre caractéristique du nationalisme maurrassien : il garde la nation à sa juste place entre les nécessaires communautés proches de l'individu et le bien commun universel.

Maurras n'a pas cessé d'être félibre en devenant nationaliste ; au contraire, le réveil des vieilles sèves provinciales alimentant le génie français était pour lui indispensable à l'enrichissement de la France et l'idée de décentralisation fut toujours l'une de ses idées majeures, mais, là encore, que constatait-il ? La république, dont les principes ne reconnaissent que l'Homme, détaché de tout ce qui le caractérise, de tout lien charnel, de toute finalité surnaturelle, est incompatible avec l'existence de corps particuliers dans l'État, comme d'organisations de métiers, comme d'écoles où l'on parle de Dieu ; elle est unitaire, condamnée à centraliser à outrance pour obtenir de « bonnes » élections. Maurras n'a cessé d'analyser ce mécanisme diabolique, mais il avait aussi deviné ce qui se produirait dès qu'elle desserrerait son étreinte comme aujourd'hui sous le coup de l'« européisme » : ses propres principes se retournent contre elle, les « Droits de l'Homme » autorisent quiconque à ériger en droit ses désirs anarchiques, les lobbies se déchaînent et les collectivités locales et régionales se développent sans souci du bien commun national. On en est au point où, pour éviter l'émiettement de la nation, certains aspirent à une république redevenue jacobine dans l'esprit de 1793... Effrayante perspective ! Le Roi, en qui s'incarne la souveraineté, serait l'arbitre et le coordinateur au-dessus des forces vives pour les entraîner dans le sens du bien commun

89. Revue de Philosophie, *ibidem*.

90. *L'Action Française*, 24 décembre 1922.

de la nation. *L'autorité en haut, les libertés en bas* : c'est l'ordre naturel.

Enfin le nationalisme maurrassien est ouvert à l'universel. Contrairement à la philosophie des « Droits de l'Homme » qui ne reconnaît comme frères en humanité que les hommes correspondant à ses critères et diabolise les autres, Maurras voulait que la France cultivât ses manières d'être *au monde*, pour participer à l'enrichissement du bien universel et s'enrichir elle-même des autres apports. Un art de vivre pleinement français n'a pas besoin d'être xénophobe, encore moins raciste : il rayonne suffisamment par lui-même pour aborder sans pusillanimité la question de l'immigration, donnant aux meilleurs parmi les nouveaux venus l'envie et la fierté de s'intégrer tout en dissuadant ceux qui entendent s'installer comme en pays conquis.

On lit dans *Anthinéa* : *Au bel instant où elle n'a été qu'elle-même, l'Attique fut le genre humain*⁹¹, preuve qu'on ne s'élève à l'universel qu'en étant soi-même. Le marquis de Roux admirait chez Maurras cette hiérarchie par trois degrés : du félibrige au nationalisme français, et du nationalisme français aux humanités gréco-latines⁹². On sait aussi combien Maurras regrettait le temps où la chrétienté servait de point d'appui aux communications supérieures des hommes d'Europe, et vous connaissez ses pages magnifiques à la gloire de *l'Église de l'Ordre* où il dit sa vénération pour l'Église catholique, *seule internationale qui tienne, arche de salut des sociétés*⁹³, principe d'unité dans l'homme et entre les hommes, nourrissant les intelligences de certitudes supérieures et disciplinant les puissances du cœur.

Il est certain que la France, par son imprégnation catholique jointe à son habitude historique de contrer toutes les démesures, est à même de jouer un rôle pour la paix du monde.

*

Juste une réflexion pour finir. Pour faire échec à tous ces organismes bruxellois et mondialistes qui ne sont que des monstres froids, destinés à réduire les hommes au plus bas commun dénominateur, quel plus bel exemple à leur opposer que celui d'une France affirmant sa présence charnelle, incarnée dans ce qu'il existe de plus naturel : une famille, une lignée d'hommes de chair et de sang pleinement responsables de leur gestion, dont les plus grands actes politiques seraient inspirés par la paternité, donc l'autorité et l'amour ? Quelle réponse pourrait être plus adéquate, plus cinglante ?

Oui, vraiment, Maurras n'a jamais été plus actuel que cinquante ans après sa mort.

91. *Anthinéa*.

92. Cité par le Marquis de Roux, *op. cit.* aux pages 86 et suivantes.

93. *La Démocratie religieuse* (Nouvelles Éditions Latines, 1975).

*Sans l'unité divine et ses conséquences de discipline et de dogme, l'unité mentale,
l'unité orale, l'unité politique disparaissent en même temps ;
elles ne se reforment que si on rétablit la première unité.*

Sans Dieu, plus de vrai ni de faux ; plus de droit, plus de loi.

*Sans Dieu, une logique rigoureuse égale la pire folie à la parfaite raison...
car sans Dieu, le principe de l'examen subsiste seul, principe qui peut tout exclure,
mais qui ne peut fonder rien⁹⁴.*

Charles Maurras

94. *Sans la Muraille des Cyprès*, pp. 53-54.

*Je n'ai jamais été « dédaigneux de la foi ».
On ne dédaigne pas ce qu'on a tant cherché.
On ne traite pas sans respect la faculté de
croire quand on l'estime aussi naturelle à
l'homme et plus nécessaire que la raison.*

LE CHEMINEMENT DE LA FOI CHEZ CHARLES MAURRAS

Lorsque j'étais enfant, du même esprit dont je suivais la céleste ascension des âmes et des anges, il m'était arrivé d'imaginer un type de navire volant, qui tournât le dos à la Nuit pour suivre, à vitesse d'étoile, le flot de pourpre et d'or de ces couchants vermeils qui font briller aux yeux, et par là même au cœur, un autre rêve d'immortalité, de joie et d'amour.

Même sans tenir compte de sa beauté cette phrase de Charles Maurras dans *La Musique intérieure* montre un besoin d'infini, un besoin de Dieu. Sa recherche n'a jamais cessé. Ce n'est pas sur un chemin de Damas qu'il retrouva la foi. Ce fut un aboutissement.

Par une pudeur bien compréhensible son cheminement fut caché tout le long de sa vie⁹⁵. Et pourtant, çà et là, dans ses œuvres, des points de repères jaillissent. Isolés on pourrait passer sans les voir mais regroupés ils deviennent lumineux. Je ne saurais parler de tous mais seulement de ceux notés au hasard de mes anciennes lectures.

Adolescent, il perdit la foi. Qui, à cet âge, ne se pose pas de problème ? Lui, en plus, a comme subi, à la même époque, une « injustice ». Elle explique peut-être aussi sa profonde incompréhension devant le mal que l'on constate. Sans raison, il perdit l'ouïe à l'âge de 14 ans. C'est en classe qu'il s'en est rendu compte. Grâce à Mgr Penon il s'accrocha et, s'il ne put devenir marin comme il le souhaitait, il devint ce qu'il fût.

Si les souffrances viennent du péché de nature qu'est le péché originel et des fautes individuelles, celles que nous subissons ne sont pas le résultat de nos fautes personnelles. Par contre, elles peuvent être le moyen de s'en dégager ; mais comment le savoir dès l'aurore d'une vie ?

95. Pie XI, tout au moins à partir d'un certain moment de la période des 12 années de la condamnation, était décidé à lever l'index en cas de retour à la foi de Charles Maurras. Celui-ci a prévenu qu'au cas où cela arriverait il le garderait pour lui et ne le ferait savoir à personne. En effet cela ne changerait rien à ses écrits. Avec la foi on ne triche pas et l'on aurait pu croire qu'il « jouait » la conversion pour obtenir la réconciliation. Comment ne pas lui donner raison ? Pie XI, lui, devait penser à une question d'apostolat.

Le choix d'un texte m'a frappé.

Bien plus tard, à l'occasion de contacts, organisés par le carmel de Lisieux, entre Pie XI et Charles Maurras, il fut demandé, un jour, à ce dernier, de choisir un texte de l'Evangile pour le transmettre au Pape. Il donna un ou deux extraits du Cantique de Zacharie (dans Luc) dont celui-ci : « Pour éclairer ceux qui sont assis⁹⁶ dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie de la paix ».

Je vois dans ce choix deux raisons, la deuxième étant, peut-être, plus ou moins consciente : a) le texte convient à un homme qui est encore agnostique ; b) Zacharie, par son manque de foi, vient de rester muet pendant neuf mois avant de faire sa proclamation par laquelle il magnifie le Seigneur et annonce le rôle de Prophète de son fils, le « petit-enfant » Jean-Baptiste. Charles Maurras, devenu sourd, jusqu'au jour où il retrouva la foi⁹⁷ fut, comme Zacharie, partiellement séparé des autres par une « barrière » physique.



Maurras n'aimait pas qu'on se dise maurrassien. Son humilité intellectuelle avait raison. Il ne cherchait pas à créer des idées mais à trouver des vérités qu'il ne mettait pas à égalité avec des erreurs. Des vérités ? on ne les crée pas, on les constate, on s'y soumet et on les découvre aux autres. Seule l'erreur qui, par principe, ne représente pas ce qui est, est, peut-on dire, à soi.

C'est, bien entendu, dans un tout autre sens, qu'on peut se dire maurrassien. Dans la recherche de la nature des êtres, de leur cause, du sens de leurs existences tel homme peut trouver des vérités, les montrer ou les redécouvrir après une absence de mémoire des hommes. En ce cas il n'est pas choquant de donner à l'ensemble des réalités découvertes le nom de l'homme qui a levé le voile qui les tenait cachées.

Le vrai est impersonnel. Il n'y a pas d'idées thomistes mais on peut se dire thomiste pour exprimer son adhésion à une méthode et aux vérités qui sont montrées dans une luminosité particulière par saint Thomas. C'est dans ce sens que je suis maurrassien. Grâce à Maurras j'ai vu un certain nombre de vérités d'ordre naturel. Vérités qui me furent également bien-faisantes pour l'existence de la vie surnaturelle en moi. Personnellement, je ne pense pa-

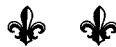
96. On connaît l'erreur célèbre de Charles Maurras qui écrivit de mémoire cette phrase en latin. Il mit *couch* au lieu de *assis* ce qui accentuait l'idée exprimée. Pie XI la rectifia.

97. « Pour la première fois j'entends quelqu'un venir » dira-t-il. Voici le commentaire qu'en fit François Mauriac dans ses « *Mémoires intérieurs* » (p. 200) : cette phrase est « le mot le plus beau que l'approche de la mort ait jamais inspiré à un homme aux oreilles fermées depuis l'enfance ».

que j'aurais la foi que j'ai, sans lui. Il m'a rendu plus apte à l'accueillir. Remettre de l'ordre dans les esprits, c'est participer au retour à la santé de notre nature⁹⁸, ce qui n'est pas sans importance. Si nous refusions le naturel créé par Dieu, comment le surnaturel donné par Dieu pourrait-il nous atteindre ? La grâce ne peut exister, en nous, hors de notre nature qu'elle peut restaurer et surélever si nous le souhaitons.

Et pourtant Charles Maurras en son humilité et en son agnosticisme, qui ne lui donnait pas satisfaction, se croyait inutile aux catholiques. Écoutons-le dans *L'Avenir de l'Intelligence*⁹⁹ : *Avant de réorganiser la France moderne, l'élite des esprits français doit rétablir la discipline de sa propre pensée. Comment ? Cela ne fait aucune difficulté pour les catholiques ; ceux qui veulent guérir de misère logique n'ont qu'à utiliser les ressources que leur présente l'économie intime de leur religion. Mais j'ai résumé pour les autres...*

Le catholicisme seul répond totalement au problème de l'homme. En dehors il n'y a que des erreurs ou des réponses partielles. Ces réponses partielles viennent de penseurs qui sont en dehors de l'Eglise, existant à côté ou ayant existé avant. Ils peuvent être utiles et utilisables. Platon par les Pères de l'Eglise, Aristote par Albert le Grand et Thomas d'Aquin. Tel est, de nos jours, le cas de Charles Maurras.



Outre son respect de la nature créée par Dieu (voir la préface de *Mes idées politiques*) quels sont quelques-uns de ses enseignements qui peuvent être utiles pour trouver un équilibre et mener au chemin de la vérité ?

1°) Son refus de déifier la raison, de la mettre à la place de Dieu. Ce serait irrationnel comme le fait remarquer saint Bernard au sujet d'Abélard : « Que peut-il y avoir, en effet, de plus contraire à la raison que de prétendre dépasser la raison par la raison ? » (*Traité de quelques erreurs d'Abelard*, adressé à Innocent II).

La raison ne peut pas tout connaître ni tout expliquer. Son rôle est essentiel mais si nous croyons que rien ne la dépasse, nous penserions qu'il n'y a pas de réponses à toutes nos questions, de sens à toutes nos joies et à toutes nos souffrances. Après avoir utilisé sa raison pour détruire toutes les déifications, on pourrait craindre que la raison, elle, soit déifiée mais non, écoutez Charles Maurras reconnaître la défaite de sa raison qui n'a pas encore trouvé Dieu : *Dans la poursuite de la vérité première et dernière, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais... ; l'heure*

98. Comme il a manqué aux jeunes déboussolés de 1968 !

99. La démocratie libérale et parlementaire est, par nature, germe de division et règne de l'argent. Le grand livre, pour notre époque, contre le pouvoir de l'argent ce n'est pas le *Capital* mais *L'Avenir de l'Intelligence* !

où ma raison demeura muette devant ses propres objections. Et ceci au sujet de la foi catholique : On ne dédaigne pas ce qu'on a tant cherché. On ne traite pas sans respect la faculté de croire quand on l'estime aussi naturelle à l'homme et plus nécessaire que la raison.

La raison ne doit pas régner mais voir ce qui règne ou qui doit régner et assigner à chaque activité la place qui lui est convenable (*Dictionnaire politique et critique*).

2°) Son refus du libre-examen¹⁰⁰. Si le libre examen de la raison a pu être accepté de façon absolue par ceux qui n'avaient pas trouvé la vérité pour déterminer où est la Vérité, qui est le Créateur, ce à quoi nous devons obéir, il n'a été accepté que de façon provisoire. Le droit de libre-examen n'a pas de valeur propre. Il ne peut ni dominer, ni régner et, en tant que principe, il doit être proscrit.

(Cette phrase que nous venons d'écrire ci-dessus, dont certains mots sont textuels, est la transformation d'une idée semblable, vue sous un angle différent de *L'Avenir de l'Intelligence*. Stade de celui qui, n'ayant pas encore trouvé Dieu, veut éviter de sombrer dans le désordre et de se prendre pour Dieu. Sa raison sait qu'il ne l'est pas).

3°) Son refus de la déification d'instants mortels et de l'amour de soi ;

a) quel adolescent n'a pas été blessé dans son espérance (terrestre) par un amour (mortel tant qu'il n'a pas été relié à Dieu) ? Des instants d'infini aussi beaux, aussi purs furent-ils, ne doivent pas nous conduire à la mort. Non, il ne faut pas pécher contre l'espérance, surtout au moment où l'on vient d'apercevoir la vie. Il ne faut pas que l'infini perçu tue l'éternité sans laquelle il perd tout son sens. N'oublions jamais la contradiction, tout au moins pour nous qui sommes dans le temps, de ces deux mots : instant d'infini.

N'aimons jamais la souffrance subie comme le ferait nos romantiques ou de faux ascètes même lorsque nous l'utilisons pour la vaincre. Il faut guérir. Les seuls qui périront seront, sans doute, ceux qui auront accepté de ne pas guérir, qui auront abandonné la lutte et accepté la mort.

100. Vers 1946, en transmettant à Charles Maurras, qui était en prison, le manuscrit de mon premier livre écrit (le troisième publié) *Les libertés de ma prison* tiré de mes cahiers de captivité, je lui adressai une longue lettre dont le thème essentiel était la souffrance qui, sans Dieu, ne pourrait avoir de sens. Je lui parlai de tout ce que je lui devais. Je lui dis - comment aurais-je pu ne pas être vrai, ne serait-ce que par omission ? - qu'avant sa réconciliation avec l'Eglise de 1939, je m'étais soumis aux mesures disciplinaires prises par Rome en tant que catholique, ce qui était suffisant en soi, mais également en raison de ce que je lui devais. Si l'Eglise refuse le libre-examen, Maurras n'est-il pas en tête de ce combat ?

Aujourd'hui, il est à noter que des disciples d'un évêque courageux, mais ayant posé un acte schismatique, sont restés dans une parfaite fidélité à Rome tout naturellement aidés par leur formation maurrassienne de refus du libre-examen. De cela, il faut tenir compte (Note de l'éditeur : Nous laissons à F. Saint-Pierre la responsabilité de l'expression « schismatique », car nous ne portons pas le même jugement que lui sur cet acte).

Il faut des années pour admettre cette idée si vraie et trop cruelle pour un être qui a aimé, avec tout ce qu'il y a de plus beau en lui-même, avec toute sa pureté et sa certitude dans le beau et le bien. Cette certitude ne doit pas changer, c'est l'objet de notre amour qui ne doit plus être le même, ce qui en change la nature.

Voici l'idée si vraie que nous dit Charles Maurras dans *L'Avenir de l'Intelligence* : *Il arrive qu'un de ces fragments, éphémère, hypertrophié, devient le meurtrier des autres, il ne peut même plus supporter la pensée des instants à vivre s'ils ne sont pas identiques à lui, s'ils sont autre chose que son propre prolongement et l'être à ce degré de despotisme n'aspire plus qu'à s'anéantir... on y peut voir, toucher comment une anarchie profonde défait une personne aussi exactement qu'elle décompose un style ou un art, une pensée ou un état.*

b) Si l'amour se justifiait par lui-même, par sa seule intensité, sans tenir compte de l'objet aimé, le problème serait résolu pour beaucoup, puisqu'il suffirait de s'aimer ! Il vaudrait mieux aimer intensément l'erreur et le mal que moyennement le beau et le vrai. Il vaudrait mieux aimer intensément sa voisine que moyennement sa femme.

Ce n'est pas l'amour qu'on doit aimer mais son objet. C'est l'objet de l'amour qui transfigure notre amour. Ce qui ne veut pas dire qu'il suffit d'aimer moyennement la vérité. Ah ! non, aimer moyennement ce n'est pas aimer. Il faut la rencontre de l'amour et du vrai. Il faut l'amour du vrai. Lorsqu'on déifie l'amour, il prend la place de celui qui doit être aimé. Et l'on en arriverait à dire comme l'une des héroïnes de la comtesse de Noailles : « Ce que j'aime, c'est l'amour que j'ai pour toi »¹⁰¹ et lui n'est plus aimé¹⁰². »

Les amoureux de l'amour doivent penser d'un homme qui aimerait sa femme: il n'aime pas l'amour puisqu'il aime son objet. « Et je n'attends de vous que mon amour pour vous » (comtesse de Noailles). J'aime ce que vous me procurez. Amour de soi. On ne peut sortir du dilemme posé par saint Augustin sans tricher : « Il y a deux amours : l'amour de Dieu et l'amour de soi ».

Charles Maurras dans *Le Romantisme féminin* dit : *L'amour de l'amour tue l'amour... aimer l'amour c'est aimer soi*. Aimer soi c'est oublier ce qui nous manque, c'est oublier Dieu. Rechercher ce qui nous manque, c'est déjà aimer Dieu.

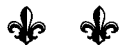
101. C'est de mémoire que je reprends cette idée de la comtesse de Noailles. Le sens est exact, le texte ne l'est peut-être pas.

102. Vous vous dites, à juste titre, que Dieu étant Amour, on doit aimer l'Amour. Bien sûr, mais en tant qu'Objet. Voyez les épreuves de ceux qui sont sur le chemin de la contemplation. Ils passent tous par des périodes de sécheresse. Ils ne ressentent plus leur amour de Dieu. Ceci permet le dépouillement nécessaire pour ne pas aimer, en elles-mêmes, les joies que nous procure notre amour de Dieu, mais pour que ce soit bien Lui, l'Aimé.

Un des grands messages de Charles Maurras - qui a tué en moi ce qui risquait de me cacher Dieu - aura été d'avoir combattu, avec l'acharnement et la persévérance qu'on lui connaît, toutes les idoles qui voulaient prendre la place de Dieu, que ce soit : l'individu-roi ; l'Etat totalitaire, le mythe de la liberté ; la Raison ; l'amour sans objet aimable... Et après avoir détruit ces idoles d'une main vengeresse de la vérité, il ne les a pas remplacées par une nouvelle idole. Il ne défie rien d'humain. Après, n'ayant pas encore retrouvé la foi, il n'est toujours pas satisfait. Il s'est tu en avouant une *espérance inassouvie* (*La Musique intérieure*). Voilà pourquoi il est utile et utilisable pour remettre les esprits dans la voie du vrai.

Vous connaissez son souhait de mourir *entre les bras de l'espérance et de l'amour* dans sa *Dernière Prière*¹⁰³. Et cette magnifique phrase plus ancienne : *On est plus libre à proportion que l'on devient meilleur. Il faut le devenir.*

Sur un autre plan, écoutez ce que dit le Père Chervier, du Prado, cité par le chanoine A. Cormier : « On l'accuse d'orgueil ! Si on l'avait vu vivre en prison depuis quatre mois comme il m'a été donné de le suivre, endurer toute cette dépendance de chaque minute, toutes ces privations y compris le froid et la faim... Au moment de Noël, il m'a dit qu'il n'avait pas le droit de retirer son argent du greffe pour faire les charités dont il avait l'habitude, mais il lui restait beaucoup de monnaie. Il me l'a donnée en me recommandant de la distribuer aux pauvres sur les ponts, en ces jours de fête... je lui ai offert, bien entendu, mes services de prêtre. Il m'a beaucoup remercié, m'a dit qu'il n'en était pas encore là, mais qu'il pensait beaucoup à la question religieuse. C'est un homme qui a énormément souffert et qui ne pense qu'à se dévouer. Il subit des privations sans une plainte, acceptant toutes les humiliations comme une chose naturelle ». (*La vie intérieure de Charles Maurras*, Plon, 1956, p. 162)



Georges Bernanos n'était pas fait pour la politique. Il a dit des vérités, des bêtises et même des méchancetés¹⁰⁴ qu'il faut vite oublier et garder ce qui compte dans son œuvre.

103. Ce vers, avec celui qui le précède, est inscrit sur la tombe de Raoul Follereau, l'apôtre des lépreux.

104. Comme trop de journalistes qui font des comptes rendus de réunions avant qu'elles aient eu lieu, Bernanos fit celui de l'enterrement de Charles Maurras de façon honteuse. Je pense qu'il en serait aujourd'hui d'accord. La réalité fut toute différente.

L'enterrement de Charles Maurras à Saint-Symphorien-lès-Tours fut magnifique. Il fut prière, amitié, communion. Simple et recueilli. De nombreux prêtres étaient là. Des centaines d'amis étaient là. Des jeunes qui ne le connaissaient pas mais avaient retrouvé la France grâce à lui. Ils étaient venus lui dire merci. Merci de leur avoir montré des vérités naturelles et de les avoir complétées par la foi qu'il venait d'accepter. Nous allâmes tous jusqu'à la gare. Il faisait très froid et la terre s'était recouverte de son blanc manteau. Son corps allait être acheminé vers son Midi ensoleillé et son âme vers la lumière que sa foi venait d'apercevoir. Le Christ était là.

Écoutons ce texte prophétique qui rejoint ce que nous disions. Il est cité par son fils Jean Loup p. 121 de *Georges Bernanos à la merci des passants* :

— ... Charles Maurras contre l'étranger défendit tout l'héritage : les claires images de nos poètes, la méthode de nos philosophes, la politique de nos rois, la religion qui forma nos consciences...

Certes, avant d'écouter les leçons d'un tel maître, par nos origines, par nos instincts profonds, par mille fibres, oui, nous appartenions à la France ; mais il a discipliné cet amour, et, doublant notre élan par *l'accord de l'intelligence et du cœur*, il nous a donné tout entier.

Les juges peuvent bien condamner, la presse asservie faire silence, il a maintenant partie liée avec la France éternelle. Il partagera son destin. »

Il était plein d'espérance et conscient de sa mission. Écoutons-le à son dernier procès :

Toute ma vie j'ai été un homme d'espérance. Pour mes morts j'ai espéré, souhaité, demandé le bonheur dans une autre vie; pour mon pays je n'ai cessé d'espérer le relèvement, c'est pour moi maintenant que j'espère. Ma vie s'achève. J'ai beaucoup travaillé pour la France. Pour ce beau pays de qui j'ai tout reçu... Toute ma vie j'ai lutté et je lutterai encore pour ce trésor de beauté, de sagesse et de sainteté. Je sais que je n'aurai pas travaillé en vain. Si j'ai pu rendre à quelques Français la fierté de leurs traditions, je n'ai pas perdu mon temps. Mon œuvre plaidera devant Dieu qui me jugera. J'ai eu, moi aussi, ma mission et j'ai vécu pour elle.

Saint Pie X a fait deux prédictions au sujet de Maurras lorsqu'il annonça son retour à la foi aux portes de la mort et lorsqu'il a dit à sa mère¹⁰⁵, madame Maurras, qu'il recevait :

« Je bénis son œuvre et elle aboutira ». La première s'est réalisée, la deuxième viendra.

François Saint-Pierre

105. *Le livre que je viens de finir*, Pie X, sauveur de la France, raconte comment en 1911 ma pauvre mère ayant fait le pèlerinage romain, entendit le Bienheureux lui dire : — *N'en parlez pas à votre fils mais je bénis son œuvre et elle aboutira* ». Elle ne m'en parla jamais, je ne l'appris que huit jours après sa mort (Extrait d'une lettre de Charles Maurras à Maxime Réal del Sarte, 14 octobre 1951).

Il me semble intéressant de rappeler ici une phrase de Pie XI au sujet de madame Maurras : « On m'a dit que sa mère était une sainte. Il m'arrive de la prier ».

ANNEXE

Quelques réflexions essentielles de Gustave Thibon

[...] « Ce retour perpétuel au principe, nous le trouvons également évoqué dans

Reliquiae Foci :

*Pur et triste, le sang bouillonne. Il recommence
Le trajet dur et doux qu'il ne sait pas finir
O cycliques retours de la fleur aux semences
Ne vous profanons pas du nom de souvenir !*

Là sont à la fois le drame et la grandeur de Maurras. A travers, comment dirai-je, ce paganisme vécu à fond, à travers cet enracinement dans la terre et dans la chair, dans toute la beauté et toute la détresse humaine, il retrouve l'Eternel. Il soulève ce paganisme jusqu'à Dieu, le Dieu inconnu qu'il ne nomme jamais, mais qu'il retrouve en quelque sorte malgré lui, à reculons, comme il l'a dit de Lucrèce, dans son désir toujours insatisfait d'absolu. Et il aboutit ainsi à cette attitude d'acceptation totale, qui est celle des plus grands mystiques. Maurras devine, pressent ce Dieu qu'il ne peut pas affirmer, puisqu'il ne croit à aucune religion révélée : c'est pour lui une exigence plus vraie que toute existence. Il entrevoit un monde où tout est justifié et racheté, même la douleur, même le mal.

Même le mal. L'existence du mal était, pour Maurras, la pierre d'achoppement de la foi. Il m'a dit plusieurs fois : « *Je ne peux pas admettre l'existence d'un Etre infiniment bon et l'existence du mal* ». C'est le *videtur quia non* de saint Thomas. Et l'on n'en sort que par la foi. Le grand argument contre l'existence de Dieu, c'est que, s'il existe un Etre infiniment parfait, infiniment bon, cet Etre exclut son contraire, c'est-à-dire l'imperfection et le mal. Or, le mal existe : donc le Bien n'est pas infini. C'est le plus impénétrable des mystères. J'ai connu un prêtre anglican qui, ayant perdu la foi et totalement désespéré à cause de ce problème insoluble, fut « reconverti » par cette phrase de Simone Weil : « De même que le mystère contraint la vertu de foi à être surnaturelle, de même le mal contraint la vertu d'espérance à être surnaturelle ». C'est pourquoi tous les essais de logification et de justification du mal, fabriqués par les apologistes de la foi chrétienne, ne signifient rigoureusement rien. C'est ainsi, et il faut l'admettre dans toute son horreur et dans toute son amertume. Et c'est en cela que l'espérance est une vertu théologique. »

[...]



ANNEXE

Charles Maurras, le Padre Pio et Pierre Pascal

Le texte qui suit est extrait du captivant, émouvant et convaincant pour notre foi, *Padre Pio*, d'Yves Chiron (Perrin, 1994)

« ...A l'autel ; il célébrait un mystère incompréhensible à la simple raison humaine. Il le célébrait en médiateur entre les fidèles et Dieu mais aussi, et c'était le plus émouvant, il le célébrait en s'offrant soi-même en hostie. A Cleonice Morcaldi, qui l'avait interrogé un jour sur ce qu'était la messe pour lui, il avait répondu : « Une union complète entre Jésus et moi »¹⁰⁶. Mais, pour autant, il n'en oubliait pas les fidèles.

Cette communion d'esprit constante entre le Padre et ses fidèles comblait les visiteurs toujours plus nombreux. Ceux-ci savaient qu'ils n'étaient pas oubliés et que chacun pouvait trouver, d'une manière ou d'une autre, réponse auprès du Padre. Un témoignage émouvant existe sur cette sollicitude de Padre Pio aux soucis de chacun. L'écrivain français Pierre Pascal fut parmi les visiteurs du stigmatisé du Gargano en ces années 1960. Pierre Pascal était installé à Rome depuis 1945. Il avait été avant-guerre un ami de Charles Maurras et il avait gardé au maître de l'Action française une fidélité entière¹⁰⁷. On sait que Maurras, sourd depuis l'adolescence, ne s'était ouvert aux lumières de la foi catholique que dans les dernières semaines de son existence, en 1952. Padre Pio, recevant un disciple fidèle de Maurras, va évoquer le maître du nationalisme français, son destin outre-tombe et les liens qui l'avaient uni à son visiteur jusque-là inconnu. Étonnantes paroles dans la bouche du capucin stigmatisé qui n'avait sans doute jamais lu une ligne de Maurras mais qui le connaissait, pour ainsi dire, dans une vision surnaturelle. Pierre Pascal a narré cette première rencontre avec Padre Pio et ses propos extraordinaires dans un sonnet que nous livrons ici :

106. *Questions de Cléonice Morcaldi et réponses de Padre Pio* ont été publiées, entre autres, in Giuseppe Pagnossin, *Il Calvario di Padre Pio*, édité par les soins de l'auteur (Padoue), 1978, t. II, pp. 7-9.

107. Il faut lire l'émouvant et très documenté *Maurras* que Pierre Pascal a publié en 1986 aux éditions de Chiré. De plus, les illustrations nombreuses sont aussi captivantes qu'utiles pour renforcer l'attrait du texte. Il faut cependant rappeler que Pierre Pascal a dérivé à une certaine époque vers une collaboration avec les Allemands, ce qui avait entraîné la rupture de ses relations avec Charles Maurras qui ne pouvait justement admettre une telle dérive.

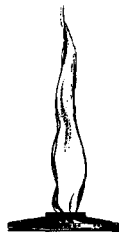
Cette information a été publiée par Jacques Maurras dans une note de l'édition des *Lettres de prison*. Jean Auguy, éditeur, peut certifier que Pierre Pascal, auquel il en avait parlé, a toujours affirmé qu'il y avait erreur et que c'était un autre poète qui était visé.

Pour la première fois, j'étais seul, devant lui
Au milieu d'autres pèlerins. Il vint à moi,
Me regarda jusque au fond de l'âme, et puis
Murmura lentement : « Je le sais... je le vois.

Pourquoi ce désespoir et cette grande nuit ?
N'as-tu donc point souffert, fiston - honneur à toi ! –
Pour l'amour de la Vérité ? Ce soir, chez lui,
Père Pio t'attend. Mais viens avec ta croix ! »

La porte était ouverte. Il était là, debout,
Et me tendit les bras. « Mettons-nous à genoux
Et prions : moi pour toi, et toi surtout pour moi ! »

Je l'entendis longtemps me raconter mes jours,
Tous mes jours avec vous. « Sois-en sûr ! Non plus sourd,
Un héros te protège. Oui ! fiston, paix à toi ! »



LA FOI ET L'EGLISE

Il me semble important de commencer ce chapitre par un témoignage. Et il y en a tant !

Voici celui de Robert de Boisfleury :

« Nuits calmes ; nos tête-à-tête, nos longues causeries dans la solitude de l'imprimerie aux dernières heures de la nuit ; je pourrais redire mot pour mot des dizaines et des dizaines de ces conversations. C'est là qu'il m'a été donné de constater le haut et profond respect, l'admiration de Maurras pour notre religion catholique, son scrupule de ne jamais porter atteinte à notre foi ni de blesser en quoi que ce fût nos sentiments religieux, son bonheur d'apprendre quelqu'un de ces retours à la foi si souvent obtenus par son influence, et sa gratitude pour les prières qui lui étaient promises.

Je n'ai pas le droit de faire état ici de ce qu'alors comme aujourd'hui, j'ai senti, et deviné de plus profond dans l'âme de Maurras. Mais sur ses intentions cruellement méconnues, sur les véritables fruits spirituels de son enseignement politique, je suis un témoin : j'ai vu, j'ai des preuves : je demande à être entendu... »

Continuons par Ernest Psichari (1883 - † 1914)¹⁰⁸ dont nous parle Henri Massis¹⁰⁹ :

Rappelons tout d'abord qu'en 1913, Ernest Psichari a donné à Charles Maurras le nom très émouvant de « fils caché » de l'Eglise catholique :

« Vous ne l'avez pas seulement aimée,
mais vous avez combattu pour elle,
vous l'avez aimée à la sueur de votre front,
vous êtes vraiment son fils caché »¹¹⁰.

« Un grand défenseur de la foi... »

« Les attaques contre le thomisme ont toujours fait souffrir Maurras, et, d'une certaine manière, il n'est pas contestable qu'il y eut, par lui et grâce à lui, des initiations, des introductions au thomisme. N'est-ce pas à travers Maurras qu'un Ernest Psichari rejoignit la pensée thomiste ? « Vous êtes, lui écrivait-il, le seul homme de nos jours - et il faut remonter

108. Sur ce grand chrétien, ce héros et grand écrivain, lire les pages qui lui sont consacrées dans *France, notre seule Patrie*, pp. 483 à 486.

109. Se reporter au chapitre qui lui a été consacré dans *France, notre seule Patrie*, pp. 487 et suivantes.

110. Citation reprise d'*Appel à une Action française* de Jean Roche-Boitard (Barré-Dayez, 1981), p. 105.

loin dans le passé pour trouver un penseur qui vous soit comparable - le seul qui ait construit une doctrine politique vraiment cohérente, le seul qui ait appris la politique, non dans les parlotes et les assemblées, mais dans Aristote et dans saint Thomas... »¹¹¹

Nous nous souviendrons toujours avec quelle émotion Maurras relut, vingt ans plus tard, cette lettre (que Psichari lui avait écrite en 1913) peu après sa conversion - lettre où le petit-fils de Renan ajoutait qu'il pourrait être, lui, Maurras, « un incomparable défenseur de la foi ». C'étaient les mots mêmes que Pie X avait prononcés devant Camille Bellaigue et que Maurras s'était fait si souvent répéter, confirmer, tant ils lui semblaient surprenants.

— Oui, affirmait Bellaigue, Pie X m'a bien dit : Un beau défenseur de la foi, della fede.

— *J'eusse compris : défenseur de l'Église*, disait Maurras, *mais de la foi ?*

Pourtant c'étaient là les expressions employées par le pape, et voici qu'il les retrouvait sous la plume de Psichari. Une telle rencontre aggravait encore le mystère dont elles restaient chargées pour lui. Et Maurras eut alors ce geste qu'il avait eu quand, parlant en public de l'évolution religieuse de son ami Maurice Barrès, il avait cité sa phrase :

— De l'Église il faut aller au Christ, puis il avait ajouté : *Ici un seul parti convient : se taire, s'incliner, admirer...* Ah ! le silence qui suivit ! Et Maurras, les bras pendant le long du corps, le regard perdu, comme égaré ! Cela ne dura que quelques secondes, mais chargées d'une peine infinie !...



Maurras reconnaît les définitions de l'Église qui préviennent, par leur rigueur, les équivoques et les égarements. *En dehors du vaisseau catholique, il n'existe point de secte chrétienne qui nous satisfasse ou nous rassure au point de vue politique, catholique, moral et national. Ces sectes ne sont ni françaises ni, au grand sens du mot, humaines. Nous sommes dans la nécessité rigoureuse de les traiter en ennemies. Le christianisme non catholique est odieux. C'est le parti des pires ennemis de l'espèce. Tous les faux prophètes jusqu'à Rousseau, jusqu'à Tolstoï, ont été de fervents chrétiens non catholiques. Ils ont semé la barbarie et l'anarchie*¹¹².



111. *Maurras et notre temps*, op. cit., pp. 24, 25.

112. *Le Dilemme de Marc Sangnier*, p. 21.

On ne saurait rêver d'alliance ou d'entente politique avec une secte dans laquelle d'abominables inepties ne sont point réprimées ou le sont mollement. Il nous faut les garanties du catholicisme, seul mode organique et organisateur du christianisme. Ces garanties existent en France depuis Clovis. Clovis ne se fit pas seulement chrétien : il évita expressément l'arianisme des Burgondes et des Byzantins, il se fit catholique, catholique romain.



Dans une page inoubliable, pour prouver l'interdépendance des problèmes fondamentaux et l'importance unique, irremplaçable, de l'Église romaine, Charles Maurras déclarait :

Sa pensée engendre son dogme, son dogme établit sa morale, détermine son culte, et l'on n'a qu'à l'étudier pour observer qu'il n'y a là qu'évolution logique ou transcription psychologique d'un même élément spirituel. Toutes ses disciplines, même rigoureuses, même déconcertantes, sont donc exclusivement rationnelles, puisque, du haut en bas, des principes à leurs conséquences dernières, la chaîne tient et qu'elle est forgée du même diamant. Rien donc de plus autonome, de plus libre ni de plus fort¹¹³.

Et il saluait enfin en l'Église catholique *L'INCARNATION ET L'APOTHÉOSE TERRESTRE DE LA PENSÉE*.

Rien au monde n'est comparable à ce corps de principes si généraux, de coutumes si souples, soumis à la même pensée, et tel enfin que ceux qui consentirent à l'admettre n'ont jamais pu se plaindre sérieusement d'avoir erré par ignorance et faute de savoir au juste ce qu'ils devaient.

Et il ajoutait que *la conscience humaine, dont le plus grand malheur est peut-être l'incertitude, salue ici le temple des définitions du devoir¹¹⁴.*



Poursuivons :

Un des grands messages¹¹⁵ de Charles Maurras, a écrit François Saint-Pierre¹¹⁶, - qui a tué en moi ce qui me cachait Dieu – aura été d'avoir combattu, avec l'acharnement et la persévérance qu'on lui connaît, toutes les idoles qui voulaient prendre la place de Dieu, que ce soit l'individualisme ou l'Etat Centralisateur, la liberté ou l'amour déifiés... Et après avoir détruit ces idoles d'une main vengeresse de la vérité, il ne les a pas remplacées par une nouvelle idole. Il ne défie rien d'humain. Après, il s'est tu en avouant une *espérance inassouvie*¹¹⁷.

113. *La Politique religieuse*, p. 218.

114. *Le Dilemme de Marc Sangnier*, p. 18

115. Ces textes que je n'ai pas cru devoir corriger ont été écrits avant le retour de Maurras à la foi, avant le jour où « pour la première fois il entendit quelqu'un venir ». Note ajoutée par l'auteur en 1964.

116. *Les libertés de ma prison* (P.I.E.L., 1968), pp. 57, 58.

117. *La Musique intérieure*.

Après avoir utilisé sa raison pour détruire toutes les déifications, on pourrait craindre que la raison soit déifiée, mais non, écoutez-le reconnaître la défaite de sa raison qui n'a pas encore trouvé Dieu : *Dans la poursuite de la vérité première et dernière, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais... L'heure où ma raison demeura muette devant ses propres objections...* Et ceci au sujet de la foi catholique : *On ne dédaigne pas ce qu'on a tant cherché. On ne traite pas sans respect la faculté de croire quand on l'estime aussi naturelle à l'homme et plus nécessaire que la raison.*

La raison ne doit pas régner mais voir ce qui règne ou qui doit régner et assigner à chaque activité la place qui lui est convenables¹¹⁸.

Et François Saint-Pierre ajoute :

« Tout ceci explique, ce qui étonne certains, comment il se fait que Maurras, dès avant d'avoir retrouvé la foi, a aidé plus d'un à l'accueillir. Il est aujourd'hui, en France, le meilleur défenseur de l'ordre naturel parce que, notamment, il reconnaît son insuffisance pour répondre au problème essentiel posé à l'homme. Ainsi il prépare le terrain fait pour accueillir la foi et, tout naturellement, il est mort à cette terre et né à la Vie, son chapelet à la main. »

Tout ceci nous fait comprendre les phrases de saint Pie X à son sujet : ce beau défenseur de la foi, la prédiction de son retour à la foi et la réussite de son œuvre.



Louis Salleron, dans *Maurras et le christianisme* nous dit notamment :

« Je ne vais pas reprendre ici l'explication cent fois fournie par Maurras. Convaincu que l'ordre politique en général, et en tous cas l'ordre politique occidental et français, était en correspondance parfaite avec la doctrine de l'Eglise, dans sa vérité essentielle et historique, il voulait qu'une « action française » fut intégralement respectueuse du catholicisme. L'incroyant ne pouvait être d'*Action française* qu'à cette condition - laquelle n'entamait en rien ses libertés personnelles dans l'ordre métaphysique.

Il en résultait que c'était le catholique qui était, en quelque sorte, le plus à l'aise au sein de l'*Action française*, puisqu'il se sentait en cohérence interne absolue dans sa pensée religieuse et dans sa pensée politique.

C'est ce que nous ressentions à vingt ans, et ce que nous n'avons cessé de ressentir par la suite. Il devait bien y avoir quelque vérité dans ce sentiment puisqu'on n'a jamais vu un catholique perdre la foi du fait de son appartenance à l'Action Française, alors qu'on a vu beaucoup de catholiques tièdes y trouver un milieu d'approfondissement de leur catholicisme et de nombreux incroyants se convertir grâce à elle. »

118. *Dictionnaire politique et critique.*

Quant au chanoine Aristide Cormier :

« Ne craignons pas de dire que Maurras a découvert, dans le catholicisme, sa vraie patrie d'esprit, dans laquelle il se retrouve tout entier, il respire et se meut à l'aise. Tout ce qu'il aime dans le passé, c'est là seulement qu'il le retrouve, préservé et ennobli ; tout le présent et tout l'avenir de l'homme et de la société, c'est là aussi, dans l'Eglise romaine, une et universelle, qu'ils sont contenus et qu'ils doivent être défendus. Le mot que l'on attribue à Pie X, au sujet de Maurras, ne nous apparaît pas alors comme si extraordinaire : « Il est un beau défenseur de la Foi ». A l'heure où l'Eglise était non seulement violemment attaquée par l'anticléricalisme, mais encore menacée dans sa discipline et dans son dogme par le libéralisme, contrecarrée dans son apostolat par le laïcisme, on comprend la raison d'un tel éloge accordé à un écrivain non croyant, pour son zèle à défendre la vérité »¹¹⁹.

[...]

« Bien qu'il ne considère l'Eglise que du dehors, il ne peut s'empêcher de l'admirer pleinement. Mieux encore : il s'y retrouve et l'on sent bien que le Catholicisme conditionne toute sa pensée. L'ordre humain individuel ou social se trouve inscrit, à ses yeux, dans les lignes précises du grand édifice catholique qui le contient, l'abrite et le défend. Cet édifice spirituel pourrait-il mieux le comparer qu'à l'une de ces belles et robustes églises romanes dont tous les éléments d'architecture conspirent, par leur si forte cohésion, à l'unité du tout ? Quelle solidité dans cette architecture si puissamment ramassée qui se suffit à soi-même, sans recours à aucun artifice extérieur. Avec ce qui lui restait de catholicisme dans le sang et dans les nerfs, dans le cœur et dans l'esprit, Maurras a profondément senti et compris l'unité intérieure de l'Eglise catholique. Il l'a sentie et comprise avec le regret douloureux de ne plus retrouver en lui-même cette unité parfaite que donne à l'être humain tout entier la clef de voûte de la foi. Dans son édifice intérieur, il y avait ce *trou par en haut* dont précisément il faisait si grièvement reproche à la République dans l'ordre politique. De tout son élan, la pensée de Maurras tendait vers l'Eglise catholique comme vers son centre d'unité. Il le sentait bien et le reconnaissait. Quoi d'étonnant alors qu'il ait trouvé parfois des accents dignes de Bossuet pour parler de l'Eglise ?¹²⁰ »

Louis Salleron confirme :

« Cette attitude fondamentale explique pourquoi tant de catholiques se trouvaient à l'aise dans le mouvement d'*Action française*. Non seulement leurs croyances étaient respectées par Maurras, non seulement leur religion était considérée par lui comme la seule qui fût entièrement bienfaisante pour la société, mais son affirmation des *lois de l'Etre* était en correspondance exacte avec la philosophie commune de l'Eglise.

119. *La Vie Intérieure de Charles Maurras*, op. cit.

120. *La Vie Intérieure de Charles Maurras*, *ibidem*, p. 87.

Y avait-il, dans son agnosticisme personnel, la menace d'une contagion ? Cette menace eût peut-être existé si Maurras avait tiré quelque fierté de cet agnosticisme. Ce ne fut jamais le cas. Et si l'on arguait que sa révérence à l'égard du catholicisme était un masque, c'est le cas de dire que le masque révélait, bien plus qu'il ne le dissimulait, l'être le plus foncier de l'homme. Aussi bien, l'on ne compte pas les chrétiens qui furent affermis par lui dans leur foi, les incroyants qui se convertirent sous son influence, les vocations religieuses à l'origine desquelles il fut. Je ne vois pas qu'on cite d'exemples inverses ».

... Ainsi que monsieur l'abbé Egret, qui explicite :

« L'œuvre de Maurras est un terrain d'atterrissage pour le Saint-Esprit ». La réflexion était faite avec le sourire, mais valait d'être examinée. Elle semble situer très exactement l'œuvre et le rôle de Charles Maurras. Une œuvre qui empêche le mal, combat le mal, une œuvre qui le fait reculer, délivre l'intelligence humaine et la dispose à suivre les règles de la raison. Et, lorsque vient l'heure de la grâce, à recevoir et accepter la lumière de la foi. »

Il a également écrit dans un des *Cahiers Charles Maurras* :

« Maurras a fait un immense bien visible ; plus encore un immense bien invisible. Il a ramené des âmes à Dieu, des milliers d'âmes ; il a facilité l'épanouissement de la grâce en des milliers d'âmes. Telle vocation sacerdotale a pris naissance à la lecture de *La Politique Naturelle* lorsqu'elle parut dans *la Revue Universelle*. Jusqu'alors, ce lecteur était royaliste d'Action Française, suivait Maurras sur le terrain politique, tout en ne le suivant pas sur le plan philosophique, ce qui fut le cas de beaucoup de royalistes à ce moment-là. On savait alors que Maurras représentait la raison politique, mais on avait dit et répété qu'on ne le suivait que politiquement. Alors, on établissait une cloison étanche entre le politique et le religieux, le politique et le philosophique. La lecture de *La Politique Naturelle*, actuellement en tête du livre *Mes Idées Politiques* brisa la cloison étanche. Et ce fut, dans l'âme, une irruption de lumière et de grâce, une meilleure compréhension de la foi catholique et de l'Amour divin. Et le commencement d'une vocation sacerdotale. Grâce à Maurras, le premier pas vers l'autel. »

Il poursuit :

« C'est le simple bon sens de la théologie thomiste qu'exprime *La Politique naturelle* en tête de *Mes Idées Politiques*. Maurras nous donne le fil d'Ariane qui nous fait sortir du labyrinthe par la porte de gloire, ce fil que Maurras donne aux autres, alors qu'il pense ne pas l'avoir encore trouvé. On lit Maurras et l'on n'a qu'à continuer pour trouver Dieu, continuer dans le même sens, dans la même direction, en montant. »



Il y a un dossier de conversions catholiques opérées par l'Action française et même par son directeur indigne. Il y a un dossier des vocations sacerdotales qui se sont produites parmi nos jeunes gens. On nous apporte, ce soir même, de la part de la présidente générale de l'Association des Jeunes Filles Royalistes, étroitement unie de tout temps à l'Action française, un dossier des entrées en religion de leurs membres depuis dix ans : ces jeunes filles sont au nombre de 251, sur lesquelles 33 carmélites, 2 trappistines, 14 bénédictines, 7 dominicaines, 2 clarisses, 3 franciscaines, 8 visitandines, 18 augustines (Sacré-Cœur), 9 filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, 3 missionnaires, 13 auxiliaires du Purgatoire. Les 140 autres se partagent entre des congrégations régionales. Ces jeunes Françaises nous lisaient : leurs belles voix pures diront si ce journal ou si nos livres les détournent de leur devoir !¹²¹

Charles MAURRAS



A ceux qui ne cherchent pas Dieu, Maurras enseigne le besoin de Dieu.

Abbé A. EGRET



« Je n'ajouterai maintenant qu'un souvenir, a écrit Jean Roche-Boitaud¹²² : un homme que j'ai bien connu, Paul Courcoural, et qui a eu souvent un don de prescience extraordinaire, a dit devant moi, à plusieurs reprises au cours de sa vie, que « plus tard il y aurait des bustes de Maurras dans les séminaires ». »



Charles Maurras a écrit un jour : ***Rien ne contente et ne rassasie que le ciel.***

Écoutons donc sa

PRIÈRE

*O toi pour l'amour de qui tout gravite,
Planète du cœur et larme du ciel,
Ma belle terrasse aux pierres écrites,
Ma terrasse en fleur de myrte et de sel,*

21. *L'Action française et le Vatican*, p. 148-149.

22. *Appel à une Action française*, de Jean Roche-Boitaud, *op. cit.*

*La nécessité veut que je laboure
Au loin villes, mer, et champs et prison,
Je n'ai pas rompu l'Ove qui t'entoure,
Terrasse enlacée à notre maison !*

*Je vous suis resté librement fidèle,
Lune qui te couche au soleil levant,
Cypres dentelés, sombres citadelles,
Belle nuit qu'allume et souffle un grand vent !*

*Aigus, arrondis, si ma main vous touche
Parfums rebaisés au soir qui revient,
Faites alterner sur ma vieille bouche
Un suprême chœur de maux et de biens.*

*Êtes-vous l'Esprit ? N'êtes-vous que l'Ame ?
C'est l'Ame assemblant tout ce qui frémit
De sentir en moi l'approche et la flamme
D'un Seigneur qui soit le PÈRE et l'AMI !*

La Balance intérieure



Dès que l'on s'est donné la peine de comprendre la signification profonde de la prière catholique, le sens qu'elle enveloppe dans l'intelligence du monde, et les rapports qu'elle soutient avec toutes les sources de vie intérieure, les ignorants seuls et les sots peuvent garder le droit de ne pas admirer.



Ajoutons ceci de notre maître :

De tous les dogmes du catholicisme, celui qui a toujours paru le plus humainement beau est celui qui affirme la Communión des Saints et qui promet, avec le partage de leurs mérites, la survivance des corps glorieux¹²³.



123. *Le Bienheureux Pie X, sauveur de la France*, p. 197 (Plon, 1953).

Maurras, méditant sur Jeanne d'Arc :

De fortes valeurs morales, durables et supérieures aux vivants éphémères, font les seules nations dignes de ce nom. Les grands peuples vivent par l'Immortel.

... Et d'ailleurs, Charles Péguy a écrit :

... le Surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la Grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond,
Et l'arbre de la race est lui-même éternel¹²⁴.



Dans sa passionnante *Exégèse du poème A son corps*¹²⁵, Alain Sanders¹²⁶ a écrit :

« Arfel¹²⁷ envoyait ses articles de Bordeaux et venait quelquefois à Lyon. A l'occasion d'une de ses visites, Maurras lui dira : *Si vous êtes catholique, ne le soyez pas à moitié* et lui laissera publier dans l'A.F. une série d'articles sur la philosophie de saint Thomas d'Aquin et son accord possible avec l'empirisme organisateur. »

Alain Sanders fait donc l'exégèse d'un poème écrit par Charles Maurras après une attaque de congestion cérébrale dont il s'est quasi miraculeusement sorti, en avril 1943 :

« Voici cette sorte de « méditation sublimée sur la matière charnelle qui enveloppe l'âme » :

*Cher vêtement qu'il faut que je dépose
Pour ton usure et pour ta vétusté,
En remontant vers le trône des Causes
L'Âme sourit de voir sa nudité.*

*Les grands docteurs veulent que je compose
Avec ta chair une étroite unité :
Manquera-t-il, en mon fond, quelque chose,
O doux habit, quand tu m'auras quitté ?*

124. Lire dans *France, notre seule Patrie*, le chapitre consacré à Charles Péguy, pp. 459 à 470.

125. *Bulletin Charles Maurras* n° 13, pp. 4, 5, 6.

126. Alain Sanders, né en 1947. Docteur ès lettres, journaliste, écrivain, directeur de publication du journal *Présent*. Auteur de nombreux essais, récits et romans, notamment *Petite chronique de la grande Terreur* (La révolution de 89) (Présent, 1989) ; *Le Marquis de Morès. Un aventurier tricolore, 1858-1896* (Godefroy de Bouillon, 1999).

127. Connu ensuite sous le nom de plume : Jean Madiran. *Bulletin Charles Maurras*, n° 13, pp. 4, 5, 6.

*Mon pauvre corps qui ne peut sous la lame
Rien que dormir en espérant ton tour
De t'envoler sur mes ailes de flamme,*

*Veuille le Dieu m'accorder de longs jours
De solitude où la gloire de l'âme
Ne chantera que jeunesse et qu'amour¹²⁸.*



A l'occasion de sa nomination, en 1907, comme membre honoraire de l'Institut Saint-Thomas d'Aquin, M. Charles Maurras adressa au directeur de cette association, M. l'abbé Tardif, la lettre suivante, publiée par la revue *Le Pays de France*, bulletin de l'Institut Saint-Thomas d'Aquin - Aix-en-Provence (9^e année, N° 65, 3^e livraison - 1907) :

... Ainsi apprenais-je de vos prêtres, de vos livres, de vos campagnes, le charme sérieux des rythmes et des lois, le goût de l'ordre, le respect de cette tradition sans laquelle il n'existe ni arts, ni lettres, ni sciences dignes d'un temps civilisé. Ainsi me sont venues les raisons de mon culte respectueux pour le catholicisme et de mon enthousiaste piété pour ce que l'Eglise de Rome me présente de plus parfait, l'accord spontané et simultané du chant intérieur qui remplit les deux mondes.



Nous sommes bénéficiaires de l'ordre du monde. Nous devons respecter les règles. Au-delà des faiblesses et de la défaillance, suite du péché, nous devons en estimer la structure et la vie.

Maurras conclut :

Comme la connaissance du cantique des Sphères, la découverte d'une législation du physique et d'un ordre régulier des Sociétés peut être fort capable d'inspirer à ces esprits la recherche et l'idée de la gloire de Dieu.



La phrase suivante montre exactement la position spirituelle de Maurras, au moment où il écrivait :

Mon commentaire restera au-dessous de ce qu'aurait pu dire, dans le même sens, un croyant : considérer que des moyens divins sont, humainement, bons, et même excellents, revient à déclarer que le supérieur, qui domine et commande l'inférieur, le conduit. Ce n'est pas une découverte.

128. Ce poème a été publié sous le titre « A son corps » dans le recueil de Maurras *Au devant de la nuit*, édité par H. Lardanchet, à Lyon, en 1946, sous le pseudonyme de « Léon Rameau ». Ce poème sera repris, en 1952, dans *La Balance intérieure* avec de menues variantes.

Il n'est pas défendu de comprendre ce qui nous est dit, même du plus haut de l'Ether (Œuvres capitales, tome II, p. 302). Ceci est repris de Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon, qui a été publié chez Flammarion en 1937.

Maurras admet donc :

- le surnaturel
- la sagesse du surnaturel.

Plus précisément le surnaturel dans la vie de sainte Jeanne d'Arc. Donc le surnaturel catholique. Il se rappelle l'enseignement chrétien, nous dit l'abbé A. Egret.



Et un peu plus tard, en 1941, et cela mérite d'y insister, notre maître écrit :

SANS...

« Sans l'unité divine et ses conséquences de discipline et de dogme, l'unité mentale, l'unité politique disparaissent en même temps. Elles ne se reforment que si on rétablit la première unité ».

« Sans Dieu, plus de vrai ni de faux ; plus de droit, plus de loi. Sans Dieu, une logique rigoureuse égale la pire folie à la plus parfaite raison. Sans Dieu, tuer, voler sont des actes d'une innocence parfaite ; il n'est point de crime qui ne devienne indifférent, ni de révolution qui ne soit légitime ; car sans Dieu le principe du libre-examen subsiste seul, principe qui peut tout exclure, mais qui ne peut rien fonder ».

Charles Maurras¹²⁹



Le catholicisme et le patriotisme, le catholicisme et l'ordre français, le catholicisme et la pensée humaine, le catholicisme et la civilisation générale, loin de se repousser, s'attirent.



129. *Sans la Muraille des Cyprès* (J. Gibert, 1941).

La religion est ce qui relie, unit, affine, concentre, classe, organise aussi bien les esprits et les cœurs que les Etats.



Le premier foyer n'a-t-il pas été, comme le premier tombeau, un autel ? C'est du pied d'un autel que partit le premier sillon qui s'entr'ouvrit pour fonder la muraille des premières cités.



...L'avenir se chargera de démontrer que les plus brillantes qualités personnelles ou collectives sont fatalement annulées chez ceux qui ne conçoivent pas l'intime cohésion et la liaison rigoureuse de certains sentiments, de certaines réalités : de la religion traditionnelle par exemple et de la réalité nationale. Celle-ci et celle-là sont attaquées ensemble. Si vous vous obstinez à les défendre séparément, vous expiez votre division avant peu.

Sur terre, qu'il s'agisse du spirituel ou du temporel, de l'ordre oral ou de l'ordre matériel, des vues, des intérêts, les suggestions et décisions du catholicisme concordent avec les intérêts essentiels de la Patrie française et du monde civilisé. Je parle de ces intérêts entendus aussi exactement que possible. Je parle du catholicisme, entendu et interprété dans sa solide rigueur. En politique ou en sociologie, toute séparation d'avec le catholicisme, bien loin d'exprimer un progrès, dénonce un recul.

Maurras frappe sur le clou pour le bien enfoncer. Il approuve et défend le *Syllabus* et sur le texte du *Syllabus*¹³⁰ il écrit : *On peut nommer cela le droit ou le bien, ou l'utile. De quelque mot qu'on use, il faut constater la coïncidence des choses : Les plus hautes valeurs politiques et sociales enseignées et fixées par la critique et la science positive sont identiques à celles que désigne l'enseignement de l'Eglise. Les vérités politiques et sociales que notre analyse a élevées au rang d'évidences pures se retrouvent ainsi, les unes indiquées, les autres explicites, dans la synthèse catholique.*

Dans la préface du *Dilemme*¹³¹, Maurras écrivait : *Se conformer à l'ordre abrège et facilite l'œuvre. Contredire ou discuter l'ordre est perdre son temps. Le catholicisme n'a jamais usé ses puissances contre des statuts éternels ; il a renouvelé la face de la terre par un effort d'enthousiasme soutenu et mis en valeur au moyen d'un parfait bon sens. Evidance pour le monde, et plus encore pour notre pays. De sensibilité, de mœurs, de culte, et par là même de religion, nous sommes des organisations catholiques. J'ai retrouvé chez tout véritable Français ce catholicisme instinctif et l'on serait bien étonné si j'inscrivais le nom de l'évolutionniste éminent qui fait sa lecture quotidienne de l'Office des Morts*¹³².

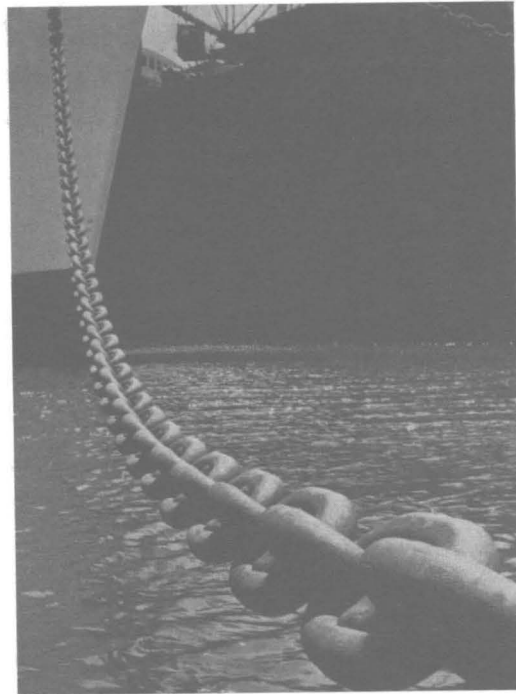
130. Le *Syllabus* appartient à l'encyclique *Quanta cura* publiée le 6 décembre 1864 par le pape Pie IX. Il consiste dans la formulation et le rejet de 80 propositions fondamentales de l'idée révolutionnaire et libérale

131. *Le Dilemme* de Marc Sangnier.

132. *Action Française* du 13 novembre 1900



On ne peut rien entreprendre contre l'Eglise, qui ne se retourne aussitôt contre la nation et généralement contre la société, et plus généralement encore contre le genre humain.



Soudés comme les maillons d'une même chaîne

*Pour le catholique, rien n'est fini : quelqu'un
fait le départ des intentions, des pensées et des
actes ; et la pensée de la communion des âmes
sauvées ouvre aux affections une immense espérance.*

Charles Maurras,
L'Allée des philosophes.

*... Cette Eglise (catholique), je l'ai saluée comme
la plus antique, la plus vénérable et la plus féconde
des choses visibles, et comme la plus noble et la
plus sainte idée de l'univers.*

Charles Maurras,
L'Action Française et la religion catholique.

« Maurras n'a pas la lumière, mais il est celui qui apprend à voir clair ».

A. Egret¹³³

Si vous voulez en savoir davantage, continuons par

LA PRIÈRE CATHOLIQUE

« [...] Maurras explique magnifiquement la prière des catholiques : *En remontant ainsi le fleuve des effets jusqu'à leur source et à leur cause, en y laissant, comme un tribut de gratitude et d'amour, l'hommage de l'action qui a jailli de nous et de ses effets immédiats les plus glorieux, nous faisons preuve de raison pénétrante, de volonté bonne et unie à la Souveraine Volonté, qui doit être faite du sentiment d'humilité qui convient aux fils du limon ; sans avoir calculé ce résultat moral nous nous gardons des vaines fumées de la fortune, nous conservons la lucidité de notre raison et, en le sachant bien et en le voulant bien, nous nous concilions ce juge et ce maître de tout, de qui tout dépend et dérive ; en nous mettant dans son cœur comme ses enfants nous rendons plus facile l'écoulement naturel de toutes les grâces divines dont la France profitera... Voilà donc un de ces sens exacts de cette prière qui remercie et qui consacre et prépare.*

« On n'écrivit jamais mieux et rarement aussi bien sur la prière catholique.

« Maurras a parfaitement compris et parfaitement exprimé le sens, la signification profonde de la prière catholique, comme le sens, la signification profonde de la Papauté catholique.

« [...] La doctrine de Maurras, basée sur le catholicisme, ne demande pas une perfection impossible, mais simplement ce qui s'en approche le plus possible. On doit plus que le respect à l'Eglise : *dès que l'on s'est donné la peine de comprendre la signification profonde de la prière catholique, le sens qu'elle enveloppe dans l'intelligence du monde, et les rapports qu'elle soutient avec toutes les sources de vie intérieure, les ignorants seuls et les sots peuvent garder le droit de ne pas admirer*¹³⁴.

A. EGRET

*Il y a quelque chose, il y a un grain d'internationalité résistante, c'est le catholicisme. Partout, ailleurs, il n'y a rien. Le catholicisme est seul à combler cet abîme étendu de zéro à un. Si donc on veut aboutir tôt ou tard à un développement international de quelque sérieux, c'est sur le catholicisme que, sages et prévoyants tous les politiques réalistes devront s'appuyer*¹³⁵.

*Je ne crois pas, me disait alors Maurras*¹³⁶, *je ne crois pas que notre pays puisse se relever de sa*

133. N° 43 des *Cahiers de Charles Maurras*, 1972.

134. N° 51 des *Cahiers de Charles Maurras*, 1974.

135. *Sans la Muraille des Cyprès*, op.cit.

136. écrit Henri Massis, *Maurras et notre temps*, op.cit.

dernière chute profonde sans le concours de catholiques nombreux, actifs, influents, et dont l'esprit soit restauré dans sa vertu, régénéré dans son principe. Aussi avait-il salué avec joie la venue parmi nous du jeune Arfel¹³⁷ - généreux puer - qui, avec la flamme de ses vingt ans, venait d'écrire sur la philosophie politique de saint Thomas d'Aquin une étude nette et claire, où il décelait les affinités du thomisme avec l'empirisme organisateur et montrait comment une promotion de l'ordre chrétien pouvait s'intégrer à l'action monarchique. Plein de témérité audacieuse, l'impétueux garçon dénonçait les sophismes intentionnels et volontaires de ceux qui prétendaient s'appuyer sur saint Thomas pour « sacrer » la mystique de la démocratie.

*

En 1909, dans la préface de *L'Avenir de l'Intelligence*, prévoyant l'âge de fer qui s'annonçait, Maurras écrivait : *le Catholicisme résiste, et seul : c'est pourquoi cette Eglise est partout inquiétée, poursuivie, serrée de fort près (...) et nos libres penseurs n'ont pas encore compris que le dernier obstacle à l'Impérialisme de l'Or, le dernier fort des pensées libres est justement représenté par l'Eglise qu'ils accablent de vexations ! Elle est bien le dernier organe autonome de l'esprit pur. Une intelligence sincère ne peut voir affaiblir le catholicisme sans concevoir qu'elle est affaiblie avec lui : c'est le spirituel qui baisse dans le monde, lui qui régna sur les argentiers et les rois ; c'est la force brutale qui repart à la conquête de l'univers.*

En nom Dieu,
les gens d'armes batailleront
et Dieu donnera la victoire

Sainte Jeanne d'Arc 1412, † 1431.
Patronne secondaire de la France
avec Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus
et de la Sainte Face



137. Jean Madiran.

ANNEXE

Face a l'idolatrie democratique le réalisme de Maurras

« C'est le moment où il devient urgent de recourir au réalisme éternel tel que Maurras, inlassablement, l'a enseigné.

Pour ses disciples, la barbarie présente est une conséquence et c'est aux causes qu'il faut s'en prendre : non seulement le communisme reste intrinsèquement pervers, mais la démocratie fut, avant même d'être une idolâtrie universelle, une supercherie contraire aux réalités naturelles, un mal, *le mal*, disait Maurras.

Ce mal est adoré, faute d'être combattu.

Pour le combattre, il faut d'abord se soumettre au réel vital, que la doctrine catholique, naguère encore, confirmait. J'en trouve le meilleur énoncé dans la préface du dernier livre de Maurras, écrit en prison et consacré à saint Pie X. Je ne peux mieux faire que de le citer :

Les deux Testaments s'accordent à dire : que les foyers soient bien assis, et vos enfants pourront être nourris, dressés, et éduqués ; que les parents ne mangent pas des raisins verts, et leurs fils n'auront pas les dents agacées ; que l'Etat ne soit point divisé, il ne sera pas menacé de périr ; que les corps sociaux naturels ne soient ni asservis, ni desséchés par l'Etat, celui-ci et ceux-là auront ensemble la vigueur, l'énergie, la luxuriance ; que la nation soit soutenue par l'expérience des Anciens et la force de la jeunesse, ses ressources en auront le plus heureux emploi ; que la tradition règle et modère les initiatives ; que la jeune vie spontanée ravive et renouvelle les habitudes traditionnelles, les groupes sociaux en seront sains, solides, puissants ; qu'au surplus le tendre amour de l'ascendance et de la descendance, comme celui du sol natal, ne cesse de gonfler le cœur de tous, le bien public s'en accroîtra du même mouvement, etc., etc.

Mais surtout qu'on ne perde pas de vue qu'il y a ici un rapport d'effets et de causes ! Le bon arbre porte un bon fruit. Que le mauvais arbre soit arraché et jeté au feu. Si vous voulez ceci, il faut vouloir cela. Vous n'aurez pas de bon effet sans prendre la peine d'en cultiver la haute cause génératrice. Si vous ne voulez pas de celle-ci, la sanction du refus est prête, elle est très simple, elle s'appellera la fin. Non votre fin, personne humaine, mais celle du composé social auquel vous tenez et qui dépérira plus ou moins lentement, selon que le mal, non combattu, aura été chronique ou aigu, superficiel ou profond. Les conditions de la société, si on les transgresse, laissent la société sans support, et elle s'abat...

Tous les physiiciens sociaux qui se sont succédés depuis Aristote ne parlent guère autrement que le docteur catholique Bossuet. A la réflexion, c'est le contraire qui devrait étonner à moins que, victimes d'une illusion systématique complète, les théologiens n'eussent enchaîné ces déductions au rebours de toute réa-

lité, l'accord n'était guère évitable. Les phénomènes sociaux se voient et se touchent. Leur cas de présence, d'éclipse, ou de variations, leurs durées, leurs disparitions, leurs croissances ou décadences, tombent sous les sens de l'homme s'il est sain et normal. Comment, s'il existe un ordre des choses visibles, ne serait-il pas déchiffré de quiconque a des yeux pour voir ?

... Ce qui n'est pas caché, ce qui n'est pas niable, ce que voit un regard clair et pur c'est la forme ou figure du plan (créé ou incréé, providentiel ou aveugle) tel qu'il a été invariablement observé et décrit jusqu'à nous. Quelques-uns de ces impératifs conditionnels apparaissent comme des « aphorismes » à La Tour du Pin. Or cette rencontre, où convergent la déduction religieuse et l'induction empirique, est encore plus sensible dans ce qu'elle critique et conteste de concert que dans ce qu'elle a toujours affirmé.

Le cœur de cet accord de contestation, ou plutôt de dénégation entre théologiens et naturalistes, porte sur le point suivant : la Volonté des hommes ne crée ni le Droit ni le Pouvoir. Ni le Bien. Pas plus que le Vrai. Ces grandes choses-là échappent aux décrets et aux fantaisies de nos volontés. Que les citoyens s'assemblent sur l'Agora et le Forum ou leurs représentants dans le palais de Westminster ou le Palais-Bourbon, il ne suffira pas d'accumuler deux séries de suffrages, de soustraire leurs sommes et de dégager ainsi des majorités. Si l'on veut « constituer » un Pays, lui donner une législation, ou une administration qui vaille pour lui, c'est-à-dire le fasse vivre et l'empêche de mourir, ces dénombrements de volontés ne suffisent pas ; aucun bien public ne naîtra d'un total de pures conventions scrutonnées s'il n'est participant ou dérivé d'un autre facteur. Lequel ? La conformité au Code (naturel ou divin) évoqué plus haut : le code de rapports innés entre la paternité et la filiation, l'âge mûr et l'enfance, la discipline des initiatives et celle des traditions. Le Code inscrit des conditions du Bien est le premier générateur de sociétés. Si le contrat envisagé ne se subordonne, en tout premier lieu, à ce Code, il ne peut rien, ne vaut rien. L'esprit éternel de ce Code se rit des prétentions volontaristes, du Contrat, comme les contractants. Telle est la moelle intérieure des leçons que recouvrent ou découvrent les faits.

CONCLUONS

« [...] J'ai dit que l'incroyant pouvait suivre Maurras sans craindre une influence voulue dans le domaine religieux. Si Maurras a fait des conversions chez de grandes intelligences comme Lucien Moreau, Henri Vaugois, Léon de Montesquiou, Henri Boegner, etc... (le dossier des conversions est insoupçonné), s'il a été l'instrument de la grâce dans bien des cas, ce n'était pas là son intention et il s'est trouvé être le missionnaire de l'Eglise alors qu'il ne voulait être que son défenseur dans la Cité, parce que la France est liée à l'Eglise catholique par un lien historiquement filial. Gesta Dei per Francos...

De telles conversions sont avant tout, certes, l'œuvre de la grâce, mais la grâce a de ces cheminements qui échappent à la logique humaine.

Nul plus, peut-être, que le carmel de Lisieux ne l'a fait comprendre à Maurras. En tant que normands, fidèles du diocèse de Thérèse, il nous est permis d'en être fiers. Grâce à ces saintes femmes, le provençal Maurras doit beaucoup à la Normandie. Avec quels accents il parle des compagnes de sainte Thérèse, des filles de la Mère Agnès, que ce soit dans ses entretiens avec Xavier Vallat, dans son Pie X, dans ses entretiens avec le chanoine Cormier.

Cet homme que l'on a dit orgueilleux, enfermé dans un système, ce qui fait sourire ceux qui l'ont bien connu, cet homme se sentait très humble devant la sainteté, très humble aussi devant les grands ordres religieux. S'il ne pouvait y porter ses pas, on peut dire, je crois, qu'il y a souvent porté ses regards.

Ce que l'on a appelé l'orgueil de Maurras, c'est un amour passionné de la vérité. Dans un monde en décomposition, on dit volontiers orgueilleux ceux qui osent encore considérer la vérité comme une valeur absolue.

[...]

Ecoutez cette page bouleversante de la confession terminale et vous jugerez si elle est d'un agnostique ou d'un chrétien :

De tous les dogmes du catholicisme, celui qui m'a toujours paru le plus humainement beau est celui qui affirme la Communion des Saints et qui promet, avec le partage de leurs mérites, la survivance des corps glorieux. Nous n'avions pas été des premiers pèlerins de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; notre culte secret de Pie X était fort ancien, au contraire. Je ne peux me défendre d'imaginer et de rechercher, par delà les espaces convenables, sur de hauts lieux inaccessibles et innommables, ce qu'avaient pu être la rencontre et le dialogue de la petite sainte qui voulait passer son ciel à faire du bien sur la terre, avec le Pontife qui voulait que son peuple priât sur de la beauté. Mais le couple émouvant de la jeune fille pleine de grâce et du grand vieillard couronné avait d'abord tenté en silence notre pensée, puis il plana sur elle, au point de l'obséder un peu : c'est pourquoi, bien souvent, avant et après l'acte miséricordieux de S.S. Pie XII, je me sentis ému, tantôt par la curiosité d'un désir impatient, tantôt par le sentiment d'une gratitude que je ne savais comment exprimer, et, dans les deux cas, je reprenais le chemin de Lisieux et demandais la sainte audience, mais je n'y disais rien de ce qui me pressait, la conversation portait non sur l'un ou l'autre de ces thèmes supérieurs, mais plutôt sur les grandes difficultés nationales et sociales dont nous étions assaillis alors et de plus en plus alarmés. Mon instinct cherchait un conseil. J'en recueillais toujours, et de la plus haute sagesse. La lumière en était si forte que j'osai déclarer un jour en les quittant qu'il me semblait sortir d'un conseil d'Etat tenu par les Anges.

Je ne savais qu'admirer le plus de l'extraordinaire étendue de leur information car ces recluses savaient tout, ou de la sûreté du jugement qui la diadérait. L'habitude que j'en avais m'épargnait de montrer la moindre surprise. Un jour néanmoins qu'il m'arriva de donner un léger signe en ce sens, je vis tomber des lèvres sereines et des beaux yeux limpides, des mots que mon compagnon me répéta de la part de la Révérende Mère : - Monsieur, il en a toujours été ainsi.

L'histoire universelle m'était ainsi remémorée, avec l'image des grands reclus et des grandes recluses que le Désert avait si bien instruits du Monde que plusieurs d'entre eux furent les directeurs et les conducteurs de la conscience du siècle. Comment avais-je pu oublier le cas de saint Bernard ou de sainte Catherine ! C'est en conformité à une loi constante que le carmel de Lisieux nous avait donné ses directions, sa lumière, ses bénédictions continues. Faut-il rappeler que son signe, sa prière, étaient venus nous chercher ? Nous avons été conduits par la main à travers les méandres d'une longue et difficile carrière. Mais plus je me répète cette histoire bénie, avec les nombreux amis, aujourd'hui morts, qui en ont connu les arrêts, éprouvé les retours et les nouveaux départs, moins je réussis à détacher et même à distinguer les bénédictions de Lisieux d'avec celles, plus anciennes, qui m'étaient venues de Pie X, par Camille Bellaigue, ou sur ma pauvre mère chérie.

Ni Pie X, ni Thérèse, ne nous abandonnèrent au péril de la mer. Les deux courbes de leur commune protection s'unissent, s'entrelacent et se prolongent dans une identité céleste qui éveille le sentiment d'un avenir qui n'est pas fermé. Non, ce n'est pas fini. Que les deux protecteurs ne nous quittent ! Le jour de la pleine justice finira bien par se lever, le salut national en sera la suite, non la fin. Ainsi soit-il.

Cette conclusion sera notre prière.

Cette prière sera notre conclusion. »

a écrit Jean-Albert BOUCHER

(n° 42 des Cahiers Charles Maurras)

LA RÉPUBLIQUE ET LE CATHOLICISME

L'idée anticatholique dans l'idée de la République, c'est l'histoire même de la République. C'est 1792, c'est 1871, c'est la somme des idées et des faits enfermés dans le nom de République, impliqués dans la nature de ce régime en France, et dans le principe d'anarchie. Que des républicains aient été personnellement animés d'une volonté catholique, c'est un fait reconnu, mais loin de fortifier la thèse, ce fait en achève la ruine. Car si nombreuses, si éloquentes, si généreuses qu'elles fussent, ces bonnes volontés républicaines ont été impuissantes à changer le cours de nos Républiques. Cela s'est vu en 1792, cela s'est vu en 1848, quatre ans d'expérience ayant suffi à propager de telles alarmes que le clergé, républicain aux journées de février, chanta les Te Deum du Deux-Décembre avec autant de hâte que tout le reste de la population honnête et paisible du pays. On ne peut pas faire que la République française ne soit la créature de l'esprit révolutionnaire et insurrectionnel.

L'anticléricalisme est une condition de la République, en France du moins. Un clergé catholique ne peut que s'opposer à la centralisation spirituelle et morale qui est l'âme de l'Etat démocratique. Il n'y a pas de compatibilité entre ce clergé, à la fois universel et national, et le clergé maçonnique international, qui est l'agent de la centralisation démocratique. La réflexion et l'expérience sont d'accord pour montrer qu'il faut choisir l'un ou l'autre. Ou bien la démocratie durera, et son rouge clergé dévorera l'Eglise ou, ainsi menacée sans cesse dans son spirituel par un temporel ennemi, l'Eglise cherchera un pouvoir temporel qui lui soit ami, miles pacificus, qui lui assurera, dans son ordre, les libertés que l'Etat électif ne peut ni supporter ni même concevoir. Il lui faudra donc souhaiter dans son cœur un Etat qui ne dépende ni de la volonté des votants, ni de leur pensée, un Etat qui ne soit pas dans la nécessité organique de les triturer, de les contrôler, de leur dicter son dogme, un Etat existant par d'autres principes, se mouvant par une autre loi que le suffrage et l'élection. Pour correspondre à ce signalement, y a-t-il autre chose qu'un pouvoir héréditaire ? Nous le verrons bien.

Charles Maurras
Action Française, 28 août 1913
Pour en sortir, p. 96

...Les déclamateurs, qui s'élèvent contre la règle ou la contrainte au nom de la liberté ou du droit, sont les avocats plus ou moins dissimulés du néant.

[...]

Je crois profondément que plusieurs des modernes ennemis du catholicisme conçoivent ce désir avec lucidité. Ils sont radicalement destructeurs, destructeurs avec conscience. Ils nourrissent la claire cupidité du néant. Ils en éprouvent la délectation certaine, absurde et terrible. Comment ne pas être contre eux ? Comment ne pas courir à l'aide du génie de la construction en péril ?

La démocratie religieuse, p. 28

Comme d'un champ catalaunique engraisé de beaucoup de morts, mon ordre catholique et romain, mon ordre natal se renforce des inepties et des violences que l'on a jetées contre lui. N'ai-je pas saisi une cause ? Ne sais-je pas le fond de tant de haine et d'amitié ? Tout désormais s'explique par une différence, la plus claire du monde et la plus sensible : un oui, un non. Ceux-là ne veulent pas, ceux-ci veulent, désirent. Quoi donc ? Que quelque chose soit, avec les conditions nécessaires de l'être. Les uns, conspirent à la vie et à la durée ; les autres souhaitent, plus ou moins nettement, que ce qui est ne soit bientôt plus, que ce qui se produit avorte, enfin que ce qui tend à être ne parvienne jamais au jour. Ces derniers constituent la vivante armée de la mort ; ils sont l'inimitié jurée, directe, méthodique, de ce qui est, agit, recrute, peuple : on peut les définir une contradiction, une critique pure, formule humaine.

Le dilemme de Marc Sangnier, p. 27

Toutes nos idées favorites, ordre, tradition, discipline, hiérarchie, autorité, continuité, unité, travail, famille, corporation, décentralisation, autonomie, organisation ouvrière, ont été conservées et perfectionnées par le catholicisme.

Le dilemme de Marc Sangnier, p. 35



L'ÉGLISE DE L'ORDRE

En France, aujourd'hui, une partie des porte-parole de la pensée catholique voudraient assimiler tout ordre à Mammon et à Belzébuth. Le mot leur écorche la bouche ou la plume. J'ai lu entre cent autres, une page bien caractéristique d'un vénérable écrivain religieux où le Montalembert de 1848 est gravement repris d'avoir quitté la République et la Révolution pour un objet d'un intérêt aussi secondaire que l'ordre public. Le grand orateur n'était pourtant pas suspect de n'avoir conçu l'ordre que dans la rue, dans l'usine ou dans la manufacture. En ce qui nous concerne, cinquante ans après Montalembert, cinquante avant la IV^e République, nous avons pris grand soin de préciser que notre ordre n'était pas seulement forain, ne ressemblait en rien à celui dont les Russes avaient déjà couronné Varsovie. L'Eglise de l'Ordre avait été qualifiée par nous de temple des définitions du devoir, de seule internationale qui tienne, et nous avons dit pourquoi. Aucune de ces maximes n'avaient alarmé alors les maîtres à penser du catholicisme. Je ferai connaître les noms de quelques-uns d'entre eux. Plusieurs nous firent des réponses plus que bienveillantes. D'autres nous les adressèrent par message indirect. L'un d'eux voulut bien se contenter de mettre le doigt sur une ligne tirée de l'Encyclique Sapientiae Christianae —, où Léon XIII, encore régnant mais qui se mourait, avait énoncé très haut l'alliance établie par la nature des choses entre les intérêts religieux et les intérêts de l'ordre social.

Charles MAURRAS
Le Bienheureux Pie X, Sauveur de la France

ANNEXE

La République et l'Eglise

La République n'est pas un simple système de gouvernement. C'est une philosophie. Après la révolution dreyfusienne, elle s'exaspéra. Déjà Jules Ferry avait fermé les collèges tenus par les Jésuites et dispersé la plupart des congrégations d'hommes (1880). Depuis lors, l'application du Concordat n'avait pas été sans conflits et c'est en vain que le pape Léon XIII avait conseillé aux catholiques de se rallier à la République pour la rendre meilleure (1892). Les ralliés restèrent des suspects et le mot lui-même sonnait comme une injure. Quand la coalition socialiste-radical eut triomphé, l'anticléricalisme fut la condition première du républicanisme. Aller à la messe devenait une manifestation réactionnaire. Un fonctionnaire, dont la femme faisait ses Pâques ou suivait la procession de la Fête-Dieu, était à jamais barré dans son avancement. C'était comme une obsession. Waldeck-Rousseau voyait partout des « moines ligueurs » et « des moines d'affaires » ; Léon Bourgeois appelait les écoles congréganistes « des écoles de guerre civile et de haine des lois » ; Emile Combes, prêtre manqué, théologien hérésiarque, rêvait d'anéantir le catholicisme en France. Sous son ministère qui fut un des plus longs (1902-1905), le véritable gouvernement tomba entre les mains de la délégation des gauches, que dominait l'orateur socialiste Jean Jaurès. La loi sur les congrégations votée en 1901 fut appliquée avec la plus extrême rigueur. Toutes les écoles congréganistes fermées, toutes les congrégations chassées de leurs couvents : le clergé régulier ne pouvait plus subsister que clandestin. Le successeur de Combes, Rouvier, jadis compromis dans le Panama, fit voter la séparation des Eglises et de l'Etat (1905), et Clemenceau (1906-1909) consumma la rupture des relations diplomatiques avec le Vatican. « La Révolution française, — disait à la Chambre René Viviani, — a déchaîné dans l'homme toutes les audaces de la conscience et toutes les ambitions de la pensée. Cela n'a pas suffi. La Révolution de 1848 a doté l'homme du suffrage universel ; elle a relevé le travailleur courbé sur sa tâche et elle a fait du plus humble, l'égal politique du plus puissant. Cela n'a pas suffi. La Troisième République a appelé autour d'elle les enfants des paysans, les enfants des ouvriers et dans ces cerveaux obscurs, ces consciences enténébrées, elle a versé peu à peu le germe révolutionnaire de l'instruction. Cela n'a pas suffi. Tous ensemble, par nos pères, par nos aînés, par nous-mêmes, nous nous sommes attachés dans le passé à une œuvre d'anticléricalisme, à l'œuvre d'irréligion. Nous avons arraché les consciences humaines, à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ployait les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que, derrière les nuages, il n'y avait que chimères. Ensemble et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus. »

Histoire des Français, p. 517

Pierre Gaxotte¹³⁸

138. 1895 - † 1982, ce journaliste et très grand historien, a notamment écrit, outre cette *Histoire des Français*, *l'Histoire de la Révolution française*, *l'Histoire de l'Allemagne*, *La France de Louis XIV*, *Le siècle de Louis XV*, etc. Il fallait un homme de cette envergure pour pouvoir être le secrétaire de Charles Maurras !

QU'EST-CE QUE LA LAÏCITÉ ?

Comme le disait fort bien notre confrère M. Romier, il est de la plus haute importance que le débat de la laïcité reçoive non seulement dans les Chambres, mais dans le pays entier, toute l'ampleur dont il est digne.

Il faut, en effet, en finir avec une abominable mascarade de liberté d'esprit.

Il faut en finir avec la plus sournoise mais la plus odieuse oppression intellectuelle.

Il faut en finir avec la théocratie Kantienne et Roussienne qui accable les écoliers et les contribuables.

Il y avait autrefois, en France, deux livres de classe, très inégalement respectables, d'une antiquité inégale, d'une popularité inégale aussi en fait comme en droit, mais qui, à eux deux, représentaient la somme de l'esprit national. C'étaient le Catéchisme diocésain et (l'adjonction n'est pas de moi, mais de Nisard) les Fables de La Fontaine.

Le Catéchisme propageait tout l'essentiel de la morale et de la religion, il apprenait aux bambins ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, et comment et pourquoi : le pourquoi naturel et le pourquoi surnaturel, la raison du devoir, la sanction du devoir, et ces précisions réalistes n'empêchaient pas d'entr'ouvrir à l'intention des âmes les plus fines ou peut-être, en vue des moments les plus favorables des âmes communes, le royaume supérieur de la grâce et du pur amour. Le curé de village qui enseignait ainsi la morale et la foi philosophait pour toute l'âme. Il en intéressait toutes les parties, basses, moyennes et sublimes. Ainsi agissait-il. Ainsi obtenait-il des résultats spirituels et moraux dont toute la vie de notre France témoigne. Mais l'école laïque a supprimé le Catéchisme. Elle l'a remplacé. Elle a substitué au Catéchisme le manuel de morale laïque. Elle a substitué à la morale catholique ce stoïcisme germanique de Rousseau et de Kant, qu'il est bien permis d'appeler le dégoût solide et durable de la raison, l'écœurement fondamental de toute intelligence claire et de tout esprit bien constitué, le haut-le-cœur essentiel du simple bon sens. Le bien pur pour le bien sec ! Le devoir de croire au devoir ! L'absolu désintéressement « sur la terre comme aux cieux » à la racine de tous les actes méritoires ! La vertu si cruellement escarpée qu'il n'y eut d'autre accès vers elle que l'hypocrisie. Et, par bonheur, trop de pathos et de charabia pour être assimilé même en surface non seulement par les enfants, mais par leurs maîtres ! Au total, une fois sur dix, éducation pervertie, mais neuf fois sur dix néant d'éducation, d'où il résulte que le « petit sauvage » n'est pas civilisé, ce qui explique le formidable développement de criminalité dans l'enfance et dans la jeunesse.

Il est vrai que l'école laïque ne s'est pas contentée de détourner au profit du manuel le Catéchisme, elle lui a sacrifié aussi les Fables, c'est-à-dire le répertoire exprès du bon sens national. Toute cette sagesse, toute cette malice, toute cette réflexion matoise et profonde dont les Fables généralisaient la méditation et l'application, a dû céder à des sentences utopicochimériques, d'après lesquelles le monde se

conçoit renversé sens dessus-dessous.

De là, un abêtissement prodigieux.

Le paysan et le pâtre d'il y a septante-sept ans voyaient peut-être voltiger dans la nuit de Noël des angelots joufflus et des étoiles surnaturelles, mais ils savaient parfaitement à quelle catégorie particulière appartenaient ces êtres d'élite et d'exception : ils n'en concluaient pas au bouleversement des rapports naturels ni des rapports sociaux, ils ne croyaient pas au pouvoir international d'un programme de député, et l'idée que la guerre ou tout autre fléau pût être terminé par le tribunal de Genève n'entraînait pas dans leur imagination. La foi ni la poésie n'y pouvait faire de tort au bon sens.

Il n'en est plus de même, le Manuel a mêlé le Ciel et la Terre. Les fables vraies et justes, les fables de La Fontaine qui gardaient et qui défendaient, ont cédé aux fables menteuses et niaises, aux fables qui livrent et trahissent, les fables de Léon Bourgeois et d'Edouard Herriot.

Qui pis est, ce malheur n'est pas, comme pourrait le croire l'historien de l'an Trois mille, un résultat involontaire et inconscient d'une aveugle dégénérescence des races. Il est voulu. Il est visé. Il est systématiquement poursuivi. Nous payons pour qu'il soit atteint. Une part de nos contributions annuelles est portée à l'Etat pour que, à chaque petit Français qui atteint l'âge d'aller à l'école, des sommes soient versées, des frais soient faits pour lui ôter des mains le Catéchisme, lui rendre les Fables suspectes et lui imposer, avec toutes les marques et estampilles de l'Etat, le petit Manuel stupide qui lui enseignera des billevesées sur la nature essentielle du bien et du mal !

Oui, nous payons des prêtres, de véritables congrégations de prêtres et de docteurs, dans les écoles normales primaires pour entretenir cette religion d'Etat contre l'Etat.

Ainsi l'Etat lui-même paie de son argent et du nôtre, pour faire fermenter ces graines d'anarchie et le mieux renverser, révolutionner et ruiner.

Le mystère de nos consommations et de nos convulsions n'est-il pas défini par ce contresens meurtrier ?

Charles MAURRAS

Action Française, 15 mars 1925

« Il aime la Sainte Vierge ; or le serviteur de Marie ne périra pas. »

Saint Bernard, abbé fondateur de Clairvaux

LA TRÈS SAINTE VIERGE ET CHARLES MAURRAS

Etant donné que la très Sainte Vierge a été si souvent l'inspiratrice de Charles Maurras, il nous semble aussi justifié qu'important de faire figurer ses textes, et notamment ses poèmes, in fine de notre ouvrage.

On dit que nos premiers Gaulois élevaient l'autel de leurs vœux à l'espérance de la Vierge, qui devait enfanter. Du fond de l'Orient, nos Grecs et nos Romains lui ont apporté cette Vierge, comme une étoile du matin, et elle est bientôt devenue le flambeau de nos arts, de notre poésie et de nos prières.

On l'a saluée Reine de France : elle l'a été de tout temps. C'est pour elle que furent taillées et jetées dans les airs toutes ces grandes merveilles de pierres dures où de viriles mains inscrivirent le même cantique tendre et violent.

Notre-Dame que c'est beau !

*Ce qui est vrai de sa maison l'est aussi de son culte. Cette beauté couvrit la France. Elle la couvre encore...*¹³⁹

Un Français a de la peine à comprendre comment, au XVI^{ème} siècle, la moitié de l'Europe a pu laisser tomber le culte de cette beauté. Les plus radicaux de nos incroyants gardent à Notre-Dame un repli secret de leur cœur.

Sous l'étoile de Notre-Dame, devaient donc briller parmi nous, un chœur régulier de belles planètes, les Saintes Maries de la Mer, acclamées en Camargue par des multitudes de pèlerins ; la pénitente solitaire, sainte Marie-Madeleine, que nos rois sont allés visiter dans sa Baume ; sainte Anne d'Auray, l'éternelle duchesse de nos Bretons ; sainte Odile, impératrice de l'Alsace et de la Lorraine ; sainte Geneviève, protectrice et libératrice de Paris, et sainte Jeanne d'Arc, la Vierge, la Guerrière, la Fondatrice, mère féconde des enthousiasmes et des dévouements nationaux : c'est pour elle que la jeunesse parisienne conquiert, au prix de milliers de jours de prison, le droit, la joie, l'honneur de lui porter des fleurs en interminables cortèges, dans nos rues et sur nos boulevards... Et c'est aussi du ciel contemporain qu'une sainte Thérèse enfant a jeté la fraîche pluie de ses roses divines.

« Est-il besoin d'un autre exemple ? poursuit Gérard Bedel¹⁴⁰. Un des principaux reproches que le poète adresse à l'empire de Guillaume II dans *La bataille de la Marne*

139. Discours de réception à l'Académie Française.

140. Dans sa très remarquable plaquette *Maurras poète de l'ordre et de l'espoir*, op. cit. pp. 37, 38.

qu'aimait tant Apollinaire, nous l'avons vu, est de vouloir imposer à l'Europe la pensée de Luther ».

*Et, si la pierraille ou la ronce mordent
Les pas douloureux de leur pèlerin,
Une Vierge aux yeux de miséricorde
Abrège d'en haut l'ultime chemin.¹⁴¹*

*Pour suivre les us des Ancêtres,
Dans le temple qu'ils avaient fait,
Nous sommes venus pour te revoir;
Bonne mère, et te prier.¹⁴²*

L'équilibre du genre humain subit une défaite qui n'a pas été réparée lorsque l'Homme allemand supprima le culte de la Vierge, celui des Saints et du Purgatoire...¹⁴³

*- O corruptrices de l'azur, (tes fausses Nuées de Luther)
Savez-vous ce qu'est devenue
La mystique rose au cœur pur
Qui, neige et feu, sous de longs voiles
Qu'aureolèrent sept étoiles,
Emparadisa Terre et Mer
Et, du péché libératrice,
De la douleur consolatrice,
Eut pitié même de l'Enfer ?*

*Dites-nous : la Vierge Marie
Ne règne plus dans votre ciel,
Et votre terre défleurie,
Désert de cendres et de sel,
Ne mène plus l'ogive en flamme
S'ouvrir aux pieds de Notre-Dame,
Jurer l'amour entre ses mains
Et lui chanter : - O belle, ô claire
Dans la maison du même Père
Abritez nos cœurs pèlerins !¹⁴⁴*

141. *Le Carrefour des sept chemins à Martigues* (Œuvres capitales, T. 4, pp. 386, 387).

142. Cantique provençal, traduit dans *Originaux de ma Provence* (Detaille, 1952).

143. *La Musique intérieure* (Grasset, 1925).

144. *La Bataille de la Marne*, V, p. 191.

Le premier Ave Maria m'a été dit par ma mère, elle ne priait qu'en français (« pour ne pas dire des bêtises au Bon Dieu »)

Dans ce Clairvaux de saint Bernard, j'ai souvent rêvé tout ce que le Moyen-Age a vu, mis, prié dans ce beau sein de la Vierge, à l'abondance du vocabulaire et des images, tout ce qui tourne autour d'alveus par exemple. Mais que d'autres mots brillants et chantants ! C'est un parterre de fleurs. On dirait que ces moines s'en enivraient...

Parlant de Notre-Dame de Miséricorde, entourée des riches ex-voto des pêcheurs de Martigues, parée de ses beaux atours du 15 août, Charles Maurras ajoutait :

Ecoutez ceci : je l'ai vue, pour ainsi dire, en naissant, et quand vers 6 ou 7 ans, j'ai aperçu dans un atlas les signes du zodiaque; avec la vierge, les poissons, la balance, le crabe, etc., il s'est fait en moi une association d'idées indéfectibles entre ces maisons du ciel et Notre-Dame qui y règne. Il y a de cela 75 ans au moins, le lien ne s'est pas défait, et cela me rappelle, en outre, un poème de Louis Ménard dont je ne peux pas retrouver le corps, mais dont le dernier vers m'est resté inscrit en mémoire comme une figure vive de l'Assomption : ... Les pieds sur la lune au fond du ciel bleu.

*... Ne pourrait-on pas organiser des manifestations de fidélité explosive dans tous les pays catholiques en faveur de ce dogme de l'Assomption ? Quelle anthologie on en ferait avec saint Bernard, Dante, Villon, Bossuet, et même Auguste Comte...*¹⁴⁵



*Comme les noms de Notre-Dame de Lumière ou de Notre-Dame de la Garde, de Notre-Dame de Grâce ou de Notre-Dame des Anges, le nom et la bonté des saintes ont bercé mon enfance.*¹⁴⁶



— Est-ce que vous priez ? demandait à Charles Maurras le chanoine Cormier.

— *Oui, me répondit-il. Je fais certaines prières. J'aime beaucoup le Je vous salue Marie, car j'ai toujours eu un culte pour la Sainte Vierge. Il n'y a que dans l'Eglise Catholique qu'on honore une femme avec tant de beauté et de délicatesse.*¹⁴⁷



145. Lettres de Charles Maurras à Xavier Vallat.

146. *L'Action française et la religion catholique.*

147. Chanoine Cormier : *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras.* Suivis de *La Vie Intérieure de Charles Maurras*, op. cit.

Il est bon de relever que lors de cet échange de *Lettres passe-murailles* entre Charles Maurras et Xavier Vallat, celui-ci lui écrit à propos de la Très Sainte Vierge, le 5 septembre 1940 :

« Pour moi, paroissien de mon village, je me suis laissé emmener l'autre jour au pèlerinage à Notre-Dame de Pontmain par ce bon M. de Crozé qui est bien le plus charmant et le plus alerte des octogénaires du Bas-Maine. Pontmain est un gros hameau du Nord-Ouest de la Mayenne, aussi près de Fougères, de Dol et de Domfront que de Mayenne même, et où la Vierge apparut à des enfants le 17 janvier 1871, veille du jour où l'armée allemande s'arrêta à quelques kilomètres du Mans, sans entrer dans la ville. On y a bâti une grande basilique, et c'est un lieu de pèlerinage à la Vierge très fréquenté non seulement par le Bas-Maine, mais par les gens du Cotentin et de la Haute-Bretagne. Nous y avons été les hôtes de la plus jeune sœur de M. de Crozé, restée vieille fille, et qui est venue se fixer, voici près de quarante ans, à l'ombre de la basilique. Figurez-vous qu'elle a eu une idée magnifique, celle de créer par de longs et patients efforts un Musée Marial, où elle réunirait peu à peu des documents de tout ordre sur tous les lieux du monde où l'on vénère particulièrement la Vierge. Le résultat est extraordinaire, et se traduit par la transformation de toute la maison en un tour du monde consacré à la Mère du Sauveur. Elle a recensé plus de 5000 lieux de culte consacrés à la Vierge, et sur ce total 3054 sont en France ! Nous sommes bien le Royaume de Madame Marie, et ce chiffre justifie la détestation que votre nationalisme intégral a toujours eue de Luther ! Et d'une salle à l'autre on se promène à travers toutes les provinces de France, et les tableaux ou les images de toutes nos Notre-Dame. Mais il y a aussi dans des vitrines une collection de traductions de l'Ave Maria, et je n'ai trouvé qu'un mauvais texte, mal orthographié, en provençal assez abâtardi de la côte varoise, et j'en ai dit mon indignation à cette pauvre Mlle de Crozé qui n'en pouvait mais ! Mais sa figure et celle de son frère se sont illuminées de joie lorsque je lui ai dit : « Il faut remédier à ça. Je vais demander à Maurras de vous faire une traduction de l'Ave Maria en pure langue mistraliennne. Moi, je me permettrai plus modestement de vous le donner en dialecte du Haut-Vivarais. » Alors, si vous voulez inonder de bonheur votre vieil ami et sa sainte sœur et me faire à moi aussi un très grand plaisir, joignez à votre prochain billet l'Ave Maria de vos arrière-arrière-grands-mères du hameau des Maurras ! »

Le résultat ?

Le voici :

*Tè salude, Mario, plèno de gràci,
lou Segne-Mèstre es emé tu,
benesido siés entre touti li femo,
e benesi lou frut dou ventre tiéu, Jesus.*

*Santo Mario, Maire de Diéu,
prego pèr nautri, li pecadou,
aro e dins l'ouero de la mort nosto,
Ensin siegue !*



« La France est son Royaume »

a écrit la mystique mère Yvonne-Aimée de Jésus.

« Elle en a été officiellement sacrée Reine par Louis XIII.
Elle ne peut la laisser sombrer... La Vierge Immaculée,
ennemie de Satan, se liguera avec son peuple contre
l'enfer déchaîné... »

*(Lettre annuelle aux monastères de son ordre, 1937)*¹⁴⁸.

Prions la donc intensément.



148. Lire sans faute l'extraordinaire (à tous égards) récit de Paul Labutte, prêtre : *Yvonne-Aimée de Jésus, ma mère selon l'esprit. Témoignage et témoignages* (F.X. de Guibert, 1998), que nous vous avons déjà cité. Ensuite, vous aurez l'envie irrépressible d'offrir ce livre et de le faire connaître à toute personne qui ne se soucie pas seulement de l'heure présente.

« Je suis la Résurrection et la vie,
celui qui croit en moi, fut-il mort vivra,
et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais »

Jean 11/25-26).



LA MORT

*Origine et fin se recherchent, se poursuivent
pour se confondre, cela est clair pour qui l'a senti une fois.*

Charles Maurras

D'abord, elle n'existe pas puisque ce n'est qu'un passage dans le temps, de notre éternité commencée à notre naissance.

Comme l'a si bien exprimé Gustave Thibon : « Le Christ est l'Arche d'alliance entre le temps et l'éternité ».

Il s'agit simplement de savoir comment on envisage la mort et comment peut être ressentie la durée de la séparation avec les êtres qui nous sont plus chers que tout, à commencer par son épouse et ses enfants, chair de notre chair.

Le reste est à la miséricorde et à la grâce de Dieu !



Henri Massis, dans sa préface à *Maurras et notre temps*¹⁴⁹ écrit :

« Au moraliste excité qui s'hypnotise sur une « pauvre pincée de cendres » et lui oppose : — Oh ! quelle action peut durer ? Et quel acte subsister ? Rien, personne ! ; Maurras a coutume de répondre que *la commune chute à l'abîme ne peut être que partielle : Si quelque chose est gardé, dit-il, quelqu'un, tel ou tel, y peut survivre...* Et ce que Maurras retient de l'apparente victoire de la mort, c'est l'inégalité chez les Mânes. *A côté des grandeurs divines, n'en est-il pas d'humaines en qui l'Eternel et l'Universel continuent de se réfléchir ?*

Dans cette instinctive horreur du non-être, dans cette sorte de stupeur que lui causent les lieux inférieurs de l'invraisemblable sommeil Maurras va plus loin encore. A des jeunes gens écœurés de voir la démocratie leur enlever, jour à jour, les biens les plus certains de leur héritage français et qui s'écriaient avec amertume : — Et puis rien n'a d'importance, il faut mourir... Maurras, au lieu de s'irriter, réfléchit et, pensif, leur répondit : — *Qui sait ?* — Comment, qui sait ? Tout le monde n'est-il pas mort jusqu'ici ? — *Jusqu'ici peut-être*, fit Maurras. *Mais qu'est-ce que ça prouve ? Dieu, lui, peut changer d'avis !*

Ce refus de mourir, nous le sentons passer à travers toute l'œuvre de Maurras. Il compose le thème où s'alimente l'aventureuse songerie du poète qui renouvelle le mythe de Prométhée :

149. *op. cit.*

il se roidit sous la pitié qui s'afflige devant tant de jeunes victimes offertes à des causes sacrées. Mais, plus encore, il inspire et motive une doctrine politique, sociale, esthétique, perpétuellement dressée contre tout ce qui tend à amoindrir, dissocier, à corrompre l'ordre des choses et des êtres, bref, à introduire des germes mortels dans les esprits, dans les institutions, dans l'homme comme dans la cité. **Même contre la mort, Maurras ne cesse pas d'espérer.** »

Henri Massis nous dit aussi :

« Cette suite de vues sur *Maurras et notre temps*, je voudrais l'ouvrir par une parole qu'il prononça un jour, et dont la signification me semble inépuisable. Ce mot fut pour moi une sorte de clé d'or, et c'est à lui que je reviens sans cesse quand j'essaie de pénétrer le secret de cet homme *étrangement inconnu*.

C'était aux humbles commencements de l'*Action française*, quand elle n'était encore que cette petite revue grise, dont Maurras et les siens corrigeaient les épreuves sur les tables du café de Flore. Ils étaient là six ou sept qui menaient d'ardentes discussions en vue d'arriver à un accord - un accord sur les moyens de salut de la France - et qui s'exerçaient à penser et à sentir en commun pour réagir de même. Parmi eux se trouvait un certain Octave Tauxier, dont les puissants débuts avaient frappé Lemaître et Bourget¹⁵⁰. C'était un jeune homme qui pensait fortement, et au témoignage de Maurras lui-même, il fut l'un des premiers de sa génération à pressentir et à prévoir que l'ascendant intellectuel, le prestige d'attraction, la nouveauté allaient passer de gauche à droite. Un mal implacable l'enleva prématurément à ses amis.

Quand on vint dire à Maurras : « Tauxier est mort », il eut ce mot étonnant que, bien des années plus tard, me rapporta Bainville : — *On ne meurt pas !* jeta Maurras d'une voix sourde, en serrant les poings, un voile de douleur et de rage dans les yeux. Non, on ne meurt pas quand on a une œuvre à faire, quand on a devant soi des biens à sauver, des maux à exterminer, un combat où se dévouer, et un travail à faire pour plus d'un demi-siècle. Cette horreur de la mort physique nous ramène à cette réflexion que cite plus haut Henri Massis :

... *Dieu, lui, peut changer d'avis !*



Il faut demander la leçon à ceux qui tracent et complètent leur cycle avant nous.

Les Morts. Les Morts, c'est la première condition de la vie. Le barbare anarchisme en vogue dans notre jeunesse prétendait que les morts encombraient ou empoisonnaient les vivants.

150. Lemaître, Jules (1853 - † 1914). Bourget, Paul (1852 - † 1935).

Pour ces deux grands écrivains prendre *France, notre seule Patrie*, op. cit., pp. 349 à 366.

Il n'y a pas de contre-vérité plus parfaite, les vivants les plus mous, les plus superficiels, les plus subversifs, étant aussi les plus ridiculement affranchis du souvenir des pères, du rite des vieux, de la nourriture des tombes. Est-ce que vous croyez que nous serions en proie à tant de risques tragiques si un grand nombre de nos nationaux n'avaient pas été méthodiquement entraînés, exercés à nier leur naissance française, leur dette incalculable envers les sages populations qui les ont précédés sous cette bonne terre et sous ce beau ciel ?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. La recherche mystique et métaphysique est naturelle au cœur et à l'intelligence. Mais comment ne pas nous arrêter et nous reposer, d'autre part, dans la contemplation d'un passé plein d'honneur ! Plus je m'abandonne à cet ordre de pensée, moins je comprends cette faible culture donnée à la gloire des héros de notre pays. Ce n'est pas suivre l'étranger que d'opposer à nos distractions indignes l'exemple amer de l'hymne barbare qui semble traîner avec lui la tendresse et la mélancolie des sacrifiés :

« Ceux qui ont la mémoire »,

« Ceux qui ont le cœur haut »...

On aura beau dire et alléguer, tant de monuments, tant d'inscriptions, tant de décorations de villes et d'institutions, tant de fêtes officielles, que le régime ou même les corps libres ont dédiés aux disparus, il a manqué beaucoup de choses et surtout beaucoup d'âme, à notre entente des commémorations nécessaires.

J'honore le Soldat Inconnu. Mais les soldats connus n'ont pas été assez honorés.



Il n'y a rien au monde de plus touchant que le tableau d'une antique race qui se maintient.

En quelque point du ciel que nous roule cette planète, nous y mourons à peine nés, et, quelque destinée qui attende les survivances de notre âme, nous ne serions que des bipèdes bien abstraits et bien arides, si nous ne nous attachions à ce que nos avides esprits, nos yeux artistes, nos mains ouvrières, ont détaché, pétri, formé, configuré avec les matériaux rares ou vulgaires, faciles ou résistants, par lesquels nous avons renouvelé la face du monde. Nous mourons tous. Chacun de ces mourants aspire à pouvoir se dire, comme Horace, qu'il ne disparaît pas tout entier, « non omnis moriar », quelque chose de lui sujet à toutes sortes de hasards et d'aventures, ayant le pouvoir de durer. Précaire, si l'on veut, ce prolongement temporel est le rêve commun de l'humanité.

Celui qui fonde une famille, à plus forte raison s'il bâtit sa maison, celui qui décore un palais ou commémore sur la toile les magnificences d'un soir ou les beautés d'une amie aimée, mortelle comme lui, celui qui, d'une façon ou de l'autre, se collète avec le temps et se débat contre la Mort, cet homme aux mille noms, qui veut parfois être ignoré, mais qui ne veut jamais que son monument de sable ou d'airain soit rompu, cet homme impérissable est la grande victime des révolutions. Le temps est moins cruel qu'elles ne

le sont. Rongeur et destructeur, le temps essaie de distinguer et de pardonner aux meilleurs. Au contraire, c'est le meilleur que visent essentiellement les révolutions, le plus haut, le plus noble, tout ce qui fait offense aux bas-fonds dont elles sortent, au cimetière où doit aboutir la logique de leur « Vive la Mort » !

Charles Maurras déjoue la Camarde :

*Quelle loi ? La Mort ? Ce n'est qu'une fable ...*¹⁵¹

.....Les traces

*Qui libèrent l'esprit du vain nom de la mort*¹⁵²

.....

*Notre mort, ce soleil regardé fixement*¹⁵³

Non, ni mort corporelle, ni même mort légale, civile, juridique ne saurait prendre de court celui qui, selon un thème chéri d'Henri Massis, a toute sa vie élevé une *intime protestation*¹⁵⁴ contre la fin des choses. Elle allie trop, cette vie, le germe à la cendre... Est-ce pas, encore et toujours, l'occasion d'une nouvelle rencontre ? a écrit Roger Joseph¹⁵⁵.

« Maurras mise sur l'amour » a dit Gustave Thibon.

Cet élan qui nous transporte au-delà des limites de notre être ne peut pas reconnaître pour borne la pierre inerte des tombeaux.

Écoutons Maurras tirer de l'amour des morts un gage d'immortalité :

Ils partaient et fuyaient comme si quelque chose du meilleur de moi s'arrachait. J'avais le sentiment de mourir avec eux et ensuite de recevoir, à travers la brûlure du mal de cette mort, un reste de leur vie qui fût comme l'échange du lambeau de mon être enfui. L'expérience ne laissait aucun doute sur ce que j'oserai appeler l'indivision naturelle ou la mise en société des plus larges espaces de la vie de nos cœurs. Ce cœur nommé le mien, dont je m'étais cru maître, d'autres tenaient à lui, autant que j'avais dû usurper pour ma part dans le cœur et la vie d'autrui. La mort ne séparait pas, elle écartelait. Si donc il existait des félicités consolantes, elles ne pouvaient tendre d'abord qu'à réunir, comme membres disjoints, ces âmes qui se fussent regrettées éternellement... Nos maîtres platoniciens définissaient la vie par les métamorphoses de l'amitié et de l'amour ; cependant ont-ils explicitement relevé que nous courons à l'amour parce que nous en venons et que ceux qui se sont aimés pour nous faire naître ne peuvent nous lancer vers un autre but que le leur ? Origine et fin se recherchent, se poursuivent pour se confondre, cela est clair pour

151. *A mes vieux oliviers*, p. 21.

152. *La Balance intérieure*, p. 252.

153. *Ibidem*, p. 9.

154. Article *Charles Maurras et le sentiment de la mort* par Henri Massis, dans *Chroniques*, 1926.

155. *Charles Maurras, Etude et choix de poèmes* (Points et Contrepoints, 1961).

qui l'a senti une fois... Nous ne rêverions pas cet étrange bonheur si nous n'étions pas faits de lui...



Sur la résurrection de la chair, Maurras versifie :

*Quand, enfin déliés d'une chair qui les voile
Les bons, les bienfaisants bienheureux, les élus
Auront joint le nocher sur la mer des étoiles
Le sourire du Dieu ne leur manquera plus.*

Mais cette éternité de l'âme ne lui suffit pas.

*Mais pour les pauvres os confiés à la terre
L'épaisseur de la nuit. le poids du Monument.
La sèche nudité de l'adieu lapidaire
Font-ils la solitude et l'épouvantement ?*

*Non, vous reconnaissez. mélancolique cendre.
Au pas sûr et pieux de nos fidélités,
Un murmure de pleurs qu'il est doux de répandre
Tant il est clair en nous que vous ressuscitez !*

...

*Qui niera ce retour, ô lointaines étoiles ?
Neuf Cieux, vous croulerez sous le Juste et le Beau,
Vaisseaux du Saint-Esprit larguant toutes vos voiles
Eperons qui fendrez la pierre du tombeau !*

Car le Dieu réunit ce qu'a disjoint l'Abîme !

« Ce dernier vers est merveilleux. On songe à Dante, disant que « s'unissent en Dieu toutes les perfections qui sont dispersées dans l'univers » : *ciò che per l'universo è squađernato* » fait observer Gustave Thibon.



Pour terminer ce trop bref aperçu de la pensée de Charles Maurras :

... La mort est la grande leçon de la vie : elle règle nos passions, nos délibérations, nos actions. A nos passions qui sont vaines, la mort montre leur vanité. A nos passions qui sont insatiables, la mort fait sentir leurs bornes. À nos passions qui sont injustes, la mort enseignera l'équité qui est propre à ce qui régit le tombeau... les terreurs de la mort sont de grandes lumières...

Et souvenons-nous de ceci : *tout homme est une ébauche qui s'achève à mesure que se tient plus près de lui cette mère de la Vérité et de la Beauté :*

LA MORT.

Elle seule la finira.

La Beauté véritable est au terme des choses.



Que Charles Maurras bénéficie de la vision de la Face de Dieu,

et, qu'en son éternité,

sa recherche inlassable de la Vérité ait satisfaction.

L'AVENIR NAÎT

DES ACCUMULATIONS

DU PASSÉ

Il n'y a rien de plus pénible pour un esprit chargé d'une pensée certaine et d'une volonté définie, que ce brusque arrêt imposé par la vie devant l'acte décisif qui les réalise. Il est beau de mourir pour l'idée à laquelle on se donne, il n'est pas moins beau de vivre pour elle, quand, partout, notre vie atteint à ce maximum d'intensité, de dévouement, de détachement : le combat.

Il ne faut pas croire que les événements dépendent des improvisations de notre caprice. L'avenir naît des accumulations du passé, et nous sommes nous-mêmes bien déterminés par ce que l'on commence à appeler un peu partout : nos Morts. Oui, les Morts sont plus actifs que les plus actifs des vivants. Mais c'est par les vivants, en eux, qu'ils agissent. Soit : nos initiatives sont formées de leurs cendres. Mais celles-ci seraient sans action si leur ferment ne déterminait pas nos vouloirs. Et parmi les agents de la détermination, nous comptons. Notre coefficient personnel entre dans leur total qui dépend beaucoup, par là même, de notre volonté et de notre raison. Si nous sentons cela, nous ne serons pas disposés à subir les événements mais dans la mesure humaine à les faire. Il suffit, au surplus, de très peu de chose pour changer le caractère, la direction et la valeur d'un événement.

Charles MAURRAS

Sans la Muraille des Cyprès, p. 63.

Voir, écouter, redire : le commun champ d'asile, avec les fosses découvertes et redécouvertes qui nous attendent jusqu'au dernier, l'aire immense des séparations que rien ne console, puis l'arcade plus vaste, l'ouverture multipliée des Possibles, et toutes ses rencontres, toutes ses réunions dans la maison du réveil des Morts élargie aux mesures de l'universelle respiration, le libre, le pieux essor offert à la fraternité de l'être et des divers membres de l'être, tout ce langage du colloque où la mort parle moins que la vie, la vie moins que l'amour, son père, ne m'appartient plus qu'à un titre de scribe consciencieux ; la vie de mon esprit n'aura servi qu'à l'ajuster aux sens supérieurs pleuvant comme une manne sur les faims muettes du cœur.

Charles Maurras

cité par Louis Pozzo di Borgo

dans *Charles Maurras, le poète du rempart**

* Maison Aubanel Père, 1953.

ANNEXE

Une intime protestation contre la mort...

« Le secret de cette positivité héroïque — qui est le climat propre de l'œuvre de Maurras — qu'est-il donc en dernière analyse ? *Une intime protestation contre la mort*¹⁵⁶. Ce refus de mourir, nous le sentons passer à travers toute cette vie. Il compose le thème où s'alimente l'aventureuse songerie du poète qui renouvelle le mythe de Prométhée ; il se roidit sous la pitié qui s'afflige devant tant de jeunes victimes offertes à des causes sacrées. Mais plus encore, il inspire et motive toute une doctrine politique, sociale, esthétique, perpétuellement dressé contre tout ce qui tend à amoindrir, à dissocier, à corrompre l'ordre des choses et des êtres, bref à introduire des germes mortels dans les esprits, dans les institutions, dans l'homme comme dans la cité : *Il suffit d'un rien pour détruire*, dit-il. *Il faut des années d'effort, de labeur, de patience, pour créer. La croissance des sociétés est plus lente que celle de l'embryon, du nourrisson et de l'enfant ; leur chute est relativement plus rapide encore que celle de l'être vivant que supprime une balle ou un coup de couteau.*

« A cette lueur tragique, dont les sortilèges d'un art enivré d'hellénisme ont su faire une lumière d'apparence sereine, nourrie de l'huile de l'expérience, brillante des feux de la raison, tous les textes maurrassiens s'éclairent en profondeur et prennent une intensité singulière. Ses colères, ses amours, ses passions citoyennes, ses ferveurs et jusqu'à ses dégoûts, rien qui ne soit traversé de ce sentiment pathétique, aussitôt transformé en cette volonté tendue : *ON PEUT NE PAS MOURIR*. Voilà les mots qui sont inscrits à chaque page d'une œuvre toute mobilisée contre les puissances de mort, qu'elles se nomment individualisme ou romantisme, démocratie ou révolution. Sous la sensualité même qui gonfle et dore ses plus riches cadences, au détour d'une phrase qu'anime le plus beau sang, on voit battre ce mortel frisson ; car nul ne sait si bien comment une réussite heureuse — qu'il s'agisse d'un poème ou d'une civilisation — est prompte à se défaire, pour peu qu'elle s'abandonne. Ne consentir aucun abandon, protéger, sauver, transmettre le capital humain, dompter les exigences de l'individu, tout reporter au bien général qui est le bien commun, tâche incessante où se dépense une ardeur surhumaine que la seule volonté anime... »

Henri Massis

Défense de l'Occident (pp. 184, 185)

156. A ce propos, Charles Maurras nous a conté un de ses souvenirs d'enfant : *Je pouvais avoir six ou sept ans, nous dit-il, j'étais agité, parfois bouleversé par une petite Histoire de France, demandes et réponses, tout ce qu'on peut imaginer de sec et de froid, mais où passait les grands règnes et les grands hommes. Ce qui me les gâtait, c'est qu'ils mouraient tous. Charlemagne fut cependant mon homme jusqu'au jour où je m'aperçus que la phrase : « Il s'éteignit à Aix-la-Chapelle », voulait dire qu'il avait subi le sort commun. Je dus me rabattre sur un obscur carolingien dont on avait oublié de donner la date de décès. Il fut longtemps pour moi le véritable victorieux de l'Histoire.*

... ET POUR FINIR ?

Qu'ajouterai-je aux textes qui précèdent, et qui nous font connaître ou mieux connaître un personnage hors du commun, Charles Maurras, « l'altissime » ?

L'évidence est là.

Nous avons donc un maître à penser, car il ne nous donne pas des solutions toutes prêtes, non, il nous donne les moyens intellectuels de répondre à des questions d'actualité, à des questions de vie et de mort.

Nous sommes à l'école d'un maître et non pas d'un gourou !

Charles Maurras ne nous a jamais demandé de le répéter mais de le « piller » pour en tirer la substantifique moelle qui nourrit un esprit chrétien et donc contre-révolutionnaire.

Maurras veut des disciples qui sachent réfléchir et combattre, seule sa mémoire - toujours présente - nous incitant à tenter d'approcher ce qui a fait sa grandeur : une lutte de toute une vie pour sa Patrie bien-aimée.

*

Mais il nous faut des modèles spirituels d'un ordre autre, pour, dans les temps de dissolution de la pensée et des mœurs actuelles, savoir et pouvoir lutter contre la culture de mort satanique dont la démocratie est le vecteur principal, donc pour lutter contre la **démon**cratie.

*

Au XX^e siècle il y eut trois personnages principaux tout à fait hors du commun :

au plan humain : Charles Maurras, l'altissime, prince de l'espérance. La preuve vient d'en être donnée.

... et les deux autres ?

Nous les trouvons au plan supérieur qui englobe toute vie :

Saint Padre Pio (1887 - † 1968)¹⁵⁷

Ce fut un autre Christ comme Jésus-Christ l'a voulu. Rien de plus ne peut être dit, car il a offert sa vie, ses souffrances extrêmes pour le salut des hommes, le Christ l'ayant choisi par Amour.

157. *Padre Pio, le stigmatisé*, Yves Chiron (Perrin, 1994) ; *Padre Pio, Transparent de Dieu*, Jean Derobert (Hovine, 1987). Cassettes video : *La mort du prophète, Padre Pio de Pietrelcina*, par Jean Marie Benjamin (NS Video) ; *Père d'une multitude, la vie extraordinaire du Padre Pio*, réalisation : Prof. Hans Buscher (Editions de l'Emmanuel) ; *Padre Pio de Pietrelcina, le crucifié sans croix* (N S Video). *Padre Pio, des souffrances de la Croix à la gloire des autels* (Chrétiens magazine).

La Mère Yvonne-Aimée de Jésus (1901 - † 1951)¹⁵⁸

Sa vie est bien plus étonnante que n'importe quelle existence vraie ou romancée.

Personnellement, je donnerais les livres les plus beaux, les plus riches en pensées et en actions, pour celui du prêtre Paul Labutte, son témoin et confident.

*

Oui, que je surprenne ou non, que j'apparaisse pour ce qu'ils voudront aux yeux des perversisseurs de l'âme, de l'intelligence et du corps - peu me chaut ! - les trois principaux personnages du XX^e siècle sont le saint Padre Pio, la Mère Yvonne-Aimée de Jésus et Charles Maurras.

*

Bien entendu je n'oublie pas la vie si spirituellement riche de sainte sœur Faustine Kowalska (1905, † 1938) qui a reçu de Jésus-Christ mission de faire connaître sa Miséricorde divine¹⁵⁹.

*

A nous de savoir les apprécier, les connaître, tenter avec nos si faibles moyens de les approcher pour qu'ils nous enrichissent de ce qui doit faire le meilleur de nous-même, déjà en cette vie où s'aperçoit le seuil de la Bienheureuse Eternité.

Prions et agissons pour notre famille, notre patrie, notre Dieu d'Amour et de Miséricorde ; ne désespérons jamais.

A Jésus par Marie

et que Dieu vous et nous garde de faiblir.

François Marie Algoud

Témoignage personnel : grâce à l'apposition d'une relique du saint Padre Pio sur une très vilaine plaie dont les conséquences pouvaient être dramatiques à très brève échéance, j'ai été miraculeusement guéri. En une nuit toute l'inflammation, violente et fort laide, le gonflement et l'accumulation de sang ont disparu totalement.

158. *Yvonne-Aimée de Jésus, ma Mère selon l'Esprit, Témoignage et témoignages*, Paul Labutte (François-Xavier de Guibert, 1998). Cassettes video : *Les noces du ciel et de la terre, Yvonne-Aimée de Malestroît, 1901 - 1951* (F. X. de Guibert) ; *L'Appel et la Croix : Mère Yvonne-Aimée de Jésus*, (Rassemblement à son image) ; *Yvonne-Aimée de Malestroît, un amour extraordinaire*, par René Laurentin, 1986 (collection N S Video n° 9927).

159. *Petit journal de sœur Faustine* (Editions Jules Hovine, 1985) ; Maria Winowska, *L'icône du Christ miséricordieux, message de sœur Faustine* (Editions Saint-Paul, 1999).



BREVET DE CAMELOT DU ROI



M^r Charles Maurras

a été inscrit aux Camelots du Roi le *comme*

Camelot d'honneur 1909

Prison de la Santé

LE SECRÉTAIRE:

LE PRÉSIDENT:

[Signature]

Maxime Raul Del Sarte
Détenu Politique

... A PROPOS DE MARIE-ANTOINETTE...

Mon père et ma mère portaient une grande affection à la REINE MARIE-ANTOINETTE pour la dignité de sa vie face à ses tortionnaires, dont la noirceur de l'âme exprimait leur haine de ce qui vient de Dieu : la Foi, la Vérité, la Beauté, ainsi que Sa Création : la Femme, la Mère, la Famille.

C'est pourquoi je termine ce recueil par ces deux citations.

1793 (14 octobre) : Condamnation à mort de la reine Marie-Antoinette. Ses dernières paroles, lorsqu'il lui fut demandé si elle avait quelque chose à ajouter pour sa défense :

« Pour ma défense, rien, pour vos remords, beaucoup.

J'étais reine et vous m'avez détrônée ;

J'étais épouse et vous avez massacré mon mari ;

J'étais mère et vous m'avez arraché mes enfants ;

Il ne me reste que mon sang, hâtez-vous de le répandre pour vous en abreuver. »



Marie-Antoinette a confié cette prière « de consolation » à ceux qu'elle a quittés. Elle peut devenir la prière de tous ceux qui vivent l'épreuve de la séparation définitive :

« Seigneur, tu m'as repris cette « âme » que j'aimais.

Fais que je trouve en Toi tout ce que j'ai perdu.

Prends désormais sa place dans ma vie,

Prends le temps que je lui consacrais,

Prends le cœur ardent que je lui donnais,

Prends le désir infini que j'ai de la revoir,

Prends les larmes que je verse sur elle malgré sa gloire.

Plus tu m'as enlevé, plus je veux te donner.

Puis j'espère recevoir en retour la grâce

De ta douce présence et de ton amour. »



A Jésus par Marie, et que Dieu vous et nous garde, cher lecteur.



3^e Année — Nouvelle Série — N° 4
Avril 1926

Cours et Conférences d'Action Française



REVUE TRIMESTRIELLE

Monseigneur le Duc d'Orléans, par Charles Maurras. 435

NOS MAÎTRES

Henri Vaugeois.	441
Charles MAURRAS HENRI VAUGEOIS.	444
Léon DAUDET LA GRANDE AME D'HENRI VAUGEOIS.	451
LETTRE DE S. G. MGR NÈGRE, archevêque de TOURS.	458
LETTRE DE M. LE CHANOINE PICARD.	460
Henri VAUGEOIS LETTRE AU CHANOINE PICARD.	462
LA FIN DE L'ERREUR FRANÇAISE.	463
De Rennes à la Marne, 463. — Dédicace de 1699, 466. —	
L'Action française, 467. — Réaction d'abord, 479. — Les	
Morts : le souvenir de Villebois-Mareuil, 482. — Au	
président Kruger, 484. — La loi de l'erreur française, 487.	
— Au Conseil supérieur de l'Instruction publique, 491.	
NOTES : I. — "Action morale" et "Action française", 500.	
II. — Christianisme et civilisation latine, 503.	
UN FRANÇAIS CHEZ LE DUC D'ORLÉANS.	506
POUR ACHÉVER L'ŒUVRE DES HÉROS (conférence).	516
LE RÊVE PACIFISTE (conférence).	524
ŒUVRES D'HENRI VAUGEOIS.	534

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE.

TABLE DES MATIÈRES DE LA TROISIÈME ANNÉE.	541
---	-----

Hors texte : Portrait d'Henri Vaugeois, par Maurice Joron.

SUPPLÉMENT : DICTATURE OU MONARCHIE

Ce fascicule : 6 francs

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ACTION FRANÇAISE

14, RUE DE ROME, 14

1^{re} année. — N° 2.

1^{er} Août 1899.

L'Action française

(Bulletin bi-mensuel)

SOMMAIRE DU 1^{er} AOÛT 1899

RÉACTION, D'ABORD.	Henri Vaugeois.
ÉTAT PRÉSENT DE L'AF- FAIRE DREYFUS.	Charles Maurras.
LE NATIONALISME.	Maurice Spronck.
L'ACTION FRANÇAISE. — Action militaire.	Colonel de Villebois-Mareuil.
POURQUOI JE SUIS NATIO- NALISTE.	Jules Caplain-Cortambert.
BULLETIN.	
LA VIE NATIONALE. — Armée (J. C.). — Marine (Jacques d'Hervey). — Colonies (R. Bailly).	

PARIS

BUREAUX DE L'ACTION FRANÇAISE

143, RUE D'ABOUKIR

Le numéro 0 fr. 30

ABONNEMENTS : Paris et Départements, 10 fr.; Étranger, 15 fr.

À Maurice Pujol
on tout le vieilles
amitié et son humble
indigne melleur
e u lre et d'le,
LZ
Blum

Dédicace à Maurice Pujol d'un exemplaire de
Devant l'Allemagne éternelle (1936)

(Maurras avait été jeté en prison par Léon Blum, socialiste et Président du conseil, pour l'avertissement donné aux 140 parlementaires boutefeux : ceux qui voulaient que la France déclare la guerre à l'Italie, à la suite de la conquête de l'Ethiopie. Il fut détenu 250 jours à la Santé).



Pierre Juhel (1910, † 1980)
Le modèle des Camelots du Roi.



Deux Camelots du Roi de garde devant
la statue de sainte Jeanne d'Arc place
Saint-Augustin à Paris : François
Algoud et Jacques Eudeline.

A JOSEPH GOBIN¹⁵⁸

Ce 30 mai 2002,
en la fête de sainte Jeanne d'Arc
qu'a si bien servie Joseph Gobin

A Dieu, Jo¹⁶⁰

Cher vieux frère, toi qui as tant et si bien servi Ton Seigneur et Notre Dieu, tu Le vois maintenant face à face.

Toi qui fus pour moi l'ami incomparable, ton âme d'enfant est désormais dans la gloire infinie.

Tant d'années vécues à ton côté, toi qui fus mon chef sans pareil, ton sourire, ta tranquille assurance, ton courage, faisaient de moi un homme heureux de t'accompagner et de te suivre, avec une confiance totale, dans nos aventures de Camelots du Roi.

Tu savais nous entraîner comme nous calmer dans les moments où de toi dépendait la réussite d'une action « commando », pour permettre à tels orateurs de s'exprimer, ou de faire en sorte que tels autres disparaissent de la tribune indignement occupée.

Souvenons-nous ! Par exemple, sans Pierre Juhel et toi, inséparables amis, maître Jacques Isorni n'aurait jamais pu « tenir » une des réunions où il défendait le bouclier de la France : le maréchal Pétain, après cette effroyable occupation du germanisme ancestral, toujours réactivé de génération en génération, et glorifié par des collabos sans pudeur.

Sans Pierre et toi, Charles Maurras aurait sans doute été assassiné d'une façon ou d'une autre.

Tu me l'as dit, écrit - encore cette année - que tout a été tenté pour que sa vie soit abrégée tragiquement.

Sans ta vigilance, celle de Pierre et d'autres fidèles Camelots du Roi - sans jamais oublier l'exceptionnel chien de garde que fut Georges Calzant - nous aurions perdu notre maître à tous : « l'altissime », comme tenait à qualifier Charles Maurras, avec insistance, Jacques Bainville.

160. Joseph Gobin, Vendéen, né le 4 mai 1914 - l'un des chefs les plus prestigieux des Camelots du Roi, aux côtés du « patron » de ceux-ci : Pierre Juhel - s'est éteint dans la paix du Seigneur, le vendredi 24 mai 2002, après deux opérations et une attaque de paralysie.

Sans toi et Pierre, et de combien d'autres royalistes sans faille, que seraient devenus bien des « poursuivis » par le grand bradeur de notre France algérienne, et le réinstallateur du communisme en France ?

Non, je n'entrerai pas dans le détail des mille actions que tu as menées, toujours au service de ta et de notre Patrie, et pour la venue du rassembleur futur dont on ne pourra tôt ou tard se passer : le Roi.

Tu les as payées d'innombrables jours de prison, mais ils n'ont jamais atténué ton sourire si merveilleux dont le souvenir illuminera la fin de mes jours.

Et tu as eu cette chance prodigieuse d'avoir une épouse admirable - et si gentille, si serviable - sans laquelle tout ce que tu as accompli n'aurait été possible (que serions-nous d'ailleurs sans de telles femmes ?).

Seule la mort si brutale d'Annie, l'année dernière, t'a abattu, toi le grand chêne de notre forêt royale. Nous, tes camarades qui t'aimions tant, nous avons souffert atrocement de te voir atteint, nous qui te pensions indestructible.

A Dieu, Jo, nous ne savons quand, mais tous ceux qui t'ont aimé, et qui t'aiment toujours, espèrent bien te rejoindre dans la joie éternelle que nous a promis le Christ, notre Dieu à l'infinie Miséricorde.

Comme tu l'écrivais à la fin de tes lettres, et du fond du cœur,

Vive Dieu, vive le Roi !

François Marie Algoud



BIBLIOGRAPHIE

ouvrages autres que ceux de Charles Maurras*

- ARBELOT (Simon), *Maurras homme d'action*, Denoël et Steel, Paris, 1937.
- BENJAMIN (René), *Charles Maurras ce fils de la mer*, La Palatine, Paris, 1932.
- BERNARD (François), *Politique et religion, 99 mots clés pour aborder le XXI^e siècle*, Editions du Forum, s. l., 1996.
- BOUSCAU (Franck), *Maurras et la Contre-révolution*, Communication et Tradition, 1997, et Sicre Editions, Paris, 2002.
- BOUTANG (Pierre), *Maurras, la destinée et l'œuvre*, Plon, Paris, 1984.
- BOYER (Noël), *Charles Maurras en prison sous le Front Populaire*, Les Œuvres françaises, Paris, 1938.
- BRUNETEAU (Bernard), « *L'Europe nouvelle* » de Hitler. *Une illusion des intellectuels de la France de Vichy*, Editions du Rocher, Monaco, 2003.
- CHIRON (Yves), *La vie de Maurras*, Perrin, Paris, 1991 ; *Saint Pie X*, Courrier de Rome, 1999.
- CLAVIÈRE (Maurice), *Charles Maurras ou la Restauration des valeurs humaines*, préface de Joseph de Pesquidoux, de l'Académie française, Jean Lesfauries, Paris, 1939.
- CORMIER (chanoine A), *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras* suivi de *La vie intérieure de Charles Maurras*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1970.
- DANSETTE (Adrien), *La libération de Paris*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1947.
- DAUDET (Léon), *Charles Maurras et son temps*, René Girard, Paris, 1928.
- DESAINTMARTIN, *L'Action française*, Librairie d'Action française, Paris.
- DESCHODT (Pierre-Jean), *Cher Maître*, Christian de Bartillat, Paris, 1995.
- DRESSE (Paul), *Réminiscences autour d'une trilogie : Charles Maurras, Léon Daudet, Maurice Maeterlinck*, Editions Techniques et Scientifiques, Bruxelles, 1986.
- DUBECH (Lucien), *Pourquoi je suis royaliste*, Editions de France, Paris, 1928.
- DUBLAIX (Commandant), *Un apologiste du catholicisme : Charles Maurras*, Librairie de l'Action française, Paris, 1924.
- ESCHBACH (Jean), *Au cœur de la résistance alsacienne, le combat de Paul Dungler, fondateur de la 7^{me} colonne d'Alsace, chef du réseau Martial*, Jérôme Do Bentzinger éditeur, Colmar, 2003.
- FLEUTOT (François-Marin), *Des royalistes dans la résistance*, Flammarion, Paris, 2000.
- FROMENTOUX (Michel), *Le Roi ... Pourquoi pas?* suivi de *L'Eglise et l'Ordre français*, AF, 1973, *Culture et décentralisation. Le Pigeonnier en Vivarais*, autoédition, Paris, 1992.
- GERIN-RICARD (Lazare de) et TRUC (Louis), *Histoire de l'Action française*, Fournier-Valdès, Paris, 1949.

* Pour ceux-ci se reporter à la bibliographie de *France, notre seule Patrie*, pp. 528 et 529.

- GIRAL (Madeleine), *L'Action française à travers l'histoire*, Lacour, Nîmes, 2001.
- GOYET (Bruno), *Charles Maurras*, Presses de Sciences Po, Paris, 2000.
- HAVARD DE LA MONTAGNE (Robert), *Histoire de l'Action Française*, Amiot-Dumont, 1950 ;
Chemins de Rome et de France, Cinquante ans de souvenirs, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1956.
- HUPIN (Gérard), *Un grand défenseur de la civilisation : Charles Maurras*, préface de Gustave Thibon, Editions universitaires, Paris, 1956.
- JOSEPH (Roger), *Vers la clémence et la justice*, Orléans, 1951 ;
Les « Faux Maurras », La seule France, Paris, 1958.
- JULIEN (Eugène), *Haut les cœurs*, Le Havre, 1916.
- LABUTTE (Paul), prêtre, *Yvonne-Aimée de Jésus, ma mère selon l'Esprit. Témoignage et témoignages*, F. X. de Guibert, Paris, 1998.
- LARPENT (colonel G.), *Pour connaître Charles Maurras - réponse à des diffamateurs*, Librairie d'Action française, Paris, 1926.
- LÉGER (François), *Une jeunesse réactionnaire*, Publications F.-B., Paris, 1993
- LERAY (Philippe), *Faites un Roi*, Librairie d'Action française, Paris, 1935.
- LOUBIER (Adrien), *Politique d'abord*, Editions Sainte Jeanne d'Arc, Villegenon, 1998.
- MADIRAN (Jean), *Pius Maurras*, D.M.M., Bouère, 1966 ;
Maurras, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1992 ;
L'« Extrême droite » et l'Église, Présent, Maule, 1998
Maurras toujours là, Consep, Versailles, 2004.
- MARTIN (Marie-Madeleine), *Hommage à Charles Maurras*, paru fragmentairement dans
Aspects de la France du 5 décembre 1952.
- MARTY (Albert), *L'Action française racontée par elle-même*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1986.
- MASSIS (Henri), *L'honneur de servir*, Plon, Paris, 1937 ;
Les idées restent, Lardanchet, Lyon, 1940 ;
Maurras et notre temps, La Palatine, Paris, 1951 ;
De l'homme à Dieu, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1959 ;
Au long d'une vie, Plon, Paris, 1967.
- MAURRAS (Charles) et VALLAT (Xavier), *Lettres passe-murailles, correspondance échangée entre Charles Maurras et Xavier Vallat de mars 1950 à novembre 1952*, La Table Ronde, Paris, 1966.
- MAURRAS (Hélène), *Souvenirs des prisons de Charles Maurras*, préface de Gustave Thibon, Editions du Fuseau, Paris, 1965.
- MC CEARNEY (James), *Maurras et son temps*, Albin Michel, Paris, 1977.
- MÈGE (Philippe), *Maurras et le germanisme*, L'Encre, Paris, 2003.

- MURAT (Antoine), *Le catholicisme social en France, justice et charité*, Editions Ulysse, Bordeaux, 1982.
- NGHIEM (Dr Minh Dung Louis), *La Royauté primitive, Le modèle asiatique*, Editions de Paris, Versailles, 2004.
- NGUYEN (Victor), *Aux origines de l'Action française. Intelligence et politique à l'aube du XX^{ème} siècle*, Fayard, Paris, 1991.
- PASCAL (Pierre), *Maurras*, Editions de Chiré, Chiré-en-Montreuil, 1986.
- PAUGAM (Jacques), *L'âge d'or du maurrassisme*, Denoël, Paris, 1971.
- PETIT (Hugues), *L'Eglise, le Sillon et l'Action française*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1998.
- PLONCARD D'ASSAC (Jacques), *Doctrines du nationalisme*, Editions de Chiré, Chiré-en-Montreuil, 1978.
- PLONCARD D'ASSAC (Philippe), *Le nationalisme français, origines, doctrine et solutions*, Duquesne diffusion, Paris, 2000.
- POZZO DI BORGO (Louis), *Charles Maurras, le poète du rempart*, Maison Aubanel Père, Avignon, 1953.
- PRÉVOST (Philippe), *La croix, la croix gammée et les fleurs de lys*, C.E.C., Paris, 1999.
- PUJO (Maurice), *La veillée. Front de Champagne 1915*, Paris 1934 ;
Le problème de l'union, Préface de Pellisson (pseudonyme de Charles Maurras), Librairie d'Action française, Paris, 1937 ;
Les Camelots du Roi, Les Editions du Manant, Paris, 1989.
- PUJO (Pierre), *Défense du nationalisme*, La Restauration nationale, Paris, 1968 ;
La monarchie aujourd'hui, une nouvelle enquête, Editions France-Empire, Paris, 1988 ;
Un demi-siècle d'Action française, 1944-1999, Godefroy de Bouillon, Paris, 1999.
L'autre Résistance. L'Action française sous l'occupation, Godefroy de Bouillon, Paris, 2004.
- REGEL (François), *Aspects politiques de Charles Maurras*, Librairie d'Action française, Paris, 1937.
- ROCHE-BOITAUD (Jean), *Appel à une Action française*, Barré-Dayez, 1981.
- ROUX (marquis de), *Le défaitisme et les manœuvres proallemandes 1914-1917*, Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1918 ;
Charles Maurras et le nationalisme de l'Action française, Grasset, Paris, 1927.
- SAINT-PIERRE (François), *Les libertés de ma prison*, P.I.E.L., Paris, 1966.
- STEINBACH (Guy), *Histoire des Camelots du Roi*, Documents d'Action française, 1989.
- THOMAS (Lucien), *L'Action française devant l'Eglise de Pie X à Pie XII*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1965.
- TOURNIER (Gilbert), *Maurras au dessus de notre temps*, Editions Cahiers du Présent, Castres, 1980.

- TRÉMOLET DE VILLERS (Jacques), *Heureux qui comme Ulysse et vingt-quatre autres poèmes que nous devrions savoir par cœur pour les dire à nos enfants*, D.M.M., Bouère, 1998 ;
Lettres d'ailleurs au Prince qui vient, D.M.M., Bouère, 1999 ;
Paroles de Rois, D.M.M., Bouère, 2001.
- TRUC (Gonzague), *Apologie pour l'Action française*, Editions Bossard, Paris, 1926.
- VALLAT (Xavier), *Charles Maurras, n° d'écrou 8321*, Plon, Paris, 1953 ;
Le nez de Cléopâtre... Souvenirs d'un homme de droite, 1918 - 1945, préface de Charles Maurras, Les Quatre Fils Aymon, Paris, 1957.
- VANDROMME (Pol), *Maurras, entre le légiste et le contestataire*, Téqui, Paris, 1991.
- VARAUT (Jean-Marc), *Poètes en prison*, Perrin, Paris, 1989.
- VARILLON (Pierre), *Charles Maurras*, Editions d'Histoire et d'Art, Librairie Plon, Paris, 1953.
- VATRE (Eric), *Charles Maurras, un itinéraire spirituel*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1978.
- VAULX (Bernard de), *Esquisses pour un portrait*, Cahiers bourbonnais, Moulin, 1968.
- WAGNER (Georges-Paul), *Maurras en justice*, Clovis, Etampes, 2002.
- WHITRIDGE (Arnold), *Charles Maurras*, traduction et préface de Constant de Horion, Edition de la Pensée latine, Paris, 1928.

Divers ouvrages

Almanachs d'Action française.

Revue trimestrielle : *Cours et conférences de l'Action française.*

Cahiers Charles Maurras, N° 1 à 68, plus la nouvelle série due à Gérard Bedel.

Etudes maurrassiennes, du Centre Charles Maurras, Aix en Provence.

Charles Maurras et Maurice Pujol devant la cour de justice du Rhône, Editions Vérités françaises, Lyon [Paris], 1945.

Charles Maurras ou l'ennemi du peuple, Librairie d'Action française, Paris, 1937.

Livre d'or du jubilé littéraire de Charles Maurras, 1937

La mort et les funérailles de Charles Maurras, Les Amis du Chemin de Paradis, Roanne, 1953.

Lorsque Charles Maurras eut les 100 ans, Editions B.C.M., Niherne, 2002 (1^{ère} édition : n° 122, avril 1968 de la revue *Itinéraires*).

Bulletin Charles Maurras, numéros 1 à 24, 1998 à 2004.

Charles Maurras, numéro spécial de « l'Ordre français », avril 1968.

Charles Maurras, « Lecture et Tradition » n° 39, décembre 1972.

Charles Maurras, « Lecture et Tradition » n° 179, janvier 1992.

Cinquantenaire de la mort de Charles Maurras, 1952 - 2002, « Lecture et Tradition » n° 303, mai 2002.

Les Idées et les Faits, Organe de « La Cité Vivante », centre d'études historiques, économiques et sociales (cercles, causeries, conférences) ; treize numéros parus de janvier 1945 à avril 1948 ; création par François Algoud et Andrée Dhuiq, gérant : Maurice Barbarin ; comité de rédaction : François Algoud, Paul Kempf, Jean-Jacques Meier, Michel Mourre, Christian Perroux ; concours éditorial de Gustave Thibon et de Maurice de Broglie ; vingt-six rédacteurs.

Le N° 1 de *L'Action Française* quotidienne

[illegible]

INDEX

- ABÉLARD 127
 ABETZ, Otto 46
 Académie française 67, 97, 161
 ACIS 106
 AGNÈS, Mère 23, 24, 153
 Aix-en-Provence 59, 62, 144
 Aix-la-Chapelle 175
 ALBERT LE GRAND 127
 Alger, 63
 ALGOUD, Albert André 83, 100
 Allemagne 49, 64, 69, 110, 122
 Alsace 161
 AMOURETTI, Frédéric 84
 Angleterre, 61, 64
 ANNE d'AURAY, Sainte 161
 APOLLINAIRE, Guillaume 162
 ARFEL, Jean 144, 150
 ARISTOTE 14, 127, 136
 Association des Jeunes Filles Royalistes 141
 Athènes 28, 75, 85, 86, 87, 88
 Attique 123
 AUGUSTIN Saint, 29, 129
 AUGUY, Jean 133
 AUPHAN, Louis-Ferdinand 48
 AURIOL, Vincent 53, 56
 Aulnat 63
 BAINVILLE, Jacques 27, 30, 33, 35, 36, 41, 51, 83, 121, 168
 BARRES, Maurice 12, 26, 32, 37, 68, 88, 91, 136
 Bas-Maine 164
 BAUDELAIRE, Charles 57, 96
 BEDEL, Gérard 161
 BELLAIGUE, Camille 136, 154
 BELLAY, Joachim du 96
 BENJAMIN, René 66, 73
 BENJAMIN, Jean-Marie 177
 BENOIST, Alain de 51
 BENTEGEAT, Jacques 32
 Berlin 92
 BERNANOS, Georges 130, 131
 BERNARD, Saint 127, 154, 161, 163
 Berre, étang de 57, 68
 BIDAULT, Georges 46
 BLOUËT, Dr 53
 BOCCACE 85
 Boccador, rue du 97
 BOEGNER, Henri 152
 Bois-Colombes 83
 BOISFLEURY, Robert de 135
 BOISGELIN, de 93
 BONALD, Louis de 94
 Bordeaux 32, 91, 143
 BORDEAUX, Henry 67
 BOSSUET, Jacques Bénigne 47, 78, 140, 151, 163
 BOUCHET, Jean-Albert 154
 BOURBON(S) 75, 105
 BOURGEOIS, Léon 158, 160
 BOURGET, Paul 168
 BOUTANG, Pierre 11, 72, 76
 BRÉMOND, abbé 96
 Bulletin Charles Maurras (B.C.M.) 144
 Burgondes 137
 BUSCHER, Hans 177
 Byzantins 137
 CALZANT, Georges 97, 183
 Camargue 161
 Candide 117
 Carmel (de Lisieux) 17, 23, 24, 26, 52, 126, 153, 154
 CARMEL, Notre Dame du 52
 CATHERINE, Sainte 154
 CÉZANNE, Paul 95
 CHARETTE, Chevalier de 112
 Charité de Saint-Vincent-de-Paul 141
 CHARLEMAGNE 175
 CHAROST, cardinal 91
 CHENIER, André 93, 96
 CHERVIER, père 130
 CHIRON, Yves 51, 133, 177
 Clairvaux, Maison centrale de 30, 34, 47, 50, 53, 71, 75, 161, 163
 CLEMENCEAU, Georges 158
 Clermont-Ferrand 63
 CLOVIS 137
 COIGNY, Melle de 93
 COMBES, Emile 158
 Commune, la 40
 COMTE, Auguste 89, 104, 163
 Condorcet, lycée 11
 Copenhague 40
 Correspondant, le 19

CORMIER, chanoine Aristide 12, 24, 25, 27, 53, 54,
 55, 73, 130, 139, 153, 163
 Cotentin 164
 COURCOURAL, Paul 141
 CRITON 109
 Croix-Bailly, La 38
 CROZÉ, M. de 164
 CROZÉ, Melle de 164
 CULON, Marcel 71
 CUVIER, Georges 59
 DANSETTE, Adrien 24, 110
 DANTE ALIGHIERI 75, 96, 163, 171
 DARCEL, Pierre 48
 DAUDET, Léon 30, 34, 44, 51, 57, 96, 97, 118
 DAUDET, Mme Léon 114
 DAVID, Pierre 103, 104
 DÉAT, Marcel 64
 DE GAULLE, Charles 49, 61, 63, 66
 DELARUE-MARDRUS, Lucie 90
 DEROBERT, Jean 177
 DESCHODT, Pierre-Jean 51
 DESJARDINS, Paul 19
 DIMIER, Louis 31, 32
 DIOTIME 116
 Dol 164
 Domfront 164
 DORIOT, Jacques 64
 Droits de l'homme (déclaration des) 85, 122, 123
 EGRET, abbé A. 29, 52, 140, 141, 145, 149
 Ennéades 29
 FARGE, Yves 46, 66
 Faust 114
 FERRY, Jules 158
 FERRY, René Marc 92
 Flore, café de 168
 FOLLEREAU, Raoul 130
 FOUCAULD, Charles de 13
 Fougères 164
 FRANCE, Anatole 84, 90, 91, 100
 France, paquebot 62
 FROMENTOUX, Michel 119
 GAILLARD, Mgr 27, 53, 73
 GALATÉE 107
 Gargano 133
 GASQUET, Joachim 95
 GAUDY, Georges 97
 GAXOTTE, Pierre 51, 52, 158
 Gazette de France, la 67, 80, 94
 Genève 40, 160
 GENEVIEVE, Sainte 161
 GIDE, André 24
 GOBIN, Joseph 27, 183
 GOETHE, Johann Wolfgang von 96
 GONCET, Me 48, 49
 GUILLAUME II 161
 GUYON, madame 17
 Haute-Bretagne 164
 Haut-Vivaraïs 164
 HAVARD de LA MONTAGNE, Robert 39
 HENRI IV 116
 HENRIOT, Emile 73
 HÉRING, général 63, 64
 HERRIOT, Edouard 160
 HILLARD, Pierre 36
 Histoire d'une âme 24
 HITLER, Adolphe 47
 HOMÈRE 59
 Hortensius 29
 HUGO, Victor 96, 103
 INNOCENT II 127
 Institut Saint-Thomas d'Aquin 144
 JAURÈS, Jean 103, 158
 JEAN-BAPTISTE, Saint 126
 JEANNE d'ARC, Sainte 23, 26, 48, 75, 78, 143,
 144, 145, 150, 161, 183
 JEAN-PAUL II 13
 Jérusalem 40, 92
 JOSEPH, Roger 111, 170
 JUHEL, Pierre 27, 182, 183
 Juigné 24
 KANT, Emmanuel 159
 KELLER, Jean Marie 12
 KERMORVAN, Marie-Aimée de 29
 K.G.B. 47, 66
 LA FONTAINE, Jean de 96, 159, 160
 LA TAILHEDE, Raymond de 96
 LA TOUR du PIN LA CHARCE, marquis de 94,
 152
 LABUTTE, Paul, prêtre 165, 177
 LACORDAIRE, Henri 45
 LAMARTINE, Alphonse de 85
 Languedoc 107
 LARDANCHET, H. 144
 LARRIEU, Docteur Jean 33
 LASSUS SAINT GENIES, François de 39, 97
 LAURENTIN, René, prêtre 177

Le Mans 164
 LEFÈVRE, Luc 25
 LEMAÎTRE, Jules 168
 LÉON XIII 157, 158, 165
 Lisieux 13, 23, 24
 Londres 40
 Lorraine 161
 LOTTE 77
 LOUIS XIII 165
 LOUIS XIV 83, 145
 LOUIS XVI 93
 LUCRÈCE 100, 132
 LUTHER, Martin 162, 164
 Lyon 39, 42, 43, 46, 47, 48, 49, 143
 MADIRAN, Jean 32, 37, 39, 51, 143, 150
 MAGALLON, Xavier de 31, 95
 MAISTRE, Joseph de 94
 MALRAUX, André 38
 MALTHUS, Thomas 117
 MARIE-ANTOINETTE, Reine 179
 MARIE-MADELEINE Sainte 24, 84, 161
 Marie-Madeleine de Saint-Joseph, Sœur 23, 24
 MARIETON, Paul 50
 MARITAIN, Jacques 91, 92
 Marne 161
 Marseille 107
 Martigues 50, 51, 54, 57, 96, 162, 163
 MARTIN, Saint 55
 MASSIS, Henri 41, 53, 54, 77, 97, 135, 149, 167,
 168, 170, 175
 MAURIAC, François 126
 Mme MAURRAS, sa mère 54, 131, 154, 163
 MAURRAS, Hélène 35, 43, 47
 MAURRAS, Jacques 47, 50, 133
 Mayenne 164
 MÉNARD, Louis 163
 MENTHON, François de 46, 56
 MICHEL, Saint (archange) 20, 75
 MISTRAL, Frédéric (Calendal) 59, 64, 96, 107, 117
 MONK, Melle 89, 93
 MONTALEMBERT, Charles de 157
 MONTESQUIOU, Léon de 39, 152
 MONTMORENCY 105
 MORCALDI, Cléonice 133
 MOREAS, Jean 84, 96
 MOREAU, docteur 32
 MOREAU, Lucien 152
 MOURRAL, Isabelle 66

MUN, Albert de 40
 Musée Marial 164
 NAPOLEON 145
 Néréides 106
 NISARD 159
 NOAILLES, comtesse Anna de 90, 129
 ODILE Sainte 161
 ORLÉANS, Mgr le duc d' 118
 Palais Bourbon 152
 PAMPELONNE, Roger de 28
 PAMPILLE, Madame 114
 Panama 158
 Paris 92, 107, 161
 PASCAL, Pierre 51, 133
 Pau 32
 Pays de France, le 144
 PÉGUY, Charles 77, 78, 79, 143
 PELISSIER, Jean 57, 58
 PENON, Mgr 52, 125
 Pensée catholique, la 25
 PÉTAÏN, maréchal Philippe 48, 49, 61, 62, 63
 PIE IX 147
 PIE X 11, 13, 15, 25, 131, 136, 138, 139, 142, 151,
 152, 153, 154, 157
 PIE XI 11, 13, 121, 125, 126, 131
 PIE XII 13, 25, 153
 PIO, Padre 133, 134, 176, 177
 PLATON 47, 127
 POINCARÉ, Raymond 35
 Pologne 64
 POLYPHÈME 106
 PONCHON, Raoul 96
 Pontigny 116
 Pontmain, Notre-Dame de 164
 Prado 130
 PRIBILLA, Max, s.j. 8
 PROMÉTHÉE 38, 175
 Provence 28, 29, 84, 88, 95, 107, 162
 PSICHARI, Ernest 135, 136
 PUJO, Maurice 10, 30, 43, 45, 46, 48, 97, 118, 180
 Quanta cura 146
 RACINE, Jean 22, 96
 RAMBAUD, Henri 52
 RAMEAU, Léon 42, 145
 RANC, Arthur 110
 REAL DEL SARTE, Maxime 26, 131, 179
 RÉGNIER, Mme de 90
 Reims 121

RÉMY, colonel 61, 62, 63
 RENAN, Ernest 136
 Revue universelle, la 140
 Rhin 12
 Riom, prison de 47, 53
 ROCHE-BOITAUD, Jean 135, 141
 RODIN, Auguste 95
 ROMANN, Jean 33
 Rome 23, 25, 28, 75, 88, 128, 133, 144
 ROMIER, Lucien 159
 RONSARD, Pierre de 51, 96, 2^{ème} de couverture
 ROUSSEAU, Jean-Jacques 136, 159
 ROUSSELET, Marcel, juge 48
 ROUVIER, Maurice 158
 ROUX, marquis Marie de, bâtonnier 44, 120, 123
 Saint-Grégoire, clinique 53, 56
 Saint-Jean-de-Luz 107
 Saint Paul - Saint Joseph de Lyon, prison 23
 SAINT-PIERRE, François 12, 15, 131, 137, 138
 SAINT-PONS, Mme Louise de 65, 71
 SAINT-PONS, René de 65
 SAINT-SAËNS, Camille 95
 Saint-Symphorien-lès-Tours 47, 53, 56, 73, 130
 Saint-Thomas d'Aquin, institut 59, 145
 Saintes-Maries-de-la-Mer 161
 Sainte-Victoire 57
 SALAZAR, Antonio de Oliveira 74
 SALLERON, Louis 138, 139
 SANDERS, Alain 143
 Santé, prison de la 42
 SOCRATE 109, 116
 Solesmes 24
 Sologne 38
 Spectacle du Monde, le 40
 Syllabus 146
 TALLEYRAND, Charles-Maurice de 93
 TARDIF, abbé 59, 144
 TAUXIER, Octave 168
 THALAMAS, 23
 THERESE de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face,
 Sainte 23, 24, 25, 52, 75, 152, 153, 161
 THIBON, Gustave 12, 36, 132, 167, 170, 171
 THIERRY d'ARGENLIEU, R.P. Georges 23
 THIERS, Adolphe 40
 THOMAS, avocat général 56
 THOMAS d'AQUIN, Saint 11, 12, 126, 127, 132,
 136, 143, 150
 TISSIER de MALLERAY 48, 49
 TOLSTOÏ, Léon 136
 Tours 27, 53, 55, 56, 73
 ULYSSE 106
 VALLAT, Xavier 24, 30, 44, 153, 163, 164
 VALLET, Maurice 44
 VAUGEUIS, Henri 33, 118, 152
 VAULX, Bernard de 31, 50, 52
 VARILLON, Pierre 35, 41, 66, 71
 Varsovie 157
 VERDENAL 46
 Verdun 61
 VIERGE MARIE 24, 26, 75, 161, 162, 164, 165
 VILLON, François 96, 163
 VIRGILE 59, 96
 VIVIANI, René 158
 VIVIEN, Renée 90
 WAGNER, M^e Georges-Paul 47
 WALDECK-ROUSSEAU, Pierre 158
 WEIL, Simone 132
 Wehrmacht 12
 Westminster, palais de 152
 YVONNE-AIMÉE de JÉSUS, Mère 165, 177
 ZADOK, Georges 12



ANNEXE

France, notre seule Patrie

Cet ouvrage et les tomes I et II de *Actualité et Présence de Charles Maurras* s'interpénètrent et se complètent. Ils forment un tout.

Vous vous en rendrez compte en lisant le sommaire.

(NDLR : quelques pages sur Charles Maurras se retrouvent dans nos ouvrages)

<i>Je dédie ce travail à cinq de mes amis</i>	15
Préface, de Pierre Pujo	17
Avertissement	21
Mes remerciements	23
Les sept colonnes de l'héroïsme	27
Observations préliminaires	29

PREMIÈRE PARTIE : MISES AU POINT

Avant-Propos	35
I - La réaction face au désespoir : Espérer envers et contre tout.....	37
<i>Annexes : L'Oeuvre aboutira</i>	55
: <i>Pie X</i>	56
: <i>Pie XII</i>	58
II - Des témoignages	59
<i>Annexe : L'Espérance à travers 1600 jeunes Saints, jeunes Témoins</i>	64
<i>Quand je pense Patrie..., par Jean-Paul II</i>	68
III - France... notre seule patrie	69
<i>Annexes : Notre patrie, par le chevalier de Charette</i>	84
: <i>Aimer la France pour elle-même</i>	85
: <i>Qu'est-ce que la France? d'après Claire Ferchaud</i>	87
IV - La Nation	89
<i>Annexe : Le patriotisme selon la Royale</i>	96
V - Patriotisme et nationalisme (à la française)	97
VI - Le nationalisme intégral	115
VII - Le patriotisme révolutionnaire	121
VIII - La Maçonnerie	133
<i>Annexes : Lettre d'un Franc-maçon à Charles Maurras</i>	144
: <i>Révélation du Christ à Marcel Van en 1945 sur ce qui menace la France</i>	145
: <i>La conversion d'Emile Zola</i>	146
IX - Pacifisme et bellicisme sanglants	149
<i>Annexes : Les pacifistes... au service de l'Allemagne</i>	159
: <i>Le pacifisme, maladie de la mémoire</i>	161
: <i>Pacifisme, contraception, stérilisation et nazisme</i>	163
X - Le pacifisme capitulard	167
XI - Les guerres	171
<i>La Lorraine annexée par l'Allemagne</i>	174

XII	- Germanisme, nationalité, pangermanisme	175
	<i>Annexes : Que nous eût apporté la défaite ?</i>	183
	: <i>Quelques citations... un peu oubliées, hélas !</i>	185
XIII	- L'avant-guerre et la guerre de 1914-1918	187
	<i>Annexe : Camelots du Roi</i>	194
XIV	- Première grande guerre	197
	IN MEMORIAM : <i>A mes camarades du 114^e régiment d'Infanterie</i> , poème par Albert Algoud .	205
XV	- L'Union sacrée	207
XVI	- La Démocratie belliciste	217
XVII	- Maurras, protecteur du sol et du sang français	221
	<i>Annexe : Encore quelques citations... un peu oubliées !</i>	226
	Documents : <i>Die Deutschen sind ein 100 millionen-Volk</i>	227
	: <i>Ein Volk, ein Reich, ein Führer</i>	228
XVIII	- L'avant-guerre et la guerre de 1939-1940	229
	<i>Annexes : Le dictateur-démocrate : Hitler</i>	245
	: <i>Mein Kampf</i>	246
	: <i>Au delà du vrai et du faux, du bien et du mal</i> , par Pierre Gaxotte	247
	Documents : <i>33 mill Deutsche wohn. Elsass Lothringen 1 600 000</i>	248
	: <i>Unser Elsass wurde deutsch. Sonderstempel Strassburg</i>	249
	: <i>L'Alsace... notre drapeau</i>	250
	: <i>Carte : L'Est Français, Terre d'Empire</i>	251
	<i>Annexe : Liste des curés expulsés de la Moselle le 28 juillet 1941</i>	252
XIX	- L'Allemagne, hier, aujourd'hui et... demain ?	255
	<i>Annexe : Honneur au drapeau</i>	262
XX	- Le soldat	263
XXI	- L'armée	265
XXII	- Le drapeau	267
	<i>Annexes : Le drapeau selon « la Royale »</i>	272
	: <i>Le drapeau : un signe de ralliement</i>	273
	: <i>Le récit du légionnaire</i>	275
	: <i>Nous sommes en août 1870</i>	276
	: <i>Pour que nul ne puisse amener le pavillon</i>	277
XXIII	- Sainte Jeanne d'Arc	279
XXIV	- Les morts pour la France	281
	Octave de Barral	284
	Louis Nemo	284
	Tom Morel	285
	Paul de Gaulejac	287
	Regnier	287
	Yves Tucoulou-Tachonères	288
XXV	- Le culte patriotique des morts-Le soldat inconnu	289
	<i>Annexes : Deux novembre ; poème</i>	293
	: <i>Le soldat inconnu</i>	294
	: <i>Pourquoi visiter les tombes</i>	297
	: <i>Souvenons-nous : Michel Chevreuil</i>	298
XXVI	- Observations in fine	299
XXVII	- Le souci de Maurras ; L'espérance	303
XXVIII	- En guise d'une première conclusion	311
	<i>Annexe : Politique d'abord et Dieu premier servi</i>	314
	- En guise d'une seconde conclusion	315

	Et quant à la mienne	319
	Annexe : Humanité	321
DEUXIÈME PARTIE : FLORILÈGE DE NOS MAÎTRES ET TÉMOINS		
	Quelle est belle notre France !	325
XXIX	- Quelques grands esprits et hommes d'action qui ont servi la France, notre seule patrie	328
	Comte Albert de Mun	329
	Général Edouard de Curières de Castelnau	341
	Jules Lemaître	349
	Paul Bourget	359
	Maurice Barrès	367
	Annexe : L'œuvre de Maurice Barrès et « Silence »	379
	Henri Vaugeois	385
	Léon Daudet	391
	Charles Maurras	396
	- Rappelons-nous	396
	- Quelques dates importantes à propos de Charles Maurras	419
	- L'épée d'académicien de Charles Maurras	440
	- Association « Les amis de la maison du Chemin de Paradis »	441
	Philippe, duc d'Orléans	443
	Charles Péguy	459
	Annexe : Espérer contre toute espérance	469
	Comte Léon de Montesquiou-Fezensac.....	471
	Père Paul Doncœur.....	477
	Ernest Psichari.....	483
	Henri Massis	487
	Annexe 23 : La sagesse de l'Occident	497
	Colonel Rémy	499
	Pierre Boutang	505
XXX	- Quelques étranges Français	511
	Gustave Hervé	513
	Henri Barbusse	514
	Romain Rolland	518
	Louis Lejeune : « Laissez-moi cette fleur »	519
	Réagir à la mort	525
	Bibliographie	535
	Index des noms cités	550
	L'auteur rejoint Maurras en son évidente actualité	550



TABLE DES MATIERES

En guise d'avertissement.....	7
Préface, par Jean Marie Keller.....	11
Le rôle de Charles Maurras dans la culture française du XXI ^{ème} siècle, par François Saint-Pierre.....	13
Quelques pensées de Charles Maurras, recueillies par le carmel de Lisieux.....	17
Trois principes révolutionnaires, par Charles Maurras.....	21
Saintes de France	23
Charles Maurras, un personnage hors du commun.....	27
<i>ANNEXES :</i>	
<i>La lettre à Vincent Auriol</i>	<i>56</i>
<i>Maurras au Chemin de Paradis</i>	<i>57</i>
<i>Souvenirs d'une enfance, par Charles Maurras</i>	<i>59</i>
<i>Deux déclarations du colonel Rémy</i>	<i>61</i>
L'invincible espérance	66
<i>ANNEXES :</i>	
<i>L'espérance. Charles Maurras et Charles Péguy</i>	<i>77</i>
<i>Le désespoir</i>	<i>80</i>
Défense et illustration de Charles Maurras, politique et poète, par Albert André Algoud.....	83
La Patrie.....	103
<i>ANNEXES :</i>	
<i>Aimer la France pour elle-même</i>	<i>110</i>
<i>Notre Patrie, par le chevalier de Charette</i>	<i>112</i>
On ne décide pas la mort de sa Patrie pour mieux lui marquer son amour	113
Celles qui font la Patrie, par Charles Maurras.....	114
Le nationalisme intégral, par Michel Fromentoux.....	119

Le cheminement de la foi chez Charles Maurras, par François Saint-Pierre	125
<i>ANNEXES :</i>	
<i>Quelques réflexions essentielles de Gustave Thibon</i>	132
<i>Charles Maurras, le padre Pio et Pierre Pascal</i>	133
La Foi et l'Eglise	135
La prière catholique	149
<i>ANNEXE :</i>	
<i>Face à l'idolâtrie démocratique, le réalisme de Charles Maurras</i>	151
La république et le catholicisme, par Charles Maurras	155
L'Église de l'ordre, par Charles Maurras	157
<i>ANNEXE :</i>	
<i>La République et l'Eglise</i>	158
Qu'est-ce que la laïcité ? par Charles Maurras	159
La Très Sainte Vierge et Charles Maurras	161
La mort	167
L'avenir naît des accumulations du passé, par Charles Maurras	173
<i>ANNEXE :</i>	
<i>Une intime protestation contre la mort</i>	175
...Et pour finir ?	176
Quelques documents	178, 180, 181, 182, 189
A propos de Marie-Antoinette	179
A Joseph Gobin, <i>A Dieu, Jo</i>	183
Bibliographie	185
Index des noms cités	190
<i>ANNEXE :</i>	
<i>France, notre seule Patrie (sommaire)</i>	194

*Le sentiment de la France,
la passion de la France
restent capables de conduire
aux actes décisifs :
ceux qui font vivre
et ceux qui font mourir.*

Charles Maurras^{*}



^{*} *L'Action française*, 21 octobre 1938.

Il a été tiré, de cet ouvrage, 300 exemplaires hors commerce numérotés sur Rives Vergé ivoire, le tout constituant l'édition originale :

- 26 exemplaires réservés à l'éditeur, marqués de A à Z.
- 74 exemplaires réservés aux collaborateurs des revues *Lecture et Tradition* (1) et *Lectures Françaises* (2) et à quelques amis de l'équipe de Chiré, numérotés de 1 à 74.
- 200 exemplaires réservés à l'auteur, numérotés de 75 à 274.

Ce volume est le cent-cinquième édité par

Jean AUGUY, éditeur,

sous la marque

« Editions de Chiré »

(1) *Lecture et Tradition*, B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil.

(2) *Lectures Françaises*, D.P.F., B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil.

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Oudin à Poitiers



Dépôt légal 1^{er} trimestre 2005

*... ce que l'Église de Rome
me présente de plus parfait,
l'accord spontané et simultané
du chant intérieur
qui remplit les deux mondes.**

Voici le livre sur Charles Maurras qui nous manquait. En effet si de nombreux témoignages vécus ont été publiés sur le maître de l'Action française, ils n'ont jamais été rassemblés pour leur essentiel comme dans cet ouvrage.

D'autre part, ce travail de François Marie Algoud sur « l'altissime » — ainsi qualifié par ces deux grands écrivains : Jacques Bainville et René Benjamin — permet de mieux connaître ce personnage hors du commun.

Son humanité et son sens plénier du religieux sont mis en évidence, grâce, notamment, à la remarquable étude du grand connaisseur de Charles Maurras, François Saint-Pierre, « Le cheminement de la Foi chez Charles Maurras », qui forme un tout avec les pages si importantes de François Marie Algoud sur « La Foi et l'Église », « la Très Sainte Vierge et Charles Maurras », « la Mort », « Saintes de France ».

Il est en effet scandaleux qu'encore aujourd'hui des contempteurs de Charles Maurras énoncent de graves contre-vérités sur lui, alors que tous les textes, tous les documents possibles sont là pour connaître la vérité. Ce livre permet de la saisir à tout lecteur d'une élémentaire bonne foi, laissant les roquets aboyer après un lion.

En résumé, cet ouvrage qui a nécessité à l'auteur et à ses amis : Michel Fromentoux, Jean Marie Keller et François Saint-Pierre, d'avoir lu la quasi totalité de l'œuvre de Charles Maurras et des témoignages vécus écrits sur lui, est un livre essentiel.



La lecture de la table des matières vous convaincra de l'acquérir pour vous-même, et ceux de votre famille et de vos amis à qui prouver que tout chrétien et Français ne doit jamais désespérer. La connaissance approfondie de Charles Maurras en magnifie la preuve, évidente et formelle.

